

MAX DU VEUZIT

# Moineau en cage



BeQ

**Max du Veuzit**

**Moineau en cage**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 294 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Un mari de premier choix

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

La Châtaigneraie

Sainte-Sauvage

Amour fratricide

Petite comtesse

L'homme de sa vie

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

# **Moineau en cage**

Édition de référence :  
Éditions Tallandier, Paris, 1942.

## I

– Mick, attention ! Les gendarmes !

L'interpellé, un jeune homme de vingt ans environ, lâcha la botte d'osier qu'il venait de couper et se tourna vers la fillette qui, à voix basse, lui avait jeté cet avertissement.

– Hé bien, quoi ! On ne fait pas de mal, dit-il en poussant du pied son fagot dans l'eau, pour le dissimuler aux regards importuns de l'autorité.

– Ils ne veulent pas qu'on coupe du bois vert, insista gentiment la jeune fille.

Il protesta par un haussement d'épaule.

– L'osier, ce n'est pas la même chose : ça pousse au bord de l'eau et non dans la forêt.

– Un garde m'a attrapée l'autre jour...

Le garçon eut un beau mouvement de dédain :

– Parce que tu n'es qu'une fille, toi ! Tu as

peur et tu te sauves. À moi, on n'ose rien dire.

Cependant, malgré sa belle assurance, il s'accroupit dans une anfractuosité de la rive, derrière une touffe de jeunes osiers.

  quelques mètres, à travers le feuillage clair des arbustes, il venait d'apercevoir le costume bleu, chamarré de blanc, terreur instinctive de tous les vagabonds.

Et, en gamin précoce que la misère a mûri, il expliqua son geste de prudence :

– Vaut mieux se cacher ; on a beau n'avoir rien à se reprocher, avec ces hommes-là, on ne sait jamais !

La fillette n'avait pas attendu son avis pour se terrer elle-même dans une autre cachette.

Le pas rythmé des gendarmes se rapprocha, grandit, puis se précisa en face d'eux.

Tous deux, immobiles, retenaient leur souffle. Leurs vêtements, rougis et décolorés par l'eau et le soleil, se confondaient avec la couleur du sol.

Les braves Pandores – ils étaient quatre – passèrent en causant sans soupçonner la présence

des enfants, sans apercevoir l'éclat fiévreux des prunelles inquiètes fixées sur eux.

Ils paraissaient pressés et marchaient vite, coude à coude, comme s'ils allaient en expédition.

– Son compte est bon, c'est la relégation, cette fois.

– C'est une brute qui ne mérite pas mieux !

Les enfants entendirent ces phrases sans y attacher d'importance.

Quand ils furent passés, les deux têtes enfantines, peu à peu, se dressèrent.

– Ils prennent à gauche, dit la fillette.

– Oui, ils vont par le bois. Il n'y a pas de hameau pourtant par-là !

– Et pourquoi donc sont-ils quatre ?

Dans l'éloignement, le bruit des pas diminuait et les silhouettes se rapetissaient.

Soudain, les enfants poussèrent une exclamation de surprise et d'un même mouvement curieux se dressèrent debout.



– Ah ! Bon sang ! On dirait qu'ils vont là-bas !

Les yeux rivés sur le groupe qui s'éloignait sous-bois, ils attendirent anxieux.

Et tout à coup, ne doutant plus :

– Ça y est ! s'écrièrent-ils. Ils prennent la sente !

– Ils vont à la clairière directement !

– Juste ! La roulotte est au bout du sentier.

– C'est pour Le Rouge, alors ?

– À moins que ce ne soit pour nous.

– Oh, tais-toi, Mick ! Ne dis pas une chose pareille. Nous n'avons rien fait, nous ! Couper des osiers pour nos paniers ou prendre des bâtons pour nos chaises de jonc, ce n'est pas un crime cela !

Les yeux pleins de larmes, la fillette regardait Mick, guettant une parole rassurante qui eût calmé sa soudaine angoisse.

Comme il se taisait, elle ajouta, la voix rauque, pleine de sanglots :

– Ce n'est pas de notre faute ! C'est Le Rouge

qui nous commandait. Il nous aurait battus si nous n'avions pas obéi...

À cette voix humble et enfantine qui criait détresse, Mick sortit de son mutisme :

– Rassure-toi, Frika. C'est pour Le Rouge qu'ils vont là-bas.

– Qu'est-ce qu'il a bien pu faire encore ? fit la jeune fille déjà rassurée par l'air de certitude du garçon.

– Il aura de nouveau volé, pardine !

– Ou peut-être s'est-il battu ? Ce matin, il parlait d'assommer tout le monde : voici trois jours qu'il est ivre.

– Et quand il est saoul, il tape dur, murmura Mick en se frottant les côtes, au souvenir amer de quelque récente correction.

En parlant, ils avaient ramassé leur bagage d'osier.

– Dis donc, Frika, faut voir, décida le garçon. En route et détalons au pas de course. S'agit d'avoir l'œil !

Ils quittèrent la rive, franchirent la haie d'épines, traversèrent la route et pénétrèrent sous-bois.

Ils aimaient les fourrés qui dissimulent et, instinctivement, par habitude, ils les choisissaient de préférence aux grandes routes et aux endroits découverts...

Cette fois-ci, ils ne quittèrent pas la lisière des sous-bois. Leurs yeux avides cherchaient, au loin, l'uniforme des gendarmes qu'ils n'apercevaient plus.

– Si on l'arrête, faudra nous défiler, nous autres, dit pensivement l'adolescent.

– Sûr ! approuva sa compagne.

– Mais comment ferons-nous sans argent, sans rien ? ajouta-t-elle avec terreur devant cette idée de fuite qui s'imposait.

– On se débrouillera ! répondit-il avec assurance.

– L'autre fois, il y avait encore la femme avec nous... mais, aujourd'hui, nous serons seuls... tout seuls !

– Bah ! Ça vaut mieux ! Personne pour courir après nous !

– Personne non plus pour nous donner à manger et nous recueillir quand la nuit vient.

– Tais-toi, la gosse. Tu déraisonnes, répliqua Mick. Quand Le Rouge te tape dessus, tu ne trouves pas qu’il soit si nécessaire que cela à notre existence.

– C’est vrai ! mais quand il est là, nous avons encore quelqu’un et à la fin on s’habitue...

– À recevoir des coups, jamais !

C’était péremptoire et sa compagne se tut.

Le caractère des deux enfants se montrait tout entier dans cette conversation.

Frika, frêle et timide enfant de quinze ans, avait toutes les faiblesses exquisées des fillettes de son âge : la peur qui les rapproche des forts, la douceur qui les fait câlines et soumises, le pardon généreux qui soulage leur cœur affectueux, trop petit encore pour contenir la haine et la vengeance.

Mick, au contraire, avait toute la force de

caractère qu'un adolescent solide puisse posséder. Sous le rapport de la hardiesse et de la décision, il valait bien des hommes mûrs sans que sa rancune vindicative contre le maître brutal qui les terrorisait depuis l'enfance, déformât son jugement ou en fit un méchant garçon.

Tous deux, seuls, isolés, sans amis, sans parents, sans foyer ; livrés depuis leur plus tendre enfance aux mauvais traitements que leur octroyait généreusement un marchand de paniers ambulant, ce Le Rouge dont ils ne parlaient qu'avec terreur, ils avaient grandi côte à côte, partageant les mêmes souffrances comme les mêmes menus plaisirs.

Et ils s'étaient, tous les deux, si bien habitués à cette existence partagée, qu'ils n'auraient pas su se passer l'un de l'autre.

Frika admirait tout ce que Mick faisait. Elle était fière de sa force, de son adresse, de son courage. Avec lui, elle aurait osé affronter tous les périls sans que la pensée de le quitter dans le danger puisse lui venir.

De son côté, Mick sous ses dehors brusques,

aimait véritablement sa petite compagne. Il était heureux de la voir sourire à son arrivée, soupirer à son départ et trembler quand son impétuosité naturelle le poussait à grimper aux arbres, à escalader les talus, à sauter les fossés, et qu'il risquait de se blesser dans des exercices violents.

Pour voir briller dans les prunelles de Frika la petite lueur inquiète qui le ravissait intérieurement, il eût affronté, par plaisir, bien d'autres dangers.

Mais quel bon baiser il lui donnait ensuite, à cette petite sœur affectueuse et combien il était heureux, chaque fois qu'il pouvait cueillir pour elle quelque jolie fleur ou dérober quelque fruit succulent aux vergers enclos.

Sous le couvert des arbres, les enfants avançaient sans bruit.

– Laissons là nos fagots. Nous viendrons les reprendre plus tard, conseilla Mick.

– N'approchons pas trop près, répondit prudemment sa compagne.

– Nous ne nous mettrons pas dans les pattes du loup, c’est évident ! riposta le gamin. Cependant, il faut voir !

Débarrassés de leur fardeau, ils se glissèrent plus facilement dans les fourrés.

Soudain, le bruit d’une discussion, d’une lutte peut-être, avec de grands éclats de voix, arriva jusqu’à eux.

Le souffle retenu pour mieux entendre, ils s’arrêtèrent et écoutèrent.

Le vent qui soufflait en faisant craquer les branches, les empêcha de saisir le sens des paroles prononcées non loin d’eux.

Mick se remit en route.

– On ne comprend rien. Approchons encore.

– J’ai peur, murmura la fillette qui était devenue toute pâle.

– Quelle poltronne ! fit Mick avec impatience.

Cependant, il se tourna vers la petite et la prit par la main.

– Allons, viens, Frika. Il ne faut pas rester là.

Nous sommes trop près de la sente. Si les gendarmes nous apercevaient, ils nous emmèneraient avec eux pour nous interroger, ou peut-être pour nous placer aux « Assistés ».

Cette perspective rendit des jambes à la petite peureuse.

L'hospice, avec ses hauts murs et ses grandes grilles qu'on ne franchit pas librement, est le cauchemar, la menace de tous les enfants errants, avides de liberté, parce qu'ils n'ont jamais connu d'entrave à leur vie vagabonde.

Mick revient encore à son idée :

– Il faut que nous sachions si c'est bien Le Rouge qu'on emmène et pour combien de temps.

– Nous l'apprendrons bien assez tôt !

– Du tout ! Je veux le savoir tout de suite. J'ai mon idée.

Les voix se rapprochaient et les enfants comprirent que le groupe de gendarmes revenait sur ses pas.

– Déjà ! Nous serions-nous trompés ? Ils ont eu à peine le temps de gagner la clairière.



– Ce n’est peut-être pas pour Le Rouge qu’ils allaient par là.

– Tant mieux ! murmura la jeune fille.

– Tant pis ! répliqua Mick.

Mais, tout à coup, ils s’arrêtèrent anxieux et, dans un besoin mutuel de secours, se pressèrent l’un contre l’autre.

Pâles, échevelés, ils regardaient.

– C’est Le Rouge !

À travers la feuillée déjà jaune des premiers jours d’automne ils apercevaient, de nouveau, l’uniforme redouté des représentants de l’autorité.

Et, maintenu par les quatre hommes, maîtrisé, dompté, ils reconnaissaient Le Rouge.

C’était un rude gaillard de quarante ans environ, à l’œil sournois, au front bas.

Il avait dû essayer de résister et de lutter, car une balafre sanguinolente lui barrait le front, tandis que sur la tunique d’un gendarme, un brandebourg blanc pendait, arraché.

– Il s’est défendu ! Ils étaient quatre, sans quoi

ils ne l'auraient pas pris.

De fait, l'homme paraissait d'une force herculéenne. Sa haute taille, son cou court et large, ses épaules puissantes, ses poings énormes, lui donnaient un aspect redoutable que ne démentait pas la lueur mauvaise du regard.

De temps en temps encore, des mouvements de révolte le raidissaient et, par deux ou trois rejets brusques du corps en arrière, il essayait de se dégager de l'étreinte solide qui le retenait prisonnier.

Des injures, des mots bas et vils hoquetaient entre ses lèvres brûlées par l'alcool.

C'était une brute, une brute énorme et massive, pour laquelle véritablement on ne se sentait guère de pitié, quel que fût le crime dont elle était accusée.

– Assassin ! lâche ! à mort, à mort !

Cette clameur sinistre perça le bois.

Poussés par un groupe de paysans qui avaient dû suivre de loin les quatre gendarmes, ces cris furent répétés, prolongés, par l'écho impitoyable

et ils n'en retentirent que plus lugubrement dans le cœur des deux enfants.

– Assassin ! On l'appelle assassin !

Ils s'étreignirent dans une même épouvante, comme si la faute de Le Rouge eût rejailli sur eux.

– À mort ! À mort ! Faut le brûler vif, l'assassin !

Le paysan, heureusement, a le respect de l'uniforme.

Les hommes hurlaient mais se tenaient à distance raisonnable du groupe formé par les gendarmes ; si bien que le prisonnier et ceux-ci pouvaient librement continuer leur marche pénible.

Les cris de mort, poussés contre lui, semblaient avoir assagi Le Rouge qui, avec, maintenant, des regards affolés de bête traquée, allongeait le pas, hâtivement, comprenant que sa meilleure défense, en ce moment, étaient ces mêmes gendarmes qu'il insultait tout à l'heure dans sa rage de vaincu.

Tant que le double groupe d'hommes fut visible, les enfants restèrent immobiles et muets.

Jamais, comme en cet instant tragique, ils ne s'étaient sentis si abandonnés, si faibles.

Ils avaient conscience que malgré leur jeune âge et leur innocence, ils auraient été maltraités par ces hommes qui hurlaient des cris de mort.

Parents ou non du prisonnier, il suffisait qu'ils eussent vécu avec lui pour être de même valeur. L'excitation des paysans eût vite fait d'eux une proie néfaste, bonne à assouvir la vengeance populaire qui réclamait une victime.

Toutes ces choses, ils les comprirent, par instinct plutôt que par réflexion, aussi ne quittèrent-ils leur cachette qu'après l'éloignement bien certain de la meute qui escortait leur ancien bourreau.

\*

La tête basse et le cœur gros, tout émotionnés de la scène qu'ils venaient de voir, les enfants

avaient gagné en silence la clairière déserte où les feuilles tombées, se tassant dans les coins, faisaient un cadre roussi à l'herbe bien verte du milieu.

Avant de quitter l'épaisseur des fourrés qui les dissimulaient encore, Mick retint prudemment sa compagne.

– Ne débouchons pas ainsi, tout droit, fit-il à mi-voix.

– Pourquoi ?

– La roulotte peut être gardée. Pas la peine d'aller se jeter dans la gueule du loup.

– Quoi faire, alors ?

– Faisons le tour et examinons les alentours.

Sans discuter, la fille le suivit à travers les broussailles.

Parfois, le feuillage était si épais qu'ils devaient se mettre à quatre pattes pour passer sous les branches trop basses.

– Ils ont attaché le cheval à la roue de la roulotte, fit remarquer tout à coup Mick.

– Peut-être est-ce Le Rouge qui a pris cette précaution.

– Ce doit être plutôt un des gendarmes.

– Alors ?... Tu crois, que... ?

– Ils vont revenir plus tard chercher la bête et la voiture. Dépêchons-nous.

– Que comptes-tu faire ?

– Filer quoi qu'il y ait... mais pas à pied, si possible ! répondit-il brièvement en se découvrant, sans crainte à présent.

– Allons, Frika ! Il faut se presser, encouragea-t-il affectueusement.

En même temps, il sauta par-dessus un buisson de ronces qui lui barrait le chemin et il s'avança vers la roulotte.

– La porte est fermée à clé, va falloir user de grands moyens !

Son geste espiègle indiqua la serrure qu'il fallait forcer.

En hésitant, la fillette se rapprochait.

– Il n'y a personne, tu es sûr ?

– Il y a nous et c'est assez !... Tiens, passe-moi la tige de fer au bout recourbé comme un crochet... tu la trouveras sous la voiture... dans la boîte aux outils... Allons, ouste !

– La voici. Que veux-tu en faire ?

– Un passe-partout ! Je connais le truc. J'ai vu Le Rouge, un jour qu'il avait égaré la clé, se servir de cette même tige d'acier.

Ayant introduit l'extrémité recourbée du crochet de fer dans le trou de la serrure, il pesa lentement en essayant de faire jouer le pêne.

Il dut recommencer trois fois, sans succès, le même manège ; mais ayant appuyé un peu plus fortement sur la tige, la serrure grinça et la porte s'ouvrit.

– Tu vois, c'est un plaisir de travailler avec un pareil outil. Tiens, remets soigneusement en place le précieux passe-partout.

Ce disant, il jetait aux pieds de la petite, la tige de fer devenue inutile, et, d'un bond il escaladait le marchepied.

D'un coup d'œil, Mick embrassa le désordre

de la roulotte.

– Tout est chahuté comme chaque fois que Le Rouge a trop bu. On dirait le salon d'un chiffonnier !

Soudain, il s'interrompt.

Au fond de la roulotte, sur une couchette où des linges déchirés et sales servaient de draps, il venait d'apercevoir un papier épinglé.

– Une babillarde ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Franchissant aisément, en habitué de pareils désordres, les objets disparates amoncelés sur le plancher de la voiture, il eut vite saisi le papier.

– C'est l'écriture de Le Rouge.

– Qu'est-ce qu'il dit ?

Mick lut d'abord pour lui, les quelques lignes épaisses et irrégulières que son ancien maître avait écrites.

– Chouette ! On hérite ! Écoute ça, fit-il ensuite en s'adressant à Frika. Voici ce qu'il nous dit :



« Je suis fait, les gosses ! J'ai dégringolé, tout à l'heure, un cabaretier qui voulait me mettre à la porte de chez lui. Si on me pince, mon affaire est claire ? Déjà, ils doivent être à mes trousses. Je vous confie Gamin et la guimbarde. Partez vite avant qu'on ne vous fasse du chichi. Moi, je vais essayer de gagner le large, tout seul. Je saurai bien vous rejoindre, plus tard ; sinon, gardez tout. Bon courage.

Le Rouge »

Malgré lui, la voix du gamin tremblait en lisant ces lignes. L'espiègle gavroche était ému devant les pensées tumultueuses qui se levaient en lui...

Le Rouge avait tué ! Le maître brutal avait peur à son tour : il fuyait devant la justice des hommes ; mais tout bon sentiment n'était donc pas mort en lui, qu'il avait pensé, en cette suprême minute, à ses petits compagnons de misère...

Et ce conseil rude qu'il leur jetait : « Fuyez ! »

Le malheureux qui n'était peut-être revenu à la roulotte, que pour griffonner ces quelques lignes, venait d'être arrêté. Les enfants l'avaient vu dans les mains des gendarmes...

– Il n'a pas eu le temps de se sauver, fit la fillette après un silence douloureux.

– Non. Il s'est fait appréhender alors qu'il essayait de fuir. Nous avons entendu ses cris et les bruits de la lutte, là-bas.

– Les gendarmes n'ont pas vu la voiture. Ils ne sont pas venus jusqu'ici ?

– Ils n'en ont pas eu besoin. Ils auront découvert le maître quand celui-ci les croyait encore loin.

– C'est lui qui aura attaché Gamin à la voiture.

– Oui, sûrement ! De peur que le cheval ne s'éloigne.

– Nous sommes donc bien tranquilles, à présent, ici.

– Oh ! non ! Les gendarmes peuvent revenir

d'un moment à l'autre. Quelqu'un peut leur indiquer la roulotte.

– Ah, mon Dieu ! Sauvons-nous, alors !

– C'est ce que nous allons faire.

– Dépêchons-nous, j'ai peur.

Ces quelques phrases échangées avec Frika avaient rendu à Mick toute sa présence d'esprit.

Il glissa la lettre de Le Rouge dans son gilet.

– Je mets en place le testament, fit-il avec un pâle sourire.

Puis, reprenant son esprit de décision, il ordonna.

– Pressons-nous. Ramasse tout ce qui est à l'entour de la voiture pendant que je vais atteler Gamin. Voici trois jours que ce cheval est au repos ; il va pouvoir nous fournir une bonne étape ce soir et cette nuit.

La fillette réunit rapidement les maigres ustensiles de cuisine qui jonchaient le sol. Pêle-mêle, n'ayant pas appris la propreté ni l'ordre, elle les entassa dans la voiture, au hasard des

places restées libres sur le plancher.

Mick, de son côté, faisait diligence. En un tour de main, il ajusta tant bien que mal les minces courroies et les bouts de corde qui composaient les harnachements de Gamin.

– J’ai fini, Mick, annonça bientôt la petite.

– Moi aussi, répondit-il. Il ne nous reste plus qu’à partir.

– Ceux que nous rencontrerons vont nous signaler et on pourra nous suivre, fit Frika.

Mick hocha la tête. La même pensée lui était venue.

– J’y songeais, fit-il en réfléchissant.

– Dommage que nous n’ayons pas le temps de peindre la voiture en une autre couleur, dit l’orpheline qui avait vu plusieurs fois Le Rouge user de ce procédé, alors que sous une secrète terreur qu’il n’expliquait pas aux enfants, il éprouvait le besoin de faire perdre sa trace.

Mick qui avait réfléchi, répondit :

– Nous pouvons faire mieux que de repeindre

la voiture. Changeons-en l'aspect en la couvrant avec la bâche qui nous sert de tente quand nous courons les marchés... Pendant que je vais la tirer de dessous les essieux, sors la paille qui est dans la paillasse ; nous la mettrons en botte derrière la voiture et ainsi équipée, notre roulotte aura l'air, je l'espère, d'une brave charrette de campagne fortement chargée.

L'idée de Mick était excellente, car lorsqu'il eut assujetti sur la toiture et les côtés la grosse toile bleue de la bâche, la roulotte avait véritablement l'apparence débonnaire et inoffensive d'une voiture de maraîcher.

Cependant, avant de fermer la porte et d'accrocher à l'arrière les bottes de paille qui devaient achever de masquer le véhicule, Mick prit à l'intérieur une grande houppelande et une toque de fourrure qui avaient appartenu à Le Rouge.

Sans inutile scrupule, il s'enveloppa dans le manteau et se coiffa du chapeau.

– Je dois avoir l'aspect d'un mylord, ainsi somptueusement vêtu. Admire-moi, Frika !

Ce disant, il jetait sur les épaules de sa compagne un capuchon bien chaud qu'il lui conseilla de rabattre sur la tête.

– Ça va te donner un air martial. Comme on ne verra que le bout de ton nez, on pourra croire que tu es un hardi compère. Hein, ma petite Frika, voilà qui te change !

Puis, il alla chercher la couverture grise du lit.

– Nous la mettrons sur nos genoux. Les nuits sont fraîches ; pas besoin de nous priver puisque nous avons fait un héritage.

Quant à la couverture toute déteinte dont le marchand de paniers se servait pour le même usage, elle alla s'abattre sur le dos du cheval qui n'avait pas eu souvent pareille aubaine.

– Cela va peut-être le gêner pour trotter, mais il nous faut cacher la pauvreté de ses harnais.

Ainsi équipés, gens, bête et voiture, ils pouvaient aller de l'avant sans attirer l'attention sur eux.

– Contemple notre équipage ! s'écria Mick triomphalement quand il eut enfin tout achevé.

On va nous prendre pour de gros propriétaires en tournée.

– Pourvu que nous puissions quitter cette clairière sans encombre et gagner la grande route. Nous ne sommes pas encore en sûreté, murmura la fillette qui sondait le chemin.

– Cache ton visage, Frika : aie l'apparence d'un brave, si tu n'en as pas l'âme !

Malgré sa plaisanterie, Mick examina lui aussi le sentier qui s'assombrissait avec la tombée du jour.

– Je crois que la voie est libre. Allons de l'avant. Nous allumerons les lanternes quand il fera un peu plus noir. En route !

Il fit claquer son fouet et le véhicule s'ébranla lourdement d'abord ; puis, bientôt, il fila rapidement, sous les grands sapins sombres.

Courageusement, les deux enfants, assis côte à côte, à l'avant de la voiture, bien abrités sous leurs vêtements d'emprunt, s'en allaient vers l'inconnu, droit devant eux, sans autre but momentané que celui de fuir au plus vite des

lieux que la faute d'un autre avait rendus dangereux pour eux.

\*

Le cœur battait bien fort, aux deux enfants, quand la voiture quittant le chemin couvert, déboucha sur la grande route.

Là, surtout, à ce carrefour, l'endroit leur apparaissait dangereux.

Des gens, intéressés à leur perte, pouvaient être embusqués et les guetter ; des yeux non prévenus pouvaient les apercevoir et les trahir ; on pouvait les suivre, les arrêter...

Dans un souffle, Frika murmura :

– Tout a l'air tranquille ?

– Je n'aperçois personne, répondit Mick sur le même ton.

– De quel côté prenons-nous ?

– À droite ; c'est plus prudent.



Et d'un coup de fouet, enveloppant le cheval, il lui fit prendre la direction opposée au village.

Sortie des ornières du sentier, la voiture fila bon train sur la route libre, bien entretenue.

Pendant un quart d'heure, inquiets et apeurés par le moindre point sombre, les enfants gardèrent un silence angoissé.

Parfois, Mick penchait sa tête au dehors et jetait un coup d'œil en arrière.

– Tu as peur, tu crains quelque chose ? interrogea Frika que l'air soucieux de son compagnon commençait à effrayer.

– Je crains qu'on ne nous suive. Il a plu hier et sur la route, humide, on voit très bien les traces de nos quatre roues.

– Quoi faire, mon Dieu ?

– Rien, sinon continuer et sortir au plus tôt de cette forêt. En plein air, le chemin sera sec et bien malin qui y relèvera notre piste.

– Avons-nous encore beaucoup de temps à marcher sous-bois ?

– Je ne sais pas. Nous sommes venus par la route qui longeait la rivière et nous devions la continuer. J’ai fait le village avec nos paniers, pour essayer de les vendre, mais je ne suis pas venu par ici.

– Alors, tu ignores où nous allons ?

– J’ignore ! Mais cela ne fait rien. Tout chemin conduit à Rome. Le principal c’est que nous nous éloignons du bourg.

De nouveau, ils se turent, repris par les soucis au-dessus de leur âge, qu’ils subissaient depuis quelques heures.

Peu à peu, la nuit était venue. Le ciel, ce soir-là, était sombre et les étoiles bien rares au-dessus de leurs têtes. La frondaison épaisse des arbres assombrissait encore l’atmosphère, si bien que, tout étant noir autour d’eux, ils distinguaient difficilement le ruban sombre de la route. L’instinct de Gamin les guidait plutôt qu’ils ne le dirigeaient.

Dans cette ambiance de ténèbres, un sourd malaise gagnait Mick.

– C’est noir comme dans un four, là-dessous ! fit-il enfin en se sentant frissonner sous la rosée nocturne. Va falloir allumer et secouer un peu toute cette mélancolie.

– Dans l’obscurité nous passions mieux inaperçus, fit observer Frika.

– Peut-être ; mais tout ce noir, ça vous met la débandade dans l’âme !

Il arrêta Gamin et sauta à terre.

– Tiens les rênes pendant que je vais allumer les lanternes. J’ai mis des bougies neuves, ça va nous mener un bon bout.

– Pour qu’elles durent plus longtemps, nous pouvons n’en allumer qu’une à la fois.

– Du tout, nous les remplacerons quand elles seront usées, mais j’aime mieux y voir clair, ce soir. Je ne me sens pas dans mon assiette.

La fillette se tut.

À la lueur de la bougie, elle apercevait le visage pâle du garçon, et dans cette heure tragique où tous deux fuyaient éperdus, la tristesse de son compagnon lui apparut plus

poignante encore.

Cependant, déjà petite femme réfléchie, ne voulant pas donner corps aux pensées sombres qu'elle devinait, elle ne dit plus rien.

Quand Mick reprit sa place à ses côtés, elle se contenta de lui presser affectueusement la main.

– Hein ! on y voit, maintenant ! La lumière c'est la vie et ça chasse les fantômes !

Comme elle ne lui répondait que par une autre pression de main, il lui rendit son étreinte et amicalement, expliqua :

– Vois-tu, Frika, ce n'est pas parce que j'avais peur que j'ai tant tenu à avoir de la lumière. Non, l'ombre et moi, d'habitude, on se connaît ! Ce soir, j'avais besoin d'y voir pour distraire ma pensée.

– Que veux-tu dire ?

– Je ne sais pas comment t'expliquer... J'ai des lubies qui me trottent dans la cervelle ; ça me donne envie de pleurer ; c'est plus fort que moi !

Et plus bas, dans un besoin d'expansion, il continua :

– Je pense au maître ! Je me dis que d’ordinaire il est là, à nos côtés, et que sa grosse voix résonne brutalement et coupe le silence trop profond de la nuit. Je me dis aussi qu’il est en prison, en ce moment, et que peut-être, il songe à nous... à s’échapper, à nous rejoindre. Je pense aussi qu’il y a quelque part un cadavre froid qui était ce matin un corps plein de vie. Je vois des pauvres gens éplorés, se lamentant autour de ce mort. Ils maudissent Le Rouge, l’assassin !... ils nous maudissent aussi, nous, les nomades, qui vivions avec lui. Comprends-tu, ma petite Frika, toutes ces idées chavirent en moi. J’ai beau me dire et me répéter que je n’ai rien fait de mal, je me sens quand même, au fond, solidaire du vrai coupable. Et la preuve c’est que nous fuyons ! Nous avons peur, bien que nous n’ayons rien fait personnellement.

– Nous avons peur parce que nous n’avons ni père ni mère qui puissent nous défendre et nous réclamer, si on nous arrêtait. Nous fuyons, parce qu’à notre âge, on nous mettrait aux Enfants Assistés et que ce serait une véritable captivité pour nous qui n’avons jamais connu d’entraves.

– Oui, il y a beaucoup de ça dans notre crainte ; mais nous sentons aussi qu’avec Le Rouge, nous avons dû faire bien des choses qui nous répugnaient.

– Quand il nous forçait, par exemple, à voler des poules.

– Ou à dérober des fruits et des légumes.

– C’est vrai ! nous avons été ses complices, avoua Frika humblement.

– Des complices qu’il frappait et terrorisait s’ils n’obéissaient pas à ses ordres.

– Aussi ne sommes-nous pas responsables.

– Soit, passons l’éponge sur le passé ; mais pro-mettons-nous, ma petite Frika, si nous parvenons cette fois-ci à conserver notre liberté, promettons-nous de ne plus vivre comme autrefois. Nous nous ferons une autre existence, nous ne vivrons que de notre travail et nous pourrons passer la tête haute, sans avoir peur de personne.

– Oh ! tu as raison, mon bon Mick. Vivons comme il faut, pour ne plus être inquiétés. Vois-

tu, j'ai eu très peur, aujourd'hui... Je ne suis même pas encore bien rassurée, car on peut nous poursuivre !

– Ne crains rien. Si nous nous apercevions qu'on est sur nos traces, nous n'aurions qu'à abandonner la voiture et à nous faufiler dans les bois. À la faveur de la nuit, nous échapperions facilement à nos poursuivants. Non, ce n'est pas des gendarmes que j'ai eu peur, c'est d'autre chose. Tout à l'heure, j'étouffais de me sentir si misérable, véritable paria au milieu des autres hommes ! J'aurais voulu être tout seul dans un coin, pour pouvoir crier et pleurer librement et me rouler par terre pour étouffer mes sanglots...

– Ne pense plus à cela, mon bon Mick, et ne reste plus seul avec tes pensées... Parle-moi ? Nous sommes trop jeunes pour supporter de pareils coups sans en être meurtris ; mais comme tu m'as dit souvent, en nous appuyant l'un sur l'autre, nous sommes doublement forts.

– Tu as raison, Frika, je ne dois pas me laisser abattre. Mais ma mélancolie a eu du bon, puisqu'elle m'a fait penser à un tas de choses

qu'on essaiera de faire et qui nous rendront la vie meilleure.

En parlant, ils avaient atteint la lisière du bois.

Mick s'en aperçut le premier.

– Enfin, voici la plaine ! s'écria-t-il joyeusement.

– Ah, tant mieux !

La voiture, en effet, quittait le sous-bois pour traverser un plateau dénudé.

Les enfants respirèrent librement.

– Au moins, on voit le ciel en plein, si l'obscurité nous empêche d'admirer le paysage !

– Et surtout, nous marchons sur une route bien sèche. Aux prochains carrefours, s'il y a des poteaux indicateurs, nous verrons à nous reconnaître et à choisir notre direction.

Mais ils rencontrèrent plusieurs routes sans qu'aucune plaque leur donnât une indication.

Plusieurs fois, se fiant aux étoiles pour se guider, ils changèrent de chemin, en abandonnant un pour en suivre un nouveau qu'ils quittaient,



plus loin, pour un autre.

Mick observa :

– Voici quatre heures, au moins, que nous sommes en route. Gamin a bien trotté et nous devons être assez loin de notre point de départ.

– Nous sommes peut-être assez éloignés, dit la fillette que le sommeil commençait à gagner.

– Non, nous allons marcher toute la nuit.

– Gamin sera fatigué.

– Il se reposera demain, mais tant qu’il pourra trotter, nous irons de l’avant. Installe-toi dans ton coin et essaye de dormir ; je vais veiller tout seul. Ne crains rien, je ne m’endormirai pas.

La petite s’enveloppa mieux encore dans son manteau ; puis, la tête enfouie sous le capuchon, elle se blottit dans l’encoignure de la capote.

– Bonsoir, Mick.

– Bonne nuit, Frika.

Et bientôt la fillette dort profondément pendant que, l’œil au guet, Mick continuait de surveiller l’allure du cheval.

\*

Pendant huit jours, ils allèrent ainsi de l'avant, sans se soucier de suivre un itinéraire bien arrêté et avec le seul désir de mettre le plus de distance possible entre eux et le village où Le Rouge avait été appréhendé.

Ils continuaient de voyager la nuit, dormant le jour et se mettant en route dès que le crépuscule cédait le pas aux ombres nocturnes. Ils parcoururent ainsi plus de trois cents kilomètres, quittant le Caucase, puis les plaines du Dnieper, pour pénétrer en Sylvanie, ce petit coin champêtre des Balkans, aux frontières duquel tous les bruits du monde semblent venir mourir.

Ils avaient fait halte, depuis quinze jours, dans la montagne déserte, sur un petit plateau verdoyant, éloigné de toute habitation. Une forêt d'arbres séculaires entourait ce plateau. Des pentes sauvages et des précipices le séparaient de la première mesure habitée. Aucune route, aucun

sentier ne passait à proximité, et nos deux enfants avaient l'impression d'être dans un coin perdu, ignoré du reste de la terre.

Ils y étaient arrivés un matin, après avoir remonté, toute la nuit, le ravin d'un torrent desséché.

Pénible ascension, qui les avait conduits, après dix heures de marche, sur ce plateau minuscule, véritable oasis de verdure où le cheval, tout de suite, avait trouvé sa pâture.

Ils étaient fatigués par leur marche ascensionnelle ; ils firent halte pour se délasser ; quinze jours après, ils étaient encore au même endroit.

On leur avait dit que la montagne était inaccessible et dangereuse. Aucun villageois ne la traversait car elle ne donnait accès, de l'autre côté de son versant, qu'à un chaos stérile de rochers millénaires et de crevasses béantes. Aucune piste ou sentier ne s'y rencontrait, les paysans préférant contourner ces pentes dangereuses et suivre la ligne des villages semés à son entour.

Et Mick, que cette fuite continuelle excédait, avait décidé d'aller dans ce coin sauvage, y cacher leur misère et leurs craintes.

– Un repos de quelques jours nous fera du bien à tous. Tu n'en peux plus, ma pauvre Frika, et Gamin est à bout ! La pauvre bête n'a plus que la peau sur les os : une trêve s'impose. Nous allons prendre des vacances, en pleine sécurité.

Une douzaine de kilos de farine, deux pains de douze livres et quelques paquets de saindoux avaient composé leurs maigres provisions.

– Il y a des châtaigniers dans la forêt et nous trouverons bien à attraper quelque animal sauvage, avait spéculé le jeune homme, peu difficile sur ses menus quotidiens. Le principal est que nous nous terrions un peu avant de reprendre la route. Et si, par bonheur, nous trouvons de l'osier, nous pourrons faire quelques vanneries, ce qui nous fera un peu d'argent pour plus tard.

Ils n'avaient trouvé ni osiers, ni châtaigniers, mais les bois étaient remplis de nèfles et de mûres dont ils se nourrissaient. D'autre part, à

défaut de fines corbeilles, ils avaient fabriqué de grossiers paniers en lamelles de bois, faciles à vendre sur les marchés, les paysans s'en servant pour ramasser leurs légumes ou serrer leurs oignons.

Depuis quinze jours, ils étaient là, bien tranquilles, ne pensant pas au départ, tellement heureux dans cette solitude, que Mick se demandait s'il ne leur était pas possible d'hiverner dans ce coin sauvage.

– Il suffirait de quelques sacs de pommes de terre... Il y a du bois mort autant qu'on en veut ; on ramasserait de l'herbe et des ramures pour Gamin. Réellement, si nous pouvions rester ici, ce serait le rêve !

Malheureusement, l'homme propose et Dieu dispose, dit le proverbe.

Nos deux amis devaient bientôt voir tous leurs projets à vau-l'eau et leurs vœux rendus inutiles.

Une épreuve imprévisible leur était réservée. Elle allait bouleverser leur vie, en les emportant dans un tourbillon tumultueux comme une

tempête qui démolit tout sur son passage...

\*

Pendant que Mick était parti dans la forêt voisine pour cueillir des pommes sauvages et ramasser du bois mort, Frika s'était installée devant la roulotte pour travailler. Elle ornait des petits paniers de jonc à l'aide de bouts d'étoffes aux couleurs vives. Toute joyeuse à l'idée du gain qu'elle espérait pouvoir retirer de son travail, elle était mise à chanter, si bien qu'elle n'entendit pas un bruit de pas se rapprochant d'elle. Quand, brusquement, elle aperçut plantés devant ses yeux, deux gros souliers ferrés, elle eut un sursaut apeuré et leva la tête. Un garde-chasse la contemplait.

Frika, qui avait besoin de la présence de Mick pour avoir un peu d'assurance, fut tout d'abord très intimidée sous le regard inquisiteur de l'homme. Elle devint tout à fait craintive, quand elle vit son regard aigu se diriger sur une peau de

lapin, accrochée à un bout de bois fiché entre deux pierres en guise de clou.

Le froncement de sourcils dont l'homme marqua sa découverte mit des battements de cœur d'angoisse chez la pauvrete.

– Eh ! la belle enfant, grogna-t-il, d'où vient cette dépouille ?

– Je... je ne sais pas, articula-t-elle avec difficulté.

– Comment, tu ne sais pas ?

– Non !

– Où l'as-tu eue ?

– Nous l'avons trouvée et ramassée... sur la route... pour la vendre à la ville.

– Tu l'as trouvée ?

– Oui, Monsieur.

– Sur la route ?

– Oui...

Le garde-chasse croisa les bras avec indignation devant ce qu'il considérait comme un

affreux mensonge.

– Eh ! bien, ma fille, tu ne manques pas de culot !

Sa voix était ironique et cinglante. L'enfant en fut toute retournée.

Le nouveau venu examinait maintenant le terrain. Il vit la misérable roulotte rangée à quelques mètres sous le roc, avec son maigre cheval au piquet, broutant l'herbe.

– Des romanichels, parbleu ! Je l'aurais parié !

De nouveau, tourné vers la petite, il l'interpella en grossissant sa voix. Ne fallait-il pas, tout de suite, lui montrer son importance et l'empêcher de se rebiffer ?

– Tu es de cette vermine qui pille nos terriers et dévalise nos poulaillers, cria-t-il. Allons, ouste ! Laisse-moi inspecter ta bagnole ! Il doit y avoir pas mal de « prohibitions » là-dedans.

Sans attendre sa réponse, il s'approcha de la roulotte et se hissa à l'intérieur. Avec sa canne à bout ferré, il fouilla dans les tiroirs et dans le coffre à linge, puis il regarda sous les quelques



meubles qui garnissaient la pièce. Finalement, avisant une caisse, il fit sauter les trois planches qui en formaient le couvercle. C'est alors qu'il découvrit de belles fourrures fauves, dégradées de blanc. Tout ce qui restait d'une chasse aux lacets.

– Ha ! ha ! ricana-t-il. La voilà, la réserve ! Pas mal !... On s'y connaît à ce que je vois !

Il était revenu vers Frika et il l'empoignait par le bras.

– Et tu es seule, ici ? Je suppose que non... Ce n'est pas une gamine comme toi qui pourrait prendre des lapins. Où est-il, ton complice ?

Frika effrayée allait se mettre à pleurer, quand tout à coup à l'autre extrémité de la clairière, elle aperçut Mick. Il sortait des broussailles et portait un fagot de bois mort sur les épaules.

– À moi, Mick ! à moi ! cria-t-elle.

Le garde sursauta. Il n'avait pas encore aperçu l'arrivant et pouvait se figurer qu'il s'agissait d'un homme dangereux.

La vue du jeune homme, grand mais mince, le

rassura. Sa jeunesse, d'ailleurs, faisait de lui un adversaire peu redoutable.

– Ah ! le voilà, ce jeune chenapan ! s'exclama le garde en redressant sa haute stature pour prendre une attitude menaçante. Tu arrives à temps, mon garçon !

Mick laissa tomber à terre son fagot.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, sans arrogance mais sans humilité.

Cette attitude calme et sereine ramena le garde à plus de modération.

– Tu vas avoir des explications à donner, à M. le Comte, sur la présence de ce petit stock de fourrures que tu caches si soigneusement. Malheureusement pour toi, ta compagne a eu la maladresse d'en laisser traîner une.

– Ces fourrures n'ont rien à voir avec les lapins de vos bois. Elles sont sèches et il y a des mois qu'elles ont été achetées loin d'ici. Vous voyez bien qu'il s'agit de lapins domestiques.

– Tu t'en expliqueras avec M. le Comte... Je constate, d'ailleurs, que tu te permets aussi de

voler du bois.

– Il s’agit de bois mort.

– Ces racines de lierre sont vertes.

– Oh ! cela nettoie vos arbres, vous devriez m’en remercier.

– On ne t’a pas chargé d’en faire le nettoyage ! Allons, venez tous les deux, chez le patron. Ouste ! Suivez-moi !

Si Mick avait été seul, il aurait pu certainement se sauver, car avec ses longues jambes souples il pouvait défier n’importe quel coureur à la course à pied. Mais il y avait Frika et, pas un moment, il ne lui serait venu à l’idée d’abandonner sa compagne.

Résolument, malgré son trouble intérieur, il s’approcha de l’homme.

– Avant d’en venir à cette extrémité, on pourrait peut-être s’expliquer...

– Tu as quelque chose à dire pour t’excuser ?

– Oui, car si c’est des peaux de lapins qui sont là que vous voulez parler, je dois vous apprendre

qu'elles ne sont pas à nous.

– Et à qui alors ? demanda le garde.

– À des gens de Padok qui nous chargent de les ramasser pour eux.

Devant les soupçons qui pesaient sur lui, Mick avait été sur le point de dire :

– Ces peaux sont à Le Rouge !

Heureusement, il s'était ravisé.

Il comprit de suite le danger qu'il y avait à prononcer ce nom redoutable dont les journaux devaient parler comme étant celui d'un malfaiteur recherché par la police.

D'autre part, il s'était rappelé à temps, cet acheteur de Padok à qui Le Rouge vendait, chaque année, plus d'un millier de peaux de lapins, glanées sur la route, au hasard des occasions... ou des rapines.

– C'est à des acheteurs de Padok, répéta-t-il fermement.

– Que tu dis, sacripant ! Dis leur nom, un peu, pour voir ? insista le garde.

Un éclair de défi brilla dans les yeux de l'adolescent. Il était bien certain que les Nikolai, de Padok, eussent confirmé ses dires – entre acheteurs et vendeurs de leur sorte, on se soutient ! – mais il était moins assuré que le nom de Le Rouge ne fût pas prononcé.

Or, il sentait bien qu'il était préférable de ne pas révéler au bonhomme que Frika et lui faisaient partie, en quelque sorte, de la bande du terrible Le Rouge. Cela ne pouvait que compliquer les choses. Le moins qu'on eût pu faire d'eux, après un tel aveu, aurait été de les enfermer dans quelque asile jusqu'à leur majorité.

Mais le garde-chasse, intrigué par le silence de Mick, insistait pour en obtenir une réponse.

– Eh bien, réponds, mon garçon !... À qui sont-elles, ces peaux que je trouve dans ta bagnole ?

Mick baissa la tête sans répondre.

– Ah ! ah ! grogna l'homme. On veut rouler l'autorité, à présent.

Il fit une pause, regarda l'un après l'autre les deux jeunes gens, et parut, seulement, remarquer leur jeune âge.

– Mais au fait, reprit-il, où sont vos camarades ?

– Nous sommes seuls ici.

– Mais vos parents ?

– Nous n'en avons pas.

– Comment ? fit-il saisi. Vous n'allez pas essayer de me faire croire que deux mioches comme vous, trimballez seuls, sur les routes, cette guimbarde.

– Mais si, Monsieur.

L'homme demeura un instant silencieux, puis se décidant :

– Tout ça n'est pas très clair. Si cette voiture vous appartient, faudrait savoir où vous l'avez trouvée. Tant pis pour vous !... Allons, venez ! Vous vous expliquerez au château.

Mick eut un geste de découragement.

– Quelle histoire ! grogna-t-il. On était si

tranquille !

Cependant, il ne marqua aucun désir de rébellion. La pensée de Frika lui donnait la force de demeurer calme.

En silence, il alla vers Gamin et le flatta de la main. En vérité, il hésitait, ne sachant pas trop quel geste utile il convenait de faire,

– Je pense que je puis laisser ici mon cheval ? demanda-t-il au garde, après quelques minutes de silence. Personne ne viendra le prendre en mon absence.

– Ton cheval ? répondit l'autre. Mais il faut qu'il traîne ta voiture. Je ne vais pas t'emmener au château, sans les preuves à conviction... Si tu crois, aussi, que M. le Comte te permettra de rester dans ses bois, tu te trompes encore, mon garçon ! Il aurait trop peur que tu mettes le feu à ses domaines.

– Alors, il faut que je réemballe tout ça ?

Il montrait la table, les sièges et les instruments de cuisine épandus sur le sol.

– Mais, bien sûr ! Emmène tout ce que tu veux

garder.

Cette fois, Mick soupira avec mauvaise humeur. L'histoire commençait à l'agacer. Il se croyait si tranquille avec Frika sur ce plateau désert et éloigné. Pourquoi la malchance, dès les premiers jours, y avait-elle amené ce garde omnipotent ?

Un moment, le jeune homme se demanda s'il n'allait pas tomber à poings raccourcis sur l'importun ? Sans lui faire vraiment du mal, il pourrait l'étourdir, puis profiter de son évanouissement pour s'enfuir avec Frika.

Ce projet ne passa qu'en éclair dans la cervelle du jeune homme ; d'abord, parce qu'ayant souffert de la violence de son entourage, il n'était pas partisan d'en user avec les autres ; ensuite parce qu'il comprit, d'un coup d'œil jeté en oblique vers l'imposant garde-chasse, que celui-ci était solide, armé, et qu'il ne se laisserait pas faire. Dans un conflit, avec ce représentant de l'autorité, le pauvre Mick n'aurait pas eu le dessus et son attaque n'aurait pas fait long feu.

Contre la force, il n'y a pas de résistance



possible. Baissant la tête, et déjà las de cette nouvelle complication, le jeune gars, mâchant son frein, se mit en devoir de ramasser tous les objets épars du campement.

Frika s'y employait. Du premier coup, la fillette avait compris que son camarade et elle n'avaient qu'à obéir au garde-chasse. Il n'y avait pas pour eux d'autre alternative, à moins de fléchir l'homme. Mais il lui suffisait de regarder celui-ci et de voir sa stature massive et ses traits rudes, pour comprendre qu'il n'y avait guère possibilité de l'attendrir.

Les jambes écartées, solidement planté sur ses pieds chaussés de bottes étincelantes, le garde roulait tranquillement sa cigarette en suivant, d'un œil insouciant, les allées et venues des enfants qui réunissaient leurs misérables hardes.

Bien nourri, chaudement habillé, revêtu de toute l'autorité ronflante que lui donnaient son titre et sa situation de serviteur de l'ordre, le garde était une puissance considérable auprès des deux gosses efflanqués qu'il pouvait accuser de tous les méfaits imaginables.

Il s'en rendait compte, autant que ses chétifs adversaires, d'où son attente calme et sereine.

Tous les objets épars du campement reprirent bientôt leurs places dans la voiture. Gamin, que quinze jours de repos avaient remis en forme, se laissa docilement atteler dans les brancards. Peut-être la pauvre bête était-elle la moins troublée de tous les êtres réunis là, à cette heure. Habitée aux coups, ployant l'échine, tirant sa charge, par tous les temps et dans tous les terrains, l'humble quadrupède avait compris, depuis longtemps, qu'il ne servait à rien de vouloir se rebeller contre les désirs des hommes forts. Que ne pouvait-il passer à Mick un peu de sa modeste philosophie. Celle-ci n'aurait pas été inutile au garçon car, depuis qu'il avait vu le garde s'emparer de la peau de lapin fraîchement tué et la garder en main, comme preuve de délit, le brave Mick sentait sa mauvaise humeur augmenter considérablement.

Il se rendait compte que le garde prenait contre eux toutes les précautions nécessaires pour qu'ils n'échappassent pas à ses accusations.

Craignant qu'en cours de route, les enfants, agiles comme des singes, ne fissent disparaître subrepticement la malencontreuse dépouille, il la gardait en main.

Elle se balançait au bout de son bras et semblait narguer Mick dont les regards auraient voulu avoir le pouvoir de la réduire en miettes.

Cependant, le garde trouvait que ses chétives victimes ne s'empressaient pas à quitter la clairière. Ils traînaient, hésitants, comme s'ils avaient peur d'oublier derrière eux quelque objet d'incalculable valeur.

– Eh bien, vous êtes prêts, maintenant ? s'impatientait-il. En route, alors !

Ils ne répondirent pas, mais leurs yeux navrés firent le tour du paisible plateau où ils avaient espéré trouver le repos, loin de toute habitation.

– Monte sur le siège, je dirigerai Gamin, se décida enfin à dire laconiquement Mick à Frika qui avait le cœur gros.

Le véhicule s'ébranla et le pénible trajet commença.

Le garde les guida, montrant la route et leur faisant prendre des raccourcis dont Mick ne soupçonnait pas l'existence et qui les conduisirent à l'autre côté de la montagne, dans une région complètement inconnue aux deux enfants. Il ne fallut guère plus d'une demi-heure de route pour les amener en vue du château du Comte de Mordaw, maître et seigneur du domaine de Kolos, situé en Sylvanie, au pied même du Caucase.

C'était une grande propriété, mi-ferme, mi-forteresse. De hauts murs l'entouraient avant d'aller se perdre dans le lointain, autour d'invisibles herbages.

La haute poterne franchie, on pénétrait dans une cour intérieure que limitaient des communs et des abris de planches. Tout au fond, le corps de logis principal dominait la campagne.

La pittoresque arrivée des deux nomades et de leur maigre équipage, sous l'égide du garde-chasse, alerta les habitants de la vaste demeure.

Le personnel du château devait être nombreux, car il parut aux enfants que les gens sortaient de

terre, de tous les côtés, pour mieux les entourer.

Il y eut des exclamations suivies d'explications. Le garde racontait à haute voix comment il avait trouvé les deux gitanos et son récit semblait soulever, dans l'âme des paysans, d'ancestrales querelles.

Les yeux brillèrent, les voix s'élevèrent et les poings se firent menaçants au bout des bras tendus.

Frika, apeurée, était restée blottie dans l'encoignure de la roulotte pendant que Mick, peu rassuré, se rapprochait d'elle et se tenait debout à la hauteur du siège, décidé à lutter si cela était nécessaire pour défendre sa petite compagne.

Devant l'attitude hostile de ces gens qui les invectivaient sans raison, le jeune homme interpella avec fureur celui qui les avait amenés.

– Dites donc, vous, le garde ! Il faudrait voir à ne pas raconter de mensonges à vos gens. Nous n'avons rien fait de mal. Pourquoi nous menacent-ils ?

L'homme se tourna vers lui, sans s'émouvoir.

– Nos paysans n’aiment pas les gitanos qui ne vivent que de larcins et de mauvais coups. Ce n’est pas à vous particulièrement qu’ils en veulent, mais à tous ceux de votre espèce dont ils ont eu à se plaindre. C’est tous les méfaits des saltimbanques que vous leur évoquez.

– Nous ne sommes pas responsables des forfaits que nous n’avons pas commis. Tâchez qu’il n’arrive rien à ma compagne ; sinon, je vous assure que cela vous coûtera cher !

Menace vaine, il le savait, car il n’était pas de taille à résister seul à tant de poings dressés ; mais sa protestation amena, cependant, une détente autour de lui.

Ces gens primitifs n’avaient tant de haine contre les gitanos que parce qu’ils craignaient leurs maléfices. Ne disait-on pas ceux-ci jeteurs de sorts et liseurs de bonne aventure ? N’était-ce pas à eux que, de temps immémorial, on attribuait tous les malheurs inexplicables qui fondent sur les habitants des campagnes atteints dans leurs biens, dans leurs bêtes, dans leurs familles ? Les paysans sylvaniens, comme ceux de tous les

autres pays, plutôt que d'attribuer leurs avatars à l'ignorance et à la routine, dont ils ne sortent pas malgré tous les conseils, trouvaient plus simple de rendre responsables de leurs maux, les romanichels de passage.

Ramenés à la prudence par les menaces de Mick dont les yeux étincelaient de fureur, les femmes et les enfants avaient prudemment élargi le cercle autour de la voiture. Seuls, les hommes se sentant en force parce que nombreux, demeuraient hardis, la provocation aux lèvres, souhaitant, peut-être en leur for intérieur, un combat qui eût soulagé leurs rancunes accumulées.

Heureusement, dès leur arrivée dans la cour, quelqu'un était allé quérir le maître de la maison ou plutôt son régisseur, l'homme de confiance qui le remplaçait en son absence.

Ce dernier arriva bientôt.

Le calme se rétablit aussitôt et plus un seul bruit de voix ne se fit entendre. Ce brusque changement permit aux deux enfants d'apprécier l'importance du personnage.

\*

Le nouveau venu, plus encore que le garde, était grand et fort. L'œil dur, le geste bref et autoritaire, il était vêtu de ce costume, chamarré et brodé, si particulier et si décoratif, que portent encore certains habitants du Sud-Est de l'Europe.

Avec de grands gestes et un flux de paroles destinées à se faire valoir, le garde raconta à Schkow, l'intendant du Comte de Mordaw, la façon dont il avait trouvé les deux enfants. Sans preuves complémentaires, il accusait ceux-ci d'avoir braconné et tué du gibier sur la propriété du maître.

– Agissant comme en pays conquis, ils s'y étaient installés sans autorisation, termina-t-il son récit.

Peut-être le régisseur se rendit-il compte que le rapport du garde avait tendance à exagérer l'accusation.

– Amenez-moi les délinquants pour que je les



interroge, ordonna-t-il seulement de sa voix brève qui n'admettait pas de réplique.

Brutalement, on poussa Mick devant lui.

– Une petite vipère qui ne demande qu'à mordre, fit le garde en manière de présentation.

Le régisseur toisa le garçon avec un peu d'étonnement.

– C'est ça, l'homme dangereux ? demanda-t-il.

– Oui, Monsieur.

– Mais ce n'est encore qu'un enfant !

– Il y a des louveteaux qui mordent bien.

Il y eut un silence.

Auprès des deux hommes si massifs de forme, Mick paraissait frêle et inoffensif. Son corps maigre et souple, son visage mince, ses yeux francs et vifs, faisaient de lui un être bien distinct de tous ceux qui étaient réunis là. Il était d'une autre race. On devinait qu'il venait de loin, qu'il avait vu d'autres pays, d'autres régions, qu'il possédait une mentalité différente de la leur. On

ne pouvait le juger tout à fait sous le même angle que les naturels du pays.

Après quelques secondes d'examen, le régisseur qui avait voyagé et qui possédait une certaine expérience des hommes, interrogea le nomade. Tout le monde remarqua que sa voix s'était faite moins malveillante pour adresser la parole au jeune homme.

– Que faites-vous ici, sur nos terres ?

– Rien de mal, Messire. Une simple halte avant de continuer notre route. Vous n'avez absolument rien à nous reprocher.

– Comment rien ? Et cette peau de lapin, encore fraîche, que le garde vient de me remettre ? Et le bois que vous avez ramassé ? Mais c'est surtout cette peau de lapin qui m'intéresse.

– Elle date de quinze jours, Messire.

– Et où étiez-vous il y a quinze jours ?

Un silence suivit cette question qui menaçait de conduire trop loin.

– Enfin, voulez-vous me répondre ? Avec qui

étiez-vous dans mes bois, car enfin vous n'êtes pas seuls ?

– Nous sommes cependant seuls, ma sœur et moi. Nous venons de loin et nous n'étions sur vos terres que depuis peu de jours.

– Mon garde dit que vous y étiez complètement installés, ce qui semble indiquer que vous étiez là depuis quelque temps.

– Ceci tiendrait à prouver, surtout, que votre homme n'a pas fait son devoir, ces jours-ci.

Le garde eut un mouvement de menace vers lui.

– Hein ! Qu'est-ce que tu racontes, bandit ?

– Je dis que je suis arrivé récemment dans ce pays ; mais, si l'on accepte votre version que j'y étais depuis longtemps, il faut admettre que vous faisiez mal votre tournée puisque c'est seulement aujourd'hui que vous m'avez découvert.

Son argumentation égaya les témoins qui avaient tous eu, plus ou moins, à souffrir de la tyrannie du garde.

Un rire discret fusa dans la foule des

serviteurs.

– Il a raison, le gars ! Rien ne prouve qu’il était hier dans les bois, puisque Zabno ne l’a pas vu.

– Ou, alors, ce dernier a négligé sa tournée.

Mais le régisseur promena son regard sévère autour de lui et les bouches se turent comme par enchantement.

– Admettons donc que vous arriviez dans le pays, fit-il avec calme. Il n’en est pas moins vrai que cette peau de lapin est fraîche et que l’animal a été tué récemment. Donnez-moi une explication plausible de ces faits ; sinon, je vous ferai jeter en prison pour braconnage.

Se sentant acculé et perdant contenance sous le regard d’acier qui le dévisageait, Mick n’hésita plus à avouer que jusqu’à présent sa sœur et lui avaient eu pour maître un romanichel.

– C’était un homme brutal qui frappait dur. Il a dû être appréhendé par les gendarmes, il y a quelque temps, à la suite d’une rixe, après beuverie.

– Et vous deux ? On ne vous a rien dit ?

Nous n'étions pas mêlés à l'affaire. Nous avons pu partir sans être inquiétés.

Cette simple explication, au lieu de calmer les assistants, raviva toutes leurs rancœurs.

– Vous voyez, il avoue que sa sœur et lui faisaient partie d'une bande dangereuse, s'exclama le garde qui gardait rancune à Mick de sa railleuse accusation. Les autres ont été arrêtés par la police, ceux-ci se sont enfuis ; mais il est probable qu'on les recherche aussi, quoi qu'ils racontent.

Des voix s'élevèrent, criant :

– À mort, les gitanos. À la potence, tous ces romanichels !

– Des voleurs, des jeteurs de sort ! Il n'y a qu'à les brûler dans leur voiture !

Mais Schkow calma de la main cette effervescence.

– Votre haine des bohémiens ne doit pas vous rendre injustes, observa-t-il avec une certaine hauteur. Ce garçon a chassé sur les terres du

maître, il a brûlé du bois qui ne lui appartenait pas, il s'est installé sur une terre étrangère ; certes, il mérite d'être châtié. Mais en bonne justice, cela ne vaut pas la mort.

– Alors, qu'on lui applique la bastonnade...

– Cela est meilleur et lui sera salutaire !

– À la potence, le chien ! Au bâton !

– Vingt-cinq coups de bâton sur l'échine suffiront, je l'espère.

– Oui, vingt-cinq coups !

Comme si ce châtiment corporel n'était pas suffisant des voix réclamèrent davantage.

– Qu'on confisque aussi sa voiture et son cheval, pour compenser tous leurs larcins.

– Qu'on l'expulse de nos terres, vêtu de sa seule chemise.

– Voulez-vous donc que, nous aussi, on nous poursuive comme voleurs ? protesta une femme qui avait pitié des enfants. Ce qui est à eux est à eux. Nul n'a le droit de les priver de leur voiture et de leur bête !

Mais le régisseur coupa court, à nouveau, à tous ces débats.

– J’ai dit la bastonnade et c’est assez !

Déjà, dix hommes se sont approchés de Mick pâle et tremblant. Ils l’ont empoigné. Le plaisir brille dans leurs yeux à l’idée de ce châtiment barbare qui réveille en eux des instincts de cruauté mal endormis.

À ce moment, un grand cri d’angoisse jaillit de la voiture.

– Non, non ! Ne le frappez pas !

L’effet de cette clameur a été tel que toutes les têtes se sont tournées du côté d’où provenait la voix.

L’intendant cligne des yeux, car le soleil est haut et ses chaudes lueurs l’empêchent de bien distinguer la roulotte.

Frika éperdue s’est dressée et, avec une énergie farouche, elle clame son indignation.

– Misérables ! Comment n’avez-vous pas honte de vous attaquer à deux pauvres enfants sans défense. Est-il possible que vous usiez de

votre force et de votre nombre pour frapper un innocent ?... La bastonnade ! Lui donner la bastonnade ! Vingt-cinq coups de bâton à un pauvre gosse qui n'a que la peau sur les os et contre qui vous n'avez qu'un seul grief : une misérable peau de lapin tué depuis quelques jours.

– Et le bois ? ricana le garde.

– Du bois mort que le Ciel fit tomber des arbres pour les pauvres gens sans feu ! Qui donc oserait refuser du bois mort aux malheureux ?

Elle a sauté à terre.

Se frayant un passage à travers les groupes, elle arrive furibonde auprès de ceux qui maintiennent Mick et elle cherche à l'arracher de leurs mains.

– Voulez-vous le laisser, sales bonshommes !

Elle s'agrippe à leurs bras pour leur faire lâcher prise et comme ils la repoussent brutalement, sans égard pour sa faiblesse, elle trépigne, elle mord, elle griffe.

Une vraie tigresse qui défend son petit.



Elle fait si bien que leur étreinte se relâche, et que Mick échappe à leur poigne.

D'un bond le jeune homme a sauté dans la voiture et saisi une barre de fer. C'est lui, maintenant, qui de sa place élevée, menace la foule hurlante.

– À mort, les gitanos ! glapit à nouveau une mégère dont les narines palpitent à l'idée du sang qui pourrait couler.

Mais Frika s'est encore dressée devant la foule menaçante.

Debout près de la voiture, sous la protection de la barre de fer que Mick brandit au-dessus de sa tête, elle apostrophe ses persécuteurs.

– Et d'abord, ne nous appelez pas des Gitanos ! Nous sommes de votre race et vous n'avez pas le droit de nous traiter plus mal que vos semblables !

– Écoute-la, raille Zabno. Elle dit qu'elle est de notre race ! Quel culot !

– Je ne mens pas ! crie la fillette furibonde.

La tête dressée hardiment, les mains aux

hanches, rouge d'indignation, elle fait face à ses adversaires.

– Nous sommes des enfants volés... deux pauvres gosses qui avons été enlevés à nos parents, quand nous étions petits. Et ce sont ceux que vous exécutez qui ont commis ces raptus... Eux seuls sont responsables de notre lamentable situation. En vous en prenant à nous, vous commettez la plus ignoble des injustices !

Belle de colère, elle s'est campée devant les paysans et elle a rejeté en arrière ses cheveux bouclés afin de mieux mettre en lumière son ravissant visage.

– Mais regardez donc, crie-t-elle, regardez donc ! Est-ce que nous avons l'air de gitans nous autres ? J'ai les cheveux blonds, le teint clair, les yeux bleus ! Mon ami est fin comme un aristocrate et ses yeux verts, ses cheveux bruns font de lui un fils de la vieille Armorique. Au lieu de nous menacer, n'aurez-vous donc pas pitié de deux victimes qui cherchent seulement à échapper à leurs bourreaux.

Une stupeur semble avoir paralysé l'assemblée

devant cette véhémence apostrophe. Abasourdie, la foule contemple cette enfant qui proteste en les implorant. Tout à coup, chacun cherche en elle les caractéristiques d'une race qui – ils s'en rendent compte, maintenant – n'est sûrement pas celle des bohémiens.

Ce silence composé, à la fois, d'étonnement et d'effroi, semble durer longtemps, tant il est complet et inattendu.

Frika, elle-même est stupéfaite de l'effet obtenu et, peu à peu, son attitude agressive se relâche.

Autour d'elle, le cercle s'est reformé, mais il n'y a plus qu'une intense curiosité dans tous les regards fixés sur elle. Nul ne songe plus à la menacer.

En quoi les paroles de Frika ont-elles donc pu amener un pareil trouble ?

Cependant, le régisseur s'est ressaisi plus rapidement que les autres. Écartant le groupe d'un geste autoritaire, il s'avance près de la roulotte.

À son tour, il dévisage la petite. Et d'une voix qu'il s'efforce de rendre indifférente, il la questionne :

– Une enfant volée, dis-tu ? Qu'est-ce que tu chantes-là ?

– La vérité, Monsieur, riposte-t-elle vivement. Il y a treize ans au moins que les romanichels m'ont enlevée à ma famille pour m'obliger à vivre parmi eux.

Treize ans ! Le chiffre fatidique a fait passer un frisson parmi les assistants.

Cette fois, ceux-ci ont reculé comme si l'approche d'un malheur les menaçait.

– Treize ans, répéta Schkow, à moitié tourné vers les paysans. Elle a dit treize ans !

Un peu gauche, l'un d'eux suggéra :

– Avec ces graines-là, on ne sait jamais où est la vérité. Il suffit qu'elle ait entendu dire que ce chiffre pouvait être un talisman, pour qu'elle essaye de s'en servir.

Et Zabno de surenchérir :

– Pour peu qu'elle ait entendu parler de certaines choses qui se sont passées ici, autrefois, il lui est possible de nous faire marcher.

– Parbleu ! Elle se sent forte, risque un jeune paysan à l'air sournois. Comment pourrait-on faire la preuve que ses dires ne sont que des racontars ?

Du coup, un murmure circule dans l'attroupement. La méfiance s'est réveillée et les yeux qui convergent vers les enfants ont repris leurs lueurs mauvaises.

Frika a senti le changement d'atmosphère.

D'un mouvement leste et violent, elle s'est retournée vers celui qui venait de parler.

– Qu'est-ce qu'il a dit, ce grand escogriffe ? demanda-t-elle d'un air hautain, en écrasant ce dernier d'un regard chargé d'éclairs. Qu'est-ce qu'il a dit ? Est-ce que, par hasard, il voudrait insinuer que je mens ? C'est bon pour un vilain bonhomme comme lui, de falsifier la vérité ! Il me semble, pourtant, que la chose est facile à vérifier ! Vous n'avez qu'à nous regarder ! Est-ce

que mon frère a l'air d'un tzigane ?

D'un seul mouvement, ils se tournèrent tous du côté du jeune homme qui, sa barre de fer en main, écoutait avec admiration sa petite compagne tout en surveillant les réactions de leurs tortionnaires.

– Votre frère, avez-vous dit ? relève l'intendant. Êtes-vous sûre qu'il soit votre frère ?

Schkow, en prononçant ces mots, a appuyé sur ceux-ci avec une insistance voulue.

Une émotion a creusé le visage de Frika.

– Non, évidemment, avoue-t-elle alors avec sincérité. Je ne prétends pas que la même mère nous ait mis au monde, puisque mon frère de misère était déjà dans la tribu quand j'y suis arrivée. Mais nous ne nous sommes pas quittés depuis. Et les longs jours de souffrance, de bonne et de mauvaise fortune, nous ont apparentés mieux que les liens du sang.

Frika était, à nouveau, devenue le point de mire de tous. Chacun l'observait avec cette espèce de sagacité, limitée à l'instinct, qui

caractérise le paysan de tous les pays, mais spécialement celui des contrées où la nature sauvage et pittoresque met ce dernier en contact journalier avec des phénomènes qui éveillent en lui le sens de l'imprévu et du merveilleux.

L'histoire racontée par Frika, tout en ressuscitant la méfiance des terriens, leur apparaissait, malgré tout, digne d'intérêt. Et puis, la voix de cette gamine véhémement et combattive, avec son joli minois et ses grands yeux éveillés, ne les empoignait-elle pas, malgré eux ?

– C'est bien, fit Schkow, en se décidant subitement. Laissez ces enfants, ordonna-t-il, en s'adressant aux hommes qui l'entouraient ; nous verrons demain ce qu'il faudra en faire... D'ici là, qu'on les surveille, afin qu'ils ne s'esquivent pas.

S'adressant plus spécialement à Frika, il ajouta :

– Vous voyez que je prends en considération vos affirmations ; je ne demande qu'à vous croire et à vous faire rendre justice. Voulez-vous me promettre de demeurer ici jusqu'à demain ?

– Pourquoi faire, jusqu’à demain ? Pourquoi ne pas nous rendre tout de suite la liberté ?

– Parce que, normalement, vous êtes des délinquants et que la justice doit suivre son cours. Cependant, je vous donne ma parole que si vous avez dit la vérité, vous serez relâchés, sans qu’on vous fasse le moindre mal. De votre côté, voulez-vous me faire la promesse que vous ne chercherez pas à vous enfuir ?

Frika le regarda pensivement. Elle hésitait, se demandant s’il était sage de sa part de prendre pareil engagement.

– Ma parole ? fit-elle rêveusement. Une promesse ?

Bien des fois, elle avait vu Le Rouge ou ceux de sa tribu, faire des promesses qu’ils ne tenaient pas, le mensonge et l’hypocrisie étant chose courante chez eux. Cependant, l’intendant qui réclamait d’elle une pareille promesse semblait admettre qu’elle était capable de tenir parole.

L’enfant était fière, et, instinctivement, loyale. Cette confiance qu’on mettait en elle, l’incitait à



y répondre.

– Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle, à moitié tournée vers Mick.

– Nous n'avons aucune raison de nous dérober à l'enquête qu'on désire faire, répondit Mick sans hésitation. Si monsieur assure que nous serons bien traités et qu'on nous relâchera aussitôt notre bonne foi reconnue, j'accepte de demeurer ici.

– Vous ne chercherez pas à fuir ?

– Si vous tenez votre promesse, je tiendrai la mienne.

– Je vous affirme que vous ne serez pas molestés.

– Dans ce cas, nous resterons ici... vous n'aurez même pas à nous surveiller. Je vous donne ma parole que nous ne nous enfuirons pas.

– Alors, c'est dit ! Topez-la, mon garçon !

La main brune et musclée du jeune homme alla serrer celle, un peu grasse, que lui tendait le régisseur.

– J'aime mieux cette bonne entente que la

bastonnade inhumaine que vous me promettiez, fit-il en riant. L'injustice nous révolte ; mais ma compagne et moi nous n'avons aucune raison de nous dérober à de bons procédés.

– À la bonne heure !

Schkow se retourna vers ses gens.

– Aidez ce garçon à conduire son cheval aux écuries ! Puis, prenez-le avec vous pour qu'il mange. Peut-être acceptera-t-il, pour nous remercier de l'hospitalité que nous lui offrons, à lui et à sa compagne, de réparer nos vans et nos paniers. Dans tous les cas, il sera payé selon le travail qu'il aura fait, car nul n'a le droit de priver un ouvrier du salaire que mérite sa tâche.

D'un geste du bras, il balaya les groupes :

– Allons, vous autres ! Au travail, pour regagner le temps perdu.

Tout le monde obéit promptement à l'injonction de l'intendant. Ceux-ci retournèrent à la vigne, ceux-là aux écuries, d'autres à la grange.

Prenant à part un de ces derniers qui paraissait

commander aux valets et dont la besogne ne l'éloignait pas de la cour, Schkow précisa :

– Ayez l'œil sur ces enfants. Il ne faut pas que le garçon ait des rapports avec sa camarade. Demain, on les interrogera séparément.

– Entendu, Monsieur.

Rassuré sur ce point, le régisseur chercha autour de lui à qui confier Frika.

Il avisa une grosse paysanne portant un fichu écarlate sur la tête à la façon des Russes.

– Staliswa, emmène cette jeune fille à la cuisine, ordonna-t-il en désignant la compagne de Mick. Si elle a faim, tu la feras manger. Veille à ce qu'elle ne manque de rien.

– Bien, maître.

Frika suivit la servante docilement, car elle mourait de faim et, à l'idée de pouvoir enfin se restaurer copieusement, elle redevenait optimiste.

Quand les deux femmes se furent éloignées, l'intendant rejoignit le garde-chasse qui, à l'écart, attendait des instructions.

– Vous avez bien fait, Zabno, de m’amener ces enfants. N’y aurait-il qu’une chance sur mille, que la prise soit bonne, vous en serez récompensé.

– Merci, maître, répondit le garde, la figure épanouie, car le régisseur était plutôt avare de compliments.

Ce serait tellement beau un pareil hasard !

– Oui, un vrai miracle ! riposta l’intendant qui quitta le garde et retourna à ses occupations, tout rêveur.

\*

En ce mois d’octobre, la nuit tombe assez vite. Ce jour-là, le vent d’automne chassait de gros nuages blancs qui, se fonçant sur l’horizon, pendant que le soleil glissait rapidement de l’autre côté de la sphère, laissaient le nord plongé dans l’ombre.

Dans la grande pièce commune où valets et servantes vont prendre le repas du soir, la

cuisinière a conduit Frika.

– Tenez, petite, asseyez-vous là, pendant que je trempe la soupe.

Sans répondre, mais docile, l'adolescente s'est assise mélancoliquement au coin du feu, près de la grande cheminée à crémaillère, où flamboient d'énormes bûches de sapin, toutes crépitantes d'étincelles.

Sous cette lumière dansante et fantasque qui l'éclaire magiquement, la petite Frika, avec sa robe verte en guenilles, ses cheveux blonds, ses pieds nus et son petit visage douloureux, fait songer à une Mignon d'opéra comique... une Mignon qui rêve « au pays où fleurit l'oranger » tout en examinant curieusement le décor nouveau qui l'entoure.

Habitée depuis longtemps à courir librement sur les routes, elle étouffe presque dans cette pièce close et chaude. Avec l'ombre qui descend en cette fin de jour, la cuisine immense aux murs épais lui fait l'effet d'une prison. Pourtant, c'est d'un œil plus curieux qu'hostile qu'elle regarde les bancs adossés le long des murs où les

serviteurs s'allongeront ce soir ; ces bancs sur lesquels elle-même devra dormir. N'est-ce pas une coutume, en Sylvanie, de réserver la pièce principale, la plus grande de l'habitation, non seulement à la cuisine, pour les repas des gens de maison, mais aussi pour le repos de la nuit ?

Et, bien qu'elle n'ait pas été habituée à plus de confort avec Le Rouge, l'idée de dormir au milieu de ces femmes rustiques et inconnues rebute singulièrement la pauvrete. De plus, elle regrette l'absence du compagnon qui a l'habitude de veiller sur elle. N'est-il pas là d'ordinaire pour lui adoucir tous les événements désagréables qui leur arrivent ? Ce camarade des bons et mauvais jours n'a jamais laissé passer l'occasion de se montrer dévoué et affectueux vis-à-vis d'elle. Il était toujours prêt à sacrifier sa propre sécurité pour lui venir en aide. Et voilà que l'unique ami qu'elle ait jamais possédé au monde, se trouvait loin d'elle, à cette heure... enfermé peut-être, malgré les promesses faites.

Dans quel guêpier les pauvres enfants sont-ils tombés ? À peine sont-ils délivrés du terrible Le

Rouge que, déjà, elle se prend à regretter son arrestation qui les a livrés, tous les deux, à l'aventure. Quand il était là avec sa haute stature, son aspect farouche, cruel même, personne n'aurait osé mettre la main sur eux et sur leur équipage. Les gardes, quoique armés et sûrs de leurs droits, préféreraient éviter un conflit avec lui.

Mais l'homme redoutable est loin et les deux enfants ne sont que faiblesse.

La malchance semble les poursuivre, puisqu'ils n'ont échappé au maître brutal que pour tomber entre des mains malveillantes. Et pour trouver quoi, en fin de compte ?

Pendant que la petite s'abandonne à ses angoissantes réflexions, la vaste cuisine s'est remplie, peu à peu, de monde. Les domestiques et les auxiliaires, engagés pour aider aux vendanges, sont venus manger, leur journée finie.

Ils ont pris place autour de la table et dans les propos qu'ils échangent entre eux, malgré leur fatigue et la faim qui les tenaille, il n'est question que de cette enfant dont les cheveux rayonnent à la lueur des hautes flammes.

Cependant, c'est à voix basse ou en mots monosyllabiques qu'ils échangent leurs impressions. Que peuvent-ils bien dire, pour que l'intérêt de tous soit à ce point suscité ?

Depuis que l'un d'eux a fait une mystérieuse remarque, la fille de cuisine, une matrone d'au moins cinquante ans, celle qui semble régner sur tout ce personnel, s'est arrêtée devant la table, et debout, les mains sur les hanches, elle regarde ses compagnons et paraît perplexe.

Alternativement, ses yeux troublés vont de la petite pauvre à la table rustique où la soupe fume dans les jattes de terre, à moins qu'ils n'interrogent les visages inquiets qui se lèvent vers le sien.

Tout en scrutant ses compagnons, la femme hoche la tête.

Le problème que l'un d'eux a soulevé doit lui paraître grave pour qu'elle marque une telle hésitation.

Il y a un long silence pendant lequel il semble que chacun retienne sa respiration.



Brusquement, la femme prend une décision.

– Vous avez raison, fait-elle, il vaut mieux que j’aïlle consulter là-haut...

Abandonnant ses gens et ses fourneaux, elle se précipite hors de la cuisine. Traversant un corridor dallé de marbre noir et blanc, elle se dirige vers une porte en forme de cintre à laquelle elle frappe timidement.

De l’intérieur, une voix sèche lui ordonna d’entrer, ce qu’elle fit avec un peu de gêne. C’était le cabinet de Schkow.

L’intendant était assis devant un large bureau sur lequel des papiers et des registres étaient épars. Le porte-plume en main, il travaillait.

L’intérieur de la pièce respirait l’aisance et cet air de vieille noblesse paysanne que l’on trouve toujours, en Europe, chez les gentilshommes-farmers. De toute évidence, celui qui représentait le comte de Mordaw, au château de Kolos, était bien traité.

– Qu’y a-t-il, Staliswa ? demanda-t-il surpris, à la vue de la cuisinière.

Embarrassée, la brave femme répondit :

– C’est l’heure du souper, Messire, alors... tout de même... on ne peut pas la faire manger avec nous tous !

– Pourquoi ?... Elle s’y oppose ?

– Oh ! non, la pauvre ! Elle doit même avoir grand-faim.

– Eh bien ! alors ?

– Mais... on ne sait pas... si c’était... Peut-être que son Honneur ne serait pas content ?...

– Ah oui ! fit le régisseur pensif. Il faut tout prévoir... Eh bien, c’est entendu, servez-la dans la salle.

– Toute seule, Messire ?

– Non ! À ma table.

Puis, se reprenant :

– Au fait, non ! Mettez-la dans le petit parloir. Elle y mangera seule jusqu’à ce que nous ayons pris une décision.

– C’est mieux, je pense... Vous serez obéi, Messire.

Et timidement :

– Nos hommes aussi aimeront mieux qu’il en soit ainsi... Ils étaient gênés parce qu’ils n’osaient plus ouvrir la bouche devant elle.

– Évidemment ! Ce n’est qu’une nomade actuellement, mais... si c’était...

– L’âge et la date, Messire !... C’est tellement affolant de supposer la chose possible.

– Oui, ce serait merveilleux !... Quel réveil pour son Honneur !

Mais s’apercevant, soudain, que dans l’émotion soulevée par l’arrivée des deux enfants, au château, il se laissait aller à parler familièrement avec la femme de charge, il se redressa plein de hauteur, et congédiant du geste la visiteuse, il ordonna :

– Allez et soignez-la bien. Vous n’auriez pas dû lui faire tant attendre son repas.

– Oh ! Elle a goûté à quatre heures : du thé et des petits pains au raisin qu’elle a dévorés avec un appétit de lionceau... Sûrement, c’est une fière luronne.

– Allez ! allez ! insista l’homme plus sèchement. Et, surtout qu’elle ignore ce que nous attendons d’elle... Malheur à vous, Staliswa, si quelqu’un la met au courant et nous empêche de réunir des preuves.

– Que Messire ne craigne rien. Chacun est discret. Son Honneur n’aura rien à nous reprocher.

Un froncement de sourcil plus accentué de Schkow fit comprendre à la bavarde qu’elle en avait assez dit. Elle se retira donc.

Cinq minutes après, Staliswa conduisit Frika dans une petite pièce, sobrement meublée d’une table et de quelques sièges. C’était là, qu’autrefois on servait à Kolos le déjeuner des enfants seigneuriaux, quand il y en avait au château. Quelquefois, le hautain comte de Mordaw y prenait aussi sa collation solitaire ; mais, en vérité, depuis une quinzaine d’années la petite salle écartée ne servait plus guère.

La femme de charge y installa Frika.

– Mettez-vous là, jeune fille. Je vais, tout de

suite, vous apporter à manger.

Étonnée d'être servie à part, Frika regarda autour d'elle.

– Pourquoi me met-on ici, toute seule ? demanda-t-elle. Je ne suis pas une pestiférée.

– Ce sont les ordres du maître.

– Il craint peut-être, que je ne détraque les cervelles de ses gens, railla l'enfant.

– Il désire surtout que vous mangiez à votre aise et que vous n'ayez à vous plaindre de personne.

– Mais, il devient charmant, votre maître ! reprit Frika, moqueuse. Tantôt, il voulait nous faire arrêter ; puis, il parlait de bastonnade. Maintenant, il nous met à l'engrais ! Vous êtes bien sûre, madame, qu'il n'a pas projeté de nous faire manger par ses gens ?

– Oh ! protesta la femme scandalisée. Usez donc de bons procédés avec certaines personnes !

Frika éclata de rire, devant l'effarement de la matrone.

– Hé ! madame Staliswa, ne vous fâchez pas ! s'écria-t-elle. J'ai si peu l'habitude d'être traitée en princesse que je m'étonne des égards qu'on a pour moi. Dans la tribu où j'étais, on ne me servait pas à part, je vous assure ! Le plus souvent, on m'envoyait, d'un coup de pied bien appliqué, manger avec les bêtes. C'était tout ce que « cette fille de chien » méritait.

La femme se signa.

– Comment ces gens pouvaient-ils appeler une créature humaine « fille de chien » ?

– J'ai cru comprendre que quand ils m'ont trouvée – ou volée, ce qui est plus juste – j'avais une petite croix en or autour du cou. Cela signifiait probablement que j'avais été baptisée. Or, pour certains nomades, les chrétiens sont des chiens ; d'où leur épithète à mon endroit. Oh ! cela ne me troublait pas : j'étais ravie de ne pas être des leurs.

– Une petite croix en or ? répéta Staliswa dont les yeux brillaient en regardant la fillette.

Frika crut que la convoitise troublait ainsi le

visage de la femme. Elle s'empressa donc d'ajouter :

– Oh ! Il y a belle lurette que Zambellie, la doyenne d'âge de la tribu, s'est débarrassée de mon petit bijou... Un jour, que le maître avait bu un peu plus que de raison, il le reprochait à la vieille... J'ai entendu sans qu'ils s'en doutent... Mais, je n'ai jamais vu ma croix... si j'en parle, c'est par ouï-dire et pour expliquer pourquoi ils m'appelaient *fille de chien*.

Comme on réclamait Staliswa dans la cuisine, la conversation en resta là ; mais en répondant à l'appel de ses compagnons qui demandaient la suite de leur dîner, la cuisinière se promit bien de répéter à l'intendant les étranges confidences de la fillette.

Restée seule devant la table sur laquelle la servante avait jeté une serviette en guise de nappe, Frika mangea avidement.

Sans comprendre pourquoi on la traitait si bien, la fillette regardait, d'un air effaré, bien qu'admiratif, les couverts en argent, les lourds cristaux et tout ce luxe dont on l'entourait.

– Qui aurait pu deviner, l’autre jour, quand nous nous sommes sauvés, Mick et moi, après la fuite de Le Rouge, que je mangerais ce soir dans un château !

Elle resta songeuse une minute, puis soupira :

– Pourvu que tout cela finisse bien ! C’est tellement extraordinaire ce qui nous arrive là ! Je n’ai eu qu’à dire que nous étions des enfants volés pour voir changer l’humeur des gens... Tout le monde s’est attendri !

Pourquoi un tel revirement ? Qu’est-ce que cela peut leur faire qu’on m’ait volée à mes parents ?

Comme la cuisinière lui apportait un plat de légumes où nageaient quelques morceaux de viande, l’enfant leva le nez et s’informa anxieusement :

– Et mon frère ? mon compagnon, Mick ? où est-il ?

– Soyez tranquille, la rassura la femme. Il mange à la ferme et couchera là-bas.

– Et moi, où dormirai-je ? questionna encore



Frika avec appréhension, car elle craignait d'avoir à passer la nuit parmi tout le personnel inconnu de la maison.

– Vous ? Je pense qu'on vous donnera une petite chambre, là-haut... auprès de la vieille nourrice.

Rassurée sur ce point, ce fut avec un plaisir évident que la jeune fille, une heure plus tard, dès qu'elle eut fini de se restaurer, suivit la matrone à travers les corridors glacés du château vers la chambre qu'on lui destinait. Elle était fatiguée, autant par ses durs travaux du matin, que par les émotions de la journée, et elle ne demandait qu'à aller se coucher.

\*

Cependant, avant de conduire Frika à sa chambre, la cuisinière était retournée à sa cuisine, servir le repas des paysans.

– Alors, s'informa un gros cocher, pendant que Staliswa remplissait son assiette de choux

vinaigrés, Messire Schkow a préféré, lui aussi, qu'elle mangeât à part ?

– Il exige surtout qu'elle n'apprenne pas pourquoi nous la gardons.

– Nul de nous n'oserait en parler ouvertement ici.

– Et il ferait bien. Les murs ont des oreilles.

– Tout de même, risqua un autre, je crois qu'on va faire chou-blanc encore cette fois-ci. Après tant d'années, l'affaire est enterrée.

– Hé, je ne sais trop ! risqua la femme à voix basse en se penchant vers eux.

Comme ils levaient les yeux, l'interrogeant du regard, elle se courba davantage et mettant ses deux poings sur la table, pour soutenir son buste incliné, elle expliqua :

– Figurez-vous que dans sa tribu, ils l'appelaient « fille de chien » parce qu'elle portait une petite croix en or, au cou, lorsqu'ils l'ont volée.

Ils sursautèrent.

- Fille de chien !
- Une petite croix !
- Une croix en or au cou !

Leurs visages graves, leurs mines sérieuses, leurs hochements de tête, tout en eux indiquait combien le renseignement communiqué par Staliswa leur semblait important.

Une femme se signa en priant à mi-voix :

– Mon Dieu ! Ayez pitié du maître. Ce pourrait bien être la vérité, cette fois-ci !

Une autre protesta :

– Hé, hé ! N'allons pas si vite. Ces gitanes ont le diable dans le corps. S'ils ont monté cette histoire, ils en raconteront bien d'autres.

– Tout de même, ils se terraient dans les bois et sans le garde Zabno, nous n'aurions pas vu le bout de leur nez.

D'un signe de tête, tous approuvèrent l'observation.

– C'est à remarquer aussi que, tantôt, ils ne demandaient qu'à s'en aller.

– La fille, en somme, n’a parlé que lorsqu’on a saisi son compagnon pour lui appliquer la bastonnade.

– Parlé, parlé ! interrompit alors un jeune paysan dont le visage éveillé indiquait un joyeux luron. Ce n’est pas parler qu’elle a fait, la mâtine ! En vérité, elle a crié aussi fort que douze putois réunis. J’ai cru que tous les démons de l’enfer allaient accourir à son appel.

Ils se mirent à rire.

– Il est certain qu’on l’eût écorchée vive, qu’elle n’eût pas hurlé davantage.

Staliswa fut la première à reprendre son sérieux :

– Je l’examinais tout à l’heure, la gitana ! fit-elle. Eh bien ! elle a la peau du cou très blanche et il est probable que sans le hâle qui cuit son visage, les joues seraient claires comme celles d’une jeune Anglaise.

– D’autant plus qu’elle a les yeux bleus.

– Et des cheveux tout pareils à ceux de la pauvre Madame... comme de l’or bruni !

– Eh bien ! on verra !... Vous pouvez être sûr que messire Schkow examinera attentivement chaque chose. Son Honneur ne lui pardonnerait pas d’agir autrement.

Un vieillard approuva :

– Oui, comptons sur Schkow pour faire le nécessaire. Quant à nous, ne nous en mêlons pas, conseilla-t-il. Il n’y aurait que des embêtements à récolter, si une erreur se produisait.

Ce maître qu’ils évoquaient devait être bien terrible, car ils ne prononçaient son nom qu’avec une évidente humilité.

– Dans tous les cas, conclut le jeune homme au visage intelligent, c’est une chose très bonne qu’on fasse manger l’oiseau rare à part. Il ne faut pas mélanger les serviettes et les torchons, si tant est que nous soyons ces derniers et qu’elle ne soit pas la gitane annoncée à l’extérieur.

Ils approuvèrent d’un grognement amusé et, comme tout paraissait avoir été dit sur ce sujet particulier, ils n’en parlèrent plus.

\*

Pendant que, sous les vastes lambris de l'immense pièce, les sujets mangeaient leur soupe épaisse, en discutant de l'événement, Schkow, un peu soucieux, montait l'escalier qui conduisait à la chambre de la vieille Olga.

Celle-ci avait été la nourrice du comte Léopold de Mordaw, le propriétaire actuel du domaine. Avec les années, elle était devenue aveugle et ne rendait plus guère de services. À cause de son grand âge, cependant, on l'avait logée dans une chambre douillette et assez confortable, eu égard à la fois à la modestie de sa situation et au rôle qu'elle avait rempli, toute sa vie, au château.

Elle vivait là une existence solitaire, entourée cependant du respect de tous les habitants. L'affection de celui qu'elle avait élevé ne lui faisait pas davantage défaut. Lorsqu'il était à Kolos, il ne se passait guère de jours qu'il ne vînt visiter sa vieille nourrice et bavarder avec elle. Il lui permettait même de l'appeler encore Léopold

et il exigeait que cette femme, qu'il considérait comme faisant partie de sa famille, fût traitée par tous, avec les égards qui lui étaient dus pour son long service et son précieux dévouement.

Olga qui avait vu passer deux générations et vécu la plus grande partie de sa vie parmi les Mordaw, était donc au courant du passé de toute cette lignée et connaissait les moindres détails concernant la famille. En l'absence du maître omnipotent, elle représentait, en quelque sorte, l'esprit et la volonté de celui-ci.

Schkow, malgré toute l'autorité qu'on lui avait conférée, ne pouvait s'engager à garder la bohémienne, sans en avoir auparavant discuté avec la nourrice, dont il appréciait le bon sens. Et c'est son conseil qu'il allait prendre à cette heure nocturne.

Pour gagner sa chambre il gravit un large escalier qui, dès le second étage, se réduisait de moitié pour devenir abrupte et presque tortueux. Au fond d'un couloir sombre, l'homme s'arrêta devant une des nombreuses portes percées dans la muraille. Il frappa avant d'entrer.

La pièce où l'intendant pénétrait était grande et tapissée de beau papier fleuri, mais elle ressemblait à un oratoire plutôt qu'à une chambre.

Des icônes fleuries se dressaient dans les niches et dans les encoignures, devant lesquelles brûlaient des petites lampes à huile. Des chapelets de toutes dimensions pendaient à l'entour ; des images saintes couvraient les murs et, perdues parmi celles-là, de nombreuses photographies dont plusieurs représentaient un homme d'une quarantaine d'années et un enfant, à des âges différents.

– Bonjour, Olga.

– Bonjour, Schkow.

La vieille femme entendit l'intendant marcher vers elle.

Après le baise-main d'usage entre gens de sexe et d'âge différents, l'aveugle demanda :

– Que puis-je pour vous, Schkow ?

– Voilà ! Je suis embarrassé. Deux jeunes bohémiens ont été ramenés de la forêt par



Zabno... simple délit de braconnage que le garde se plaît à exagérer.

– Ce cas-là n’a rien de bien troublant.

– Oh ! ce n’est pas cette peau de lapin qui me tracasse. J’allais faire donner quelques coups de bâton au jeune nomade, avant de le jeter dehors avec sa compagne... minuscule châtiment qui eût satisfait, à la fois, Zabno qui a fait son service et mon besoin de justice qui estime qu’un lapin ne vaut pas la prison pour d’aussi pauvres diables.

– Qu’est-ce qui vous ennuie, alors ?

– Eh bien, c’est que la fille s’est mise à crier... Elle a quinze ou seize ans et je vous assure que sa langue est bien pendue. Elle était prête à en dévider des kilomètres.

– Comme toutes ses pareilles !

– Justement ! Elle prétend ne pas être romanichelle... Elle dit avoir été volée à sa famille.

La vieille femme avait eu un sursaut.

– Volée ! balbutia-t-elle, le front attentif, soudain.

– Oui... Il y aurait treize ans de cela !

– Treize ans !

– Voilà...

Une seconde, leurs visages angoissés se tendirent l'un vers l'autre comme si l'aveugle avait pu mêler ses yeux morts à ceux du régisseur.

Celui-ci reprit après silence :

– Vous comprenez, Olga. Ça devenait sérieux !

– C'est évident.

– Il fallait que je prisse une décision... C'est pourquoi je suis venu vous demander votre avis.

– Il faut savoir... être prudent et apprendre...

– Mais comment faire ?

– Écoutez, Schkow. Il ne faut pas agir à la légère... Nous devons prendre nos précautions... Mais avant d'aller plus loin, racontez-moi exactement ce qui s'est passé ?

Il faut croire que l'avis que venait réclamer le régisseur à propos de Frika, était des plus

embarrassants, car l'homme accepta docilement de retracer, en détails, tout ce qu'il s'était passé dans la cour d'entrée de Mordaw, lors de l'arrivée de la roulotte et de ses occupants. Il répéta de même, mot à mot, les paroles de chacun, ne se lassant pas d'insister sur les étranges arguments dont s'était servis Frika dans sa bruyante colère.

Longtemps, l'homme et la femme examinèrent les faits. Puis, la vieille conclut :

– Écoutez, Schkow. Laissons passer la nuit. Demain, il fera plus clair et vous m'amènerez cette gamine. Vous avez bien fait de la séparer de son compagnon ; il ne faut pas que ces deux gaillards-là se donnent le mot. S'ils se concertaient, nous ne saurions plus où est la vérité ! D'ici demain, je vais réfléchir et il me paraît impossible que je ne trouve pas quelques points de repère qui puissent nous fixer sur les origines réelles de cette petite.

– J'interrogerai le garçon et la fille séparément, proposa l'intendant.

– Non, laissez-moi d'abord parler à cette

dernière. Ne lui posez aucune question avant que je l'aie vue ; il est inutile d'éveiller ses soupçons... surtout, après ce que vous venez de me raconter d'elle... Cette jeune fille ne me paraît pas embarrassée ! En revanche, prenez à part son compagnon et tirez de lui tout ce que vous pourrez. Généralement, les garçons sont moins fins et se coupent plus facilement que les filles. Ce que vous dira ce jeune homme m'aidera à distinguer le vrai du faux, dans tout ce que la fillette pourra me raconter.

Ce programme accepté entre eux, l'intendant prit congé de la vieille femme.

– À demain, Olga. J'espère qu'à nous deux, nous ne ferons pas de gaffe.

– Souhaitons surtout de ne rien négliger pour faire la lumière. Le comte de Mordaw doit pouvoir s'en rapporter à nous.

– Surtout sur nous deux qui avons connu la comtesse et son enfant.

– Voilà ! c'est justement pourquoi il ne faut rien négliger... dans un sens comme dans un

autre... Au revoir, Schkow !

\*

La matinée n'était pas très avancée quand Staliswa prenant Frika par la main, la dirigea à travers les couloirs et les escaliers vers l'appartement de la vieille Olga.

Dès son entrée dans la chambre aux étranges décorations d'icônes et de photographies, la fillette s'arrêta interdite. Jamais encore, elle n'avait imaginé qu'il pût exister un intérieur aussi pieusement aménagé.

La petite lampe rouge, où brillait une veilleuse, la sidéra d'admiration. À cause de la Vierge rutilante et de la flamme allumée, cette minuscule chapelle, où les ors dominaient, lui faisait l'effet d'un coin du paradis : c'était plus beau que tout ce qu'elle avait vu dans les églises... presque aussi joli que les saintes, vêtues de velours et couronnées de pierreries multicolores, qu'on promène parfois dans les

grandes processions.

Elle se demanda pourquoi Staliswa la conduisait en ce lieu singulier, car elle n'avait pas encore aperçu la vieille Olga et elle ne se rendait pas compte que cette pièce, remplie de divinités, était simplement une chambre à coucher.

Ce fut la locataire de ce pieux habitat qui, rompant le silence, lui révéla sa présence terrestre.

– Qui est là ? interrogeait la vieille femme, le visage tendu vers le mystère de la pièce où son instinct d'aveugle lui faisait deviner subitement des présences humaines.

– C'est moi, fit Staliswa. Messire Schkow m'a dit de vous conduire la jeune nomade arrivée hier, et je vous l'amène.

– Elle est ici, cette enfant ?

– Oui, à mes côtés, et elle paraît plutôt étonnée de se trouver là.

– Alors, Liswa, tu peux te retirer et me la laisser. Je n'ai plus besoin de toi.

– Je vous quitte donc, vieille mère ; si je puis

vous être utile, ne manquez pas de me sonner. J'ai reçu l'ordre de me tenir à votre disposition.

– Eh bien, c'est parfait.

La femme de charge se retira. Frika entendit derrière elle le déclic de la serrure. Elle comprit que Staliswa l'avait enfermée avec la vieille femme.

– Approchez, mon enfant et n'ayez pas peur ; je ne suis qu'une femme âgée et aveugle, mes forces sont épuisées ; mais je désire, cependant, être votre amie.

Frika qui examinait la femme depuis quelques instants, comprit pourquoi son regard lui paraissait si vide d'expression. La malheureuse ne voyait pas !

Une profonde compassion se peignit sur le visage enfantin.

– Venez ici, mon petit, insista la vieille, de sa voix chevrotante : considérez-moi comme une parente âgée qui souhaiterait votre bonheur.

Frika demeura muette. Raidie par une sorte de malaise, elle regardait ce visage parcheminé, ces

yeux sans regard, ce petit corps aminci et voûté par l'âge, ces mains osseuses et tremblantes qui la cherchaient.

– Allons, faites ce qu'on vous demande, mon enfant, insista plus fortement la vieille dame. Dois-je aller vous chercher ?

La voix était plus nette et comme impérative. La petite sauvage, craintivement, s'exécuta car, dans sa tribu, on lui avait appris à toujours obéir aux vieilles gens.

Dès qu'elle fut près du fauteuil d'Olga, les mains sèches et ridées de celle-ci la saisirent. Autour de ses poignets, l'enfant sentit le bracelet des doigts noueux se serrer contre sa chair tendre.

– Asseyez-vous auprès de moi, sur la petite chaise, Frika. Nous causerons ainsi, l'une près de l'autre.

L'étreinte ne se desserrant pas, la fillette exécuta le mouvement ordonné. Alors, avant qu'elle eût pu faire un geste, une des mains quittant son bras, vint se poser sur son front, tâtant son crâne, passant sur son visage, palpant



ses cheveux dorés, en gestes doux mais précis et inquisiteurs.

– Faisons connaissance, mon petit. Vous me voyez et pouvez vous rendre compte de mon grand âge et de ma physionomie ; mais, moi, je ne sais rien de vous. Voulez-vous me dépeindre votre aspect physique pour que je connaisse aussi le visage de celle dont je veux devenir l'amie ?... Vos cheveux sont soyeux et fins... ils bouclent sous mes doigts ; quelle est leur nuance ?

– Blonds... avec des reflets dorés, répondit Frika, impressionnée mais sans fausse timidité.

– Et les yeux ?

– Un peu clairs.

– Mais leur couleur ?

– Fauves avec un fond bleu... Mick prétend qu'il y a des points d'or dans mes yeux, comme il y a de la lumière dans mes cheveux.

– Du ciel, partout ! accepta l'aveugle. L'or des étoiles, le reflet du soleil... Dieu mit en vous un peu de son lumineux firmament.

– Peut-être bien, dit l'enfant gravement,

pendant que le vieux visage se contractait d'émotion sous un souvenir poignant.

La main insinuante poursuivait ses investigations. Elle tâtait les joues, le nez, le menton, cherchant le modelé des contours.

– Je vois... la tête est fine, le front haut, les sourcils bien dessinés.

La femme continuait d'explorer le visage avec des doigts légers qui touchaient à peine les traits, tout en les enregistrant.

– Vous devez être jolie, petite fille, constata-t-elle. Du moins, vos traits sont rigoureusement réguliers. Si la bouche est un peu grande, l'oreille est toute petite et les yeux sont immenses.

Les doigts, maintenant, demeuraient posés sur le front.

– Dites-moi, mon petit, interrogeait la vieille femme, avec gravité. Regardent-ils en face, vos grands yeux clairs ?

La fillette hésita, ne se rendant pas compte, tout de suite, de la direction de son regard, pas plus que de la signification de la question.

Pourtant, au bout d'un instant, ayant réfléchi, elle dit avec un peu d'orgueil :

– Je ne sais pas si mes yeux regardent les gens en face, car je ne connais pas leur expression quand je parle. Je sais, seulement, que je suis droite et que j'ai horreur du mensonge... Si c'est cela que vous désirez savoir, interrogez Mick, il vous dira que la fausseté me révolte et que je voudrais pouvoir faire rentrer les mots dans la gorge de tous ceux qui déforment la vérité.

La voix juvénile avait prononcé cette protestation avec une ardeur véhémence qui sonna comme une fanfare aux oreilles d'Olga.

– Admettons donc que vous soyez franche et sincère, dit-elle avec un bon sourire ; cela nous rapprochera d'autant plus que moi, aussi, j'ai horreur du mensonge et de la perfidie.

Ses doigts quittèrent le front où ils n'avaient enregistré aucune contraction, pour venir envelopper les petites mains fiévreuses qui palpitaient nerveusement sous ses paumes comme des oiseaux captifs, avides de s'évader.

– Voici, maintenant, que je connais votre apparence physique, petite fille. Nul ne pourrait vous dissimuler devant moi, à présent ; je vous reconnaîtrais entre tous.

L’aveugle ne vit pas le hochement de tête de Frika qui approuvait ses paroles. L’enfant élevée par les tziganes connaissait le pouvoir des anciens. Les patriarches de chaque tribu ne possédaient-ils pas toute la science des générations successives ? Dès ses premiers pas, au milieu d’eux, l’enfant avait compris que tous les gitanos étaient soumis aux caprices de vieilles femmes qui détenaient les recettes de tous genres et pouvaient jeter des sorts horribles, en faisant appel à Belzébuth, leur ami de toujours.

Elle ne doutait donc pas que la femme âgée, qui venait si minutieusement d’examiner son visage, ne fût désormais capable de la reconnaître en toutes circonstances. Elle était même persuadée qu’Olga, malgré son infirmité, avait lu jusqu’au fond d’elle-même, comme en un livre ouvert. Le maudit aux pieds fourchus n’éclaire-t-il pas les ancêtres d’autant mieux qu’ils sont

séniles et décrépits ?

Et, bien que l'enfant éprouvât plus de crainte que de plaisir à demeurer auprès de cette dangereuse vieillarde, elle n'osa pas se dérober aux questions que celle-ci continuait de lui poser.

– Vous avez dit, hier, que vous n'étiez pas une gitana, lui rappelait Olga. Parliez-vous sincèrement ?

– Je disais la vérité. Les gens avec qui je vivais m'ont volée à mes parents.

– Ceux-ci, peut-être, vous avaient vendue.

– Non ! J'ai été volée.

– Ils vous l'ont avoué ?

– Au contraire ! Et, bien que je les aie interrogés quelquefois, ils n'en ont jamais convenu... mais, moi, j'en suis sûre ! Esmérada, une jeune fille qui vivait avec nous et qui s'est sauvée l'année dernière, m'a toujours raconté que j'étais arrivée, un soir, au campement, dans les bras d'un homme qui me tenait roulée dans une couverture. Je pouvais avoir trois ans. Esmérada m'a dit qu'après mon arrivée, on avait levé le

camp dans la nuit et qu'on avait roulé pendant huit jours sans s'arrêter et en changeant sans cesse de direction.

– Personnellement, vous souvenez-vous comment vous avez été volée ?

– Oh ! Pas du tout.

– On vous aura attirée par des bonbons ou des joujoux...

– Je n'en ai gardé aucun souvenir. J'étais trop petite, probablement... ou encore, je dormais, j'étais évanouie. Il y a toujours eu comme un trou dans ma mémoire quand j'essayais de me rappeler ce jour tragique.

– Alors, ne cherchez plus. Parlez-moi plutôt de vous, Frika, insista l'ancienne nourrice du comte de Mordaw. N'avez-vous aucun souvenir de votre petite enfance ?... Avant ce rapt ?

Une rougeur empourpra le visage de Frika. Pourquoi la vieille lui posait-elle toutes ces questions ?

– Est-il nécessaire que je subisse un tel interrogatoire ? remarqua-t-elle à mi-voix. Pour

une simple peau de lapin tué à plus de cinquante kilomètres d'ici, on m'arrête, on me prive de la liberté, et voici que, maintenant, on m'interroge sur mon passé comme si j'avais à répondre d'un assassinat.

La main d'Olga fit un geste de protestation.

– Vous vous trompez, mon enfant. Nul ne vous inculpe d'un crime ; mais je suis vieille et dans ma longue existence, j'ai vu plus d'une famille plongée dans la douleur par la disparition, subite autant qu'inexplicable, d'un enfant adoré... Comme vous avez dit que vous étiez une enfant volée, on a songé, avant de vous laisser partir sous d'autres cieux, à tirer de vous le plus de renseignements possibles sur votre prime enfance. Ne seriez-vous pas heureuse, vous-même, si dans mes souvenirs, je pouvais retrouver quelque renseignement qui pût vous éclairer sur vos origines ?

– Oh ! j'en serais ravie !

– Eh bien, mon enfant, essayez de m'aider. Parlez-moi de vos jeunes années... de tout ce qui se rapporte au rapt dont vous avez été victime.

– Hélas ! Je ne sais rien. J’ai souvent pensé à ces choses, sans jamais avoir pu y trouver la moindre lueur directive...

– Et vous n’avez pas le plus léger souvenir ?...  
Un indice suffirait pour me mettre sur la voie.

Frika hésita, puis eut un geste vague :

– Dois-je vous en parler ? Je crois me rappeler d’un grand chien qui me léchait le visage en se roulant à terre avec moi... J’évoque aussi une voiture dans laquelle j’étais toute seule...

– Une voiture à âne, peut-être ?

– C’est possible. Je ne sais plus. Je crois seulement me souvenir que j’y étais toute seule... c’est très lointain et je ne suis pas sûre de n’avoir pas rêvé.

– Racontez-moi quand même tous ces souvenirs... même si vous craignez que ce ne soient des songes. Dieu créa le rêve pour que nous revivions nos heures d’antan. Qui donc oserait affirmer que les images qui hantent nos sommeils ne reflètent pas des parcelles de vérité ?

– Eh bien, fit Frika, mise en confiance par



l'assurance que la femme ne se moquerait pas de son récit. Il est un souvenir qui doit remonter à mes premières années, car il m'est impossible de le confondre avec ceux où sont mêlés les premiers romanichels parmi lesquels j'ai vécu par la suite. Ainsi, le chien, la voiture, ceci peut se rapporter à un campement de nomades ; mais l'autre souvenir, à moins de l'avoir rêvé, doit être exact et j'ai l'impression aux battements de mon cœur, à la gêne qui m'opprime, que je l'ai vécu réellement.

– Et ce souvenir ? interrogea avidement la vieille à mi-voix.

– C'est celui d'une grande chambre... une grande pièce sombre avec un lit clos de rideaux...

Grave, les yeux fixes dans le vague, Frika essayait de retrouver la fugitive et lointaine vision.

– Je me vois très petite auprès d'une grande femme qui me prend par la main et m'entraîne dans un corridor... Je ne suis pas brave et j'ai le cœur qui bat ; mais il semble que je ne puisse m'évader de la main qui me tient... Je dois suivre

la femme et je n'ignore pas où elle me conduit, ce qui tendrait à prouver que j'ai dû souvent aller avec elle, vers le même but.

– Et alors... la chambre ?

– Voilà... La porte s'ouvre et je suis minuscule, à l'entrée de l'immense chambre... Au fond, il y a un lit... et je dois traverser seule toute cette étendue qui sépare la porte du lit...

Devenue très pâle, les mains tremblantes d'émoi, la vieille, immobile, le souffle coupé écoutait comme hallucinée, le récit de Frika.

– Toute seule, dans cet espace, balbutia-t-elle.

– Oui, fit la petite nomade. Ce devait, être quelque chose de terrible pour moi, malgré l'habitude. J'ai encore un malaise au fond de l'âme, quand j'évoque cette minute-là.

– Vous vous approchiez donc du lit ? interrogea Olga qui craignait que la mémoire ne fît subitement défaut à Frika.

– Oui, toute seule, je gagnais le lit... et là...

Elle s'arrêta, une angoisse passait dans sa voix.

– Dans le lit, il y avait donc quelque chose ?  
insista la vieille femme.

– Je ne sais plus ! Je ne sais plus ! balbutia Frika bouleversée. Il me semble que je vois une tête... un être humain ! À moins que ce ne soit une bête, un animal... un singe ! C'était une tête avec des cheveux, des poils... toute une crinière ! Je ne sais plus !... je devais aller l'embrasser... il le fallait.

– L'embrasser ?

– Oui, c'était affolant pour mes faibles ans ! Je devais avoir très peur.

– Et après ?

– Après, je rejoignais vivement la femme restée près de la porte... Il me semble que je courais, courais !... sans attendre la femme !... comme si je m'échappais, avec mille démons à mes trousses ! Peut-être même sans savoir où me portaient mes pas, car je crois que je cours encore, sans me voir jamais arriver, quelque part...

Elle se tut un instant, puis, tournée vers la

femme immobile, elle remarqua doucement :

– Vous voyez, madame, que c’est sûrement un rêve, mais vous m’avez demandé si je me souvenais de quelque chose de ma petite enfance ; je devais donc vous parler de cet espèce de cauchemar. C’est, réellement, le seul souvenir que j’évoque avec émotion... et encore, je n’ai pas la certitude qu’il soit véritable et que je l’aie vécu.

– Pourquoi en douteriez-vous ?

– Parce que cette chambre... si grande, si longue... cet être extraordinaire qui n’avait rien d’humain... tout cela ne vous paraît-il pas invraisemblable, madame ?

Olga ne répondit pas. Les yeux fixes, le visage aminci de pâleur, elle semblait pétrifiée dans une contemplation intérieure. Peut-être mieux que Frika, situait-elle la scène que celle-ci mettait en doute.

– C’est la seule évocation que vous ayez conservée, vraiment, de votre enfance ?

– Il me semble que je n’en ai pas d’autre.

– Votre père ? votre mère ?... Tous ceux que vous aimiez ?

– C'est trop vague pour en parler. Mick m'a dit que j'avais beaucoup pleuré, au début, quand je suis arrivée dans la tribu... J'appelais ma mère, je criais un nom, je voulais retourner auprès des miens. Alors, on m'a battue, on m'a enfermée... J'ai fini, probablement, par comprendre qu'il ne fallait pas parler de mes parents, si je ne voulais pas recevoir des coups... La peur assouplit les gens... surtout une faible enfant.

## II

L'interrogatoire continuait dans la chambre de la vieille Olga.

– Et comment vous appeliez-vous quand vous êtes arrivée dans la tribu ? demandait celle-ci.

– Je ne crois pas avoir eu un nom qui me fût propre... un vrai nom ! Les gens de la tribu me trouvèrent, tout de suite, un surnom...

– Lequel ?

– Oh ! un très drôle, qui n'était pas le mien... un nom qui n'en est pas un et qui ne veut rien dire.

– Dites-le.

– Belzaza ! Vous voyez qu'il ne rime à rien.

– Belzaza ? fit la femme en ouvrant très grands d'étonnement ses orbites aveugles. Pourquoi ce nom ?

– Il paraît que je le répétais toujours en pleurant ; surtout le matin, quand on m’habillait et qu’il me fallait revêtir les loques infâmes dont on m’avait affublée. Belzaza ! Les gitanos trouvèrent très amusant de me donner le nom que mes lèvres malhabiles répétaient.

Un pâle sourire erra sur les lèvres de Frika.

– Belzaza ! Qu’est-ce que je pouvais bien vouloir dire par ce mot incompréhensible ?... Je me suis souvent creusé la tête pour essayer d’en comprendre le sens.

Olga eut, soudain, un violent sursaut. Quelle réminiscence se dressait en elle ?

– Belzaza, bégaya-t-elle. C’est bien *Belzaza* que vous avez dit ?

– Oui, Belzaza.

– Et vous disiez ce mot en pleurant, quand on vous habillait ?

Elle marquait subitement une telle émotion que Frika en fut troublée.

– Oui, répéta-t-elle machinalement. Tous les matins... Personne ne me comprenait...

La vieille femme joignit les mains, éperdue.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Soyez béni ! jeta-t-elle vers le ciel, dans un cri de reconnaissance. Vos moyens sont impénétrables, ô Seigneur ! Est-il permis de douter, après ce que mes oreilles ont entendu ? Je cherchais un signe, une preuve et voilà que vous dissipez les ténèbres autour de moi par la magie d'un seul mot... Belzaza ! Belzaza ! Ma petite princesse ! L'enfant volée ! L'enfant volée !

Elle avait saisi les mains de Frika et en pleurant, elle les baisait.

La jeune fille, toute émue, essayait de comprendre.

– Madame, je vous en prie... Dites-moi, renseignez-moi... Ce mot étrange qui vous bouleverse ? Il a donc un sens ? Il veut dire quelque chose ?

La vieille femme ne répondit pas. Elle avait caché son visage derrière ses doigts réunis et le corps tout secoué de sanglots, elle pleurait éperdument.



– La foudre fait éclore l’orage, mais n’empêche pas le soleil de briller au delà des nuages, pensa Frika apitoyée par ces larmes inattendues. Quand cette vieille femme aura pleuré tout son saoul, elle m’expliquera la cause de son émoi.

Et raisonnablement, comme quelqu’un qui a beaucoup souffert et qui sait que les larmes soulagent le cœur, la fillette demeura sans bouger auprès de l’aveugle que le chagrin ployait.

Cependant, l’âme généreuse de l’enfant souffrait de cette rosée lacrymale versée auprès d’elle et qu’elle-même avait provoquée. Alors, filialement, elle se pencha vers la vieille nourrice et mit un baiser sur son front ridé, là où les doigts ne cachaient pas la peau parcheminée.

Cette caresse inattendue parut produire une décharge électrique dans les pauvres membres ankylosés par l’âge de la vieille femme.

– Non ! non ! balbutia-t-elle en découvrant son visage mouillé. Ne m’embrassez pas, mon enfant. Je n’ai pas encore droit à vos baisers.

– Alors, ne pleurez pas, madame.

– Vous avez raison, mon petit. Il y a mieux à faire qu'à pleurer... Avant tout, il faut prier.

Maîtrisant son émotion, elle se leva du fauteuil où elle était assise et, lentement, se dirigeant dans la chambre, malgré les ténèbres de ses yeux, elle alla s'agenouiller devant l'icône de la niche illuminée.

Frika qui suivait tous ses mouvements avec surprise, la vit joindre les mains dans une ardente ferveur.

– Sainte Mère du Doux Jésus, priait l'aveugle à voix haute, éclaire mon âme puisque mes yeux ne voient pas. Je ne dois pas me tromper mais il est si facile de croire ce que le cœur espère trop ardemment... Sois ma lumière, Madone de Kolos, et donne-moi le calme, la force d'âme, la vision nécessaire pour agir sans leurre et sans erreur... Vierge Divine, qui ramène l'agneau dans la bergerie et l'alouette à son nid, sois bénie... Puisse ta sainte volonté ne pas décevoir les cœurs qui ont confiance en Toi et que Tu as remplis d'espoir.

Instinctivement, Frika avait courbé la tête comme elle l'avait vu faire dans les églises où sa curiosité l'avait, quelquefois, fait entrer. On ne lui avait pas appris à prier, mais elle avait vu Zambellie invoquer le Ciel en termes sibyllins et elle ne doutait pas qu'un Être redoutable – fût-il le Dieu des chrétiens ou ce Belzébuth que la vieille romanichelle appelait à son aide – ne régnât sur les humains et ne pût, à son gré, les anéantir misérablement ou les combler de ses bienfaits. Dans son ignorance de la religion, Frika était donc, en réalité, infiniment croyante.

Et comme la vieille femme, ayant achevé ses dévotions, essayait de quitter sa pose agenouillée, la fillette alla vers elle, l'aida respectueusement à se remettre debout, puis la ramena vers son fauteuil.

– Maintenant, madame, interrogea-t-elle quand l'autre fut assise. Voulez-vous me dire pourquoi le nom de Belzaza vous a si fortement émue et quelle est sa signification ?

L'aveugle demeura un moment silencieuse. Sur l'instant, aucune réponse ne lui venait aux

lèvres. Elle sentait, seulement, qu'elle ne pouvait encore répondre ouvertement à celle qui l'interrogeait.

– Ce nom n'a de signification que pour moi seule, fit-elle ensuite avec une hésitation que perçut sa jeune interlocutrice. Il est de notre pays et n'est pas de consonance tzigane. Il me semble cependant qu'il doit appuyer vos dires : vous ne seriez pas, réellement, de la race des gitanos avec qui vous viviez.

Le petit visage de Frika s'éclaira d'un sourire.

– Je suis contente que vous me confirmiez ce que m'avait dit Esmérada, fit-elle avec joie.

Changeant brusquement de ton, elle ajouta :

– Mais ne pouvez-vous, madame, vous étendre davantage sur le sens du mot Belzaza ? Je vous assure que je suis très malheureuse de n'en pas saisir la vraie signification.

– Pourquoi, malheureuse ?

– À cause de mes origines.

– Vos origines ?

– Oui. J’ai toujours pensé que ces trois syllabes, dans ma bouche d’enfant, devaient être le nom d’un des miens et que, dans ce cas, elles pouvaient m’aider à retrouver ma famille... ou tout au moins mon pays, la contrée où je suis née.

La vieille femme s’agita.

– Ne vous tracassez pas de cela, mon enfant... Je vous promets que si je puis percer le mystère qui entoure votre petite enfance, je vous en ferai part et vous conduirai au milieu des vôtres.

– Oh ! Madame, balbutia l’enfant éperdue d’espoir et de reconnaissance. Si vous faisiez cela, toute ma vie ne serait pas de trop pour vous prouver ma gratitude.

Sa voix tremblait subitement devant la perspective troublante de retrouver un jour sa famille.

Serait-il possible que le Ciel permît un pareil miracle ? Instinctivement, Frika croisait les mains comme elle l’avait vu faire tout à l’heure, par l’aveugle, et ses yeux cherchaient, dans l’horizon azuré, à rejoindre le Dieu généreux que la femme

avait invoqué et qui pouvait tant pour le bonheur des hommes, en particulier pour le sien propre.

Pour la première fois, depuis qu'elle avait l'âge de raison, et parce qu'un espoir magnifique emplissait son âme, Frika entrouvrit ses lèvres à la prière :

– Dieu des croyants si vous le pouvez, rendez-moi aux miens... faites retrouver sa famille à l'enfant tombée du nid, à laquelle personne ne s'intéresse, bégaya sa gorge malhabile.

Jamais plus ardente supplication ne dût être recueillie par les anges pour la transmettre au Créateur. Le visage de la pauvrete en était tout transfiguré.

Mais l'aveugle ne put en juger ; elle n'enregistra que le silence qui semblait peser dans la pièce.

– Voulez-vous tirer le cordon pendu auprès de la porte ? demanda-t-elle à Frika.

Celle-ci obéit, un peu étonnée de ce geste qu'on lui commandait et dont elle ne voyait pas le résultat. Elle en devina, cependant, le sens,

quand elle vit réapparaître Staliswa.

– Reconduis cette enfant à la salle à manger et préviens Messire Schkow que je désire lui parler.

– Bien, bonne mère.

Avant de laisser partir Frika, la vieille femme tint à la rassurer.

– Surtout, mon enfant, soyez docile et ne cherchez pas à vous évader. Je vais m’occuper de vous car je suis sûre de pouvoir vous guider vers les vôtres. D’ici là, suivez les conseils et les avis qu’on vous donnera : il ne suffit pas que vous retrouviez vos parents, il faut encore que vous soyez digne d’eux et qu’ils n’aient pas honte de vous.

La petite nomade qui se dirigeait vers la porte, s’arrêta subitement à ce dernier mot.

– Pas honte de moi ? interrogea-t-elle anxieusement, comme si l’aveugle lui avait signalé un terrible danger.

– Oui. Il faut que vous vous soumettiez à leurs coutumes, à leurs usages. À quoi servirait-il qu’ils vous retrouvent, si vous ne saviez pas vous

adapter à leur genre de vie ?

– C'est-à-dire ? fit Frika inquiète.

– Manger, parler et vivre comme eux... avec leurs mêmes gestes, leurs mêmes façons de se tenir, de s'exprimer, de marcher... Mille choses importantes, bien que puériles, que vous devrez apprendre, car ce n'est pas en vivant au milieu de romanichels, chapardeurs et mal élevés, que vous aurez pris de bonnes manières.

– Mais qui me dira ce qui est bien ou ce que je ne dois pas faire ? demanda la fillette de moins en moins rassurée.

– Moi, d'abord ; puis, chacun au château. Tout le monde aura à cœur de vous faciliter la tâche... Mais, surtout, venez me voir souvent, petite Frika ; nous causerons et je vous instruirai... À nous deux, nous arriverons bien à vous rendre pareille aux vôtres.

– Oh, oui ! fit l'enfant gravement. Je reviendrai vous voir, madame ; car vous savez tout et vous avez été bonne pour moi.

– C'est cela. Revenez tous les jours... aussi



souvent que possible... comme auprès d'une amie.

– Oui, madame. Ainsi, je ferai.

Elle esquissa un salut respectueux.

– Au revoir, madame.

– À bientôt, mon petit.

Et elle sortit, son mince visage sérieux et tendu devant la terrible et magnifique perspective que la femme avait fait luire à son cœur avide : la possibilité de retrouver un père, une mère, une famille.

– Avoir un nom, des parents et un pays, à moi !

C'était prodigieux et si loin des humbles rêves qu'elle avait osé faire jusque-là.

– Quand Mick saura, il va être ravi !

Car elle ne séparait pas son sort de celui de Mick. Elle admettait avec joie l'idée de retrouver les siens, mais l'ami des mauvais jours partageait son bonheur et en jouissait avec elle.

Comme elle descendait l'escalier suivie de

Staliswa, elles croisèrent un homme à l'allure jeune et fière.

À leur vue, il s'arrêta pour demander à la femme de charge, en désignant Frika :

– Quelle est cette jeune fille ?

– C'est la gitane qui a été arrêtée sur nos terres. Elle prétend avoir été enlevée à sa famille, il y a treize ans, par des romanichels qui l'ont contrainte, depuis, à vivre avec eux. Alors, ne sachant que faire... vous comprenez, maître ? Schkow a demandé conseil à Olga Petrovna. Je viens de conduire à celle-ci cette jeune fille qui est la nomade en question.

– Ah ! vraiment... Continuez votre route, Staliswa. Sans même accorder un regard à la pauvre, l'homme les quitta après un léger salut à l'adresse de la femme de charge.

Frika avait été assez intimidée par la vue de cet inconnu que Staliswa avait appelé « maître », et qui semblait parler avec une incontestable autorité. Tout en continuant d'avancer, elle se retourna plusieurs fois, pour suivre des yeux sa

haute stature.

Elle se risqua même à demander :

– Qui est-il, celui-là ?

– On ne dit pas celui-là, riposta la cuisinière, choquée par l’expression dédaigneuse de la fillette. C’est M. le vicomte qu’il faut dire, car il est le neveu et l’héritier du comte de Mordaw, notre maître à tous. Et puis, ne vous occupez pas de choses qui ne vous concernent pas.

Frika, vexée, ne répondit pas... Le sourcil froncé, elle songea seulement, que si le sort lui devenait favorable, elle pouvait espérer retrouver sa famille. Alors, ayant des parents derrière elle, un nom, une situation, Staliswa n’oserait plus lui dire que certains sujets ne la regardaient pas.

Et qui sait même si le fier monsieur de tout à l’heure passerait encore auprès d’elle avec un tel air dédaigneux ?

\*

Pendant que l'enfant continuait d'égrener, avec orgueil, le chapelet des possibilités heureuses que l'aveugle avait fait naître en elle, cette dernière racontait par le menu à Schkow tous les renseignements qu'elle avait pu obtenir de Frika.

La vieille femme en était encore toute émue.

– Cette enfant m'a dit des choses absolument stupéfiantes, expliquait-elle. Ses souvenirs de la visite journalière au vieux comte sont tout à fait exacts, malgré leurs détails confus. Elle revoit les couloirs, la grande chambre, le lit où repose l'homme au visage diabolique que l'extrême vieillesse a marqué si péniblement...

– C'est curieux, en effet.

– Quand elle a évoqué la femme qui l'accompagnait, chaque matin, j'ai failli crier d'émoi, tant je sentais le passé renaître.

– Mais qui nous assurera que quelqu'un, parmi nos gens, n'a pas dicté tous ces détails à cette jeune fille ?

– Je ne le crois pas... Ainsi, ce nom de

Belzaza ?

– Que veut-il dire, au juste, ce nom ?

– C’est ainsi que la petite désignait ses robes.

– Je ne comprends pas très bien.

– Eh ! bien voilà ! Nous lui disions : « Il faut mettre votre belle robe, vos beaux habits, votre chapeau blanc », mais elle ne savait pas très bien parler. Elle disait : « Mon *blanc papeau, mes belzaza...* », vous comprenez : belle zaza pour beaux habits... un bel habit : sa belzaza.

– C’est un peu tiré par les cheveux.

– Peut-être ; mais je vous affirme que nous avons fini par parler comme le cher bébé : « Mettez votre belzaza, petite Rosen... » Si M<sup>me</sup> la comtesse était ici, elle vous le confirmerait.

– Possible. Mais elle n’est plus là et il ne me semble pas que nous puissions tirer parti, utilement, de ce mot-là. C’est trop vague !

– Et cependant Frika dit qu’elle répétait ce mot quand on l’habillait le matin. Instinctivement, elle réclamait, en pleurant, les robes qu’elle avait l’habitude de revêtir.

– Comment le prouver ?

– Interrogez son compagnon. Peut-être en sait-il plus long.

– Il refuse de parler ! Mais, il faudra bien qu’il parle, celui-là ! Dussé-je lui distribuer généreusement la bastonnade que la petite a su lui éviter hier.

– N’allez pas trop vite dans ce sens, Schkow ! Plus fait douceur que violence. Amenez-moi le garçon, je lui ferai entendre raison.

– Vous aurez du mal. Il se bute comme un âne entêté qu’il est.

Schkow, en effet, avait essayé d’interroger Mick ; mais le jeune homme, furieux d’avoir été séparé de Frika et fort inquiet sur le sort réservé à sa petite compagne, avait refusé de parler.

– Tout ce qui nous concerne ne vous regarde pas ! avait-il dit avec mauvaise humeur. Nous n’avons rien fait de mal ; laissez-nous partir librement, Frika et moi.

Hormis de pareilles réponses, on n’avait pu rien obtenir de lui et Schkow avait raison de

penser que Mick mettait une véritable mauvaise volonté à les éclairer sur les points qui les intéressaient.

– Si je ne puis rien en sortir, mieux vaut ne pas l’interroger alors, décida l’aveugle. Il tirerait mille arguments de mes questions venant après les vôtres.

– C’est vraisemblable.

– Ne commettons aucune maladresse. Mieux vaut réunir le Conseil du domaine, cet après-midi, et les y faire comparaître. Chacun pourra examiner l’affaire et se rendre compte si les deux jeunes gens ne se sont pas donné le mot pour nous leurrer.

– Eh bien ! c’est entendu. Le Conseil en décidera. Au surplus, le comte de Mordaw nous a toujours recommandé d’y avoir recours dans les cas embarrassants. L’occasion actuelle me paraît de ce nombre.

– Oh ! protesta la vieille avec vivacité. Que pouvez-vous craindre, Schkow ? Vous direz que c’est moi, Olga Petrowna, la nourrice de Léopold

de Mordaw, qui ai estimé nécessaire et urgente cette assemblée du Conseil, afin que chacun prenne ses responsabilités devant les faits nouveaux découlant de l'arrestation des deux nomades.

– Vous êtes bien bonne, vieille mère, d'accepter de vous mettre en avant, car je suis sûr que cette affaire va mécontenter M. Sigismond. Il a tout à gagner à ce que la lumière n'éclate pas, à propos de cette fillette.

Le visage d'Olga se couvrit de gravité.

– Ne suspectons pas le vicomte de pareilles pensées, protesta-t-elle. Je veux croire à son affection pour le comte de Mordaw. Au surplus, le jeune monsieur doit, lui aussi, faire partie du Conseil ; ses gestes comme ses paroles seront enregistrés et pris en considération autant que ceux des autres.

– Oui, convint Schkow toujours soucieux. Le mieux est d'en appeler à tous. Cette mauvaise volonté imprévue du dénommé Mick, le mécontentement possible de M. Sigismond, tout cela m'aurait joliment handicapé...



Mais la vieille aveugle n'écoutait plus les réflexions prudentes du régisseur, soucieux de ne pas déplaire au seigneur momentané des lieux. Jusqu'ici, le vicomte Sigismond n'agissait-il pas comme l'héritier incontesté du comte de Mordaw ? Et même, certain que ses désirs seraient toujours homologués par son oncle, il avait pris vis-à-vis des paysans de la région et des serviteurs du château, l'attitude d'un maître autoritaire qui dicte ses ordres et veut les voir immédiatement exécutés.

Chacun donc, à Mordaw, respectait et obéissait au jeune vicomte sans répliquer ; de là était née la crainte de lui déplaire dont le régisseur osait parler à la vieille femme. Heureusement, Olga n'éprouvait pas les mêmes inquiétudes à l'égard du neveu de Léopold de Mordaw ; elle savait que celui qu'elle avait nourri de son lait la mettrait toujours à l'abri de toute réclamation. Elle n'abusait pas de cette bienveillante faveur ; mais, du moins, avait-elle, en parlant au nom du comte de Mordaw, le privilège de pouvoir dire tout ce qui était utile aux intérêts de celui-ci.

Pour le moment, la pensée de l'aveugle voguait au loin vers le maître douloureux qu'un nostalgique besoin d'oublier entraînait loin de chez lui ; vers ce puissant seigneur que la plus terrible des catastrophes avait courbé sous l'épreuve. Et l'espoir qu'elle pourrait, un jour, faire renaître le sourire sur les minces lèvres qui ne connaissaient que le pli des amertumes, emplissait généreusement l'âme de la vieille nourrice.

« Mon Léopold, pensait-elle avec amour, en évoquant le comte ; comment pourrais-je craindre un reproche de ta bouche, quand il s'agit de ton bonheur et de la survivance de ta race ? Ah ! Je connais trop les désirs de ton cœur, pour douter de ton généreux pardon, si mon attente est déçue une nouvelle fois et si l'espoir, qui me soulève aujourd'hui, devenait invraisemblable. »

– Allez, allez, Schkow, réunir le Conseil pour cet après-midi, reprit-elle à haute voix, avec feu. Vous n'avez plus que deux heures pour aviser tous nos gens, avant qu'ils ne partent à leurs occupations.

– C’est entendu, Olga Petrovna, j’y cours de ce pas. Dès le milieu de l’après-midi, tout le monde sera là, soyez-en assurée.

– Et ce sera moi qui présiderai les débats, décida-t-elle encore, pleine d’énergie. Je sais ce qu’il faut demander et ce qu’il ne faut pas dire.

– Que le Ciel vous guide, vieille mère, répondit seulement Schkow, avant de disparaître.

– C’est cela. Va, mon fils.

Et très simplement, la vieille femme se signa pendant que le régisseur s’éloignait.

\*

Quelques heures plus tard, le Conseil était réuni au château comme Schkow et la vieille nourrice en avaient décidé.

Le Conseil de Mordaw était composé des principales personnalités du domaine qui, en l’absence du comte Léopold, devaient prendre, à sa place, les décisions nécessaires à la bonne,

administration du château.

Au total, une dizaine de personnes étaient réunies dans la salle de banquet, appelée aussi salon de musique, comme il avait été de mode, au siècle dernier, d'en faire construire à chacune des extrémités des bâtiments seigneuriaux, pour y pouvoir donner les magnifiques réceptions qui firent la joie et la réputation fastueuse de nos pères.

Cette salle de réception de Kolos était une grande pièce semi-ronde, aux énormes poutres de bois sculpté. De hautes baies l'éclairaient, ouvrant de plain pied sur la campagne infinie, jetant la lumière à foison pour mieux faire ressortir les belles boiseries de chêne qui ornaient les fastueux pourtours de l'immense salon.

Il y avait là, outre le vicomte de Mordaw qui présidait au nom de son oncle, M. Béryk, le chapelain du domaine, Onofrio son vicaire, Tézyn secrétaire du comte et Hodza celui de son neveu. Puis, étaient encore présents : maître Zokyn, le brave tabellion de l'endroit et Viez son administrateur. Enfin l'omnipotent Schkow et la

vieille Olga Pétrovna complétaient cet important aréopage auquel il convient d'ajouter le garde-chasse Zabno qui devait exposer soigneusement comment il avait découvert les enfants dans les bois de Mordaw, et Staliswa, la première cuisinière, qui avait enregistré, la veille au soir, certaines déclarations de son étrange convive.

Ainsi réunis, tous ces gens étaient graves, attentifs, pleins de bonne foi et tout à fait conscients de leurs responsabilités.

Il était deux heures et demi quand Frika, un peu surprise d'être amenée devant une telle assemblée, pénétra dans cette salle de Conseil.

Presque au même moment, Mick entrait par une autre porte. Son regard inquiet s'illumina à la vue de sa compagne, souriante et paisible, assise à quelques pas de lui.

Le coup d'œil qu'il lui décocha était à la fois interrogateur, amical et complice. Il signifiait vraisemblablement : « Comment vas-tu, ma Frika ? N'as-tu pas été maltraitée ? »

Et, peut-être aussi, cette opportune question :

« Que signifie une telle assemblée ? Qu'est-ce que peuvent bien vouloir toutes ces antiquités à deux vagabonds de notre genre ? »

La fillette dut comprendre le langage muet des yeux de son camarade, car elle y répondit par un magnifique et rassurant sourire. En même temps, ses grands yeux bleus clignaient malicieusement vers lui, pour bien le rassurer.

« Oui, oui, disaient les jolies prunelles claires, couleur de myosotis. Ne t'en fais pas. Bien mangé, bien dormi, pas battue... en somme, bien traitée ! La vie nous réserve encore de beaux jours. »

Et cet autre langage muet était également compréhensible au jeune homme, puisqu'il cessa de regarder son amie, pour porter toute son attention sur le singulier Tribunal dressé devant eux. Car de quel autre nom aurait-on pu désigner cet aréopage de gens sérieux qui s'apprêtaient à les interroger minutieusement, comme si les pauvrets eussent eu à répondre des actes de toute leur vie ?

Ce fut Zabno qui parla le premier.

Il raconta longuement et en détail sa rencontre sur le plateau avec Frika d'abord, puis avec les deux enfants.

Ses explications furent si précises qu'on le laissa parler sans l'interrompre.

– Avez-vous eu l'impression que ces jeunes gens attendaient votre visite et qu'ils vous jouaient la comédie de la surprise ?

– Oh, pas du tout ! assura l'homme. La fille aurait bien voulu pouvoir prévenir son camarade ; quant à celui-ci, je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas envisagé la possibilité de se débarrasser de moi, pour pouvoir s'enfuir. Je suis même certain que s'il ne m'a pas attaqué, c'est qu'il s'est senti trop faible et désarmé pour agir utilement. Tous les deux m'ont suivi docilement, mais de mauvaise grâce.

On demanda alors aux deux nomades s'ils avaient quelque chose à rectifier dans cette déposition.

– Absolument rien, affirma Mick un peu orgueilleusement. Nous n'avions fait aucun mal ;

cet homme n'avait pas à nous chercher querelle.

– Il nous a conduit ici illégalement, renchérit Frika dédaigneuse et la tête haute. Il a profité qu'il était armé et que nous étions deux faibles enfants. C'est un lâche et un menteur ! Pour flatter son maître, se faire bien voir de lui et toucher le prix de notre sang, il était prêt à nous accuser des pires méfaits ; alors que, par son métier même, il savait parfaitement bien que la peau du lapin qu'il nous reprochait d'avoir tué, avait au moins quinze jours de date.

Il fallut emmener Zabno qui, furieux des paroles de la fillette, se répandait en invectives contre elle.

Cet incident fut apaisé assez vite, la première cuisinière étant appelée à déposer à son tour.

Staliswa, qui était une excellente personne, n'accabla pas les deux enfants. Elle se contenta de rappeler les confidences de Frika à propos d'une chaînette de cou et d'une petite croix, que la fillette lui avait faites, la veille au soir.

Après elle, on interrogea l'enfant sur ce bijou.



– Vous rappelez-vous la forme et la grandeur de cette croix en or, mon enfant ? questionna Tezyn qui n’avait encore rien dit.

– Non, Monsieur, fit poliment Frika. J’étais trop petite pour m’en souvenir. C’est plus tard, au cours de discussions entre la mère Zambellie et Le Rouge, que j’ai appris l’existence de cette pieuse parure ; mais, hélas, elle était déjà vendue. Néanmoins, on m’a trop souvent reproché d’être née chrétienne, pour que je puisse en douter.

Un silence poignant passa sur l’assistance. Et les regards de chacun, qui convergeaient vers la pauvre, marquèrent une douloureuse compassion. Passe encore le fait qu’on eût volé l’enfant, qu’on l’eût arrachée à son milieu, contrainte à vivre parmi des êtres malfaisants et impurs ; mais qu’on lui fit un crime d’avoir porté sur elle l’insigne des chrétiens paraissait, à ces croyants de vieille souche, le comble de l’infortune et de la malchance.

Leur pitié allait donc instinctivement à Frika et, en cet instant, celle-ci leur devenait sympathique.

Ce fut le chapelain Beryk qui tira l'assistance de son émouvante compassion.

Il fallait, maintenant, en effet, questionner les deux nomades sur tous les faits passés se rapportant à Frika. Or, avant de commencer cette sorte d'interrogatoire, M. Beryk tint à rappeler à chacun qu'il devait apporter à la recherche de la vérité la plus élémentaire prudence.

– Nous devons éviter de prendre nos désirs pour la réalité, répéta-t-il, une fois de plus. Le comte de Mordaw doit pouvoir s'en rapporter à notre méticuleuse circonspection. Nous ne tromperons pas sa confiance.

Tous l'approuvèrent de la tête. Au surplus, l'intérêt même du domaine, qui comprenait plusieurs villages et des centaines d'habitants, exigeait qu'on ne fit pas fausse route.

À partir de ce moment-là, seulement, la séance prit sa vraie tournure.

À l'attitude plus solennellement attentive des personnes présentes, Mick et Frika eurent soudain l'impression que des questions sérieuses

allaient être agitées autour d'eux.

Le prêtre, le visage calme et majestueux, s'était tourné de leur côté.

– Avant de poursuivre votre interrogatoire, fit-il, la voix grave, malgré sa grande bonté, je vais vous prier, mes enfants, de me répondre en toute loyauté et dans le sens seulement de la vérité. Laissez-moi vous expliquer que nous sommes ici réunis dans votre intérêt. Si vous n'êtes pas gitanos, si vous avez été volés comme, hier, l'un d'entre vous l'a affirmé, nous sommes prêts à vous aider, de tous nos moyens réunis, à retrouver les vôtres. La société vous doit de vous rendre à votre famille et chacun de nous vous donnera aide et assistance pour que justice soit faite. D'autre part, si, contrairement à ce que cette jeune fille a dit hier, vous êtes vraiment des gitanos, si vous appartenez à la race bohémienne dont vous avez l'aspect, nous n'avons pas à vous retenir ici, malgré vous.

– Parbleu ! interrompit Mick dont l'œil brillait subitement de joie.

Mais le prêtre l'arrêta du geste et de la voix :

– Ne vous réjouissez pas trop tôt, jeune homme ! Je prends fermement l’engagement, devant tous, de vous laisser partir librement de Kolos, si vous êtes de vrais gitanos. Cependant, n’espérez pas nous tromper et, par de fausses déclarations, vous faire mettre tout de suite en liberté. Non ! Tous vos dires seront contrôlés et la vérité établie, quel que soit votre espoir de nous leurrer. Je vous préviens même que si, par la suite, il était prouvé que vous avez essayé sciemment de nous induire en erreur, nous vous livrerions purement et simplement à la justice qui aurait à vous demander compte de vos faux témoignages.

– Mais enfin, où voulez-vous en venir ? s’exclama Mick que toutes ces promesses, suivies de menaces, exaspéraient. Nous n’avons pas à vous répondre. Ce que nous sommes, en vérité, ne vous regarde pas !

– Ne prenez pas un air si combattit, jeune coq, répliqua Tezyn. Je vous répète que nous n’agissons que dans votre intérêt. Ainsi, cette jeune fille, il se peut que nous connaissions sa

famille et que nous puissions l'aider à reprendre sa place dans le monde... Vous-même, jeune homme, avez peut-être, quelque part, un père et une mère qui vous pleurent et dont la vie est brisée depuis que vous leur avez été enlevé. Êtes-vous donc si peu anxieux de connaître ceux dont vous êtes issus que vous vous dressiez contre nous, avant même qu'on vous interroge ?

Mick avait eu un sursaut de stupeur quand le secrétaire du comte de Mordaw avait admis qu'il pût posséder, quelque part, des parents affligés.

Maintenant, il baissait la tête avec gêne. Pour la première fois depuis qu'il avait l'âge de réflexion, le garçon envisageait la possibilité de retrouver une famille, un pays, un foyer comme en ont tous les autres humains. Et, à cette seule pensée que des hommes de la société, – ceux qu'il avait l'habitude de considérer comme des ennemis, – s'intéressaient à lui et voulaient l'aider de toute leur bonne volonté, il sentait une main de fer serrer sa gorge sous une émotion inusitée.

Quant à Frika, elle avait joint ses mains dans

une sorte d'extase. Depuis que la vieille aveugle lui avait fait entrevoir la possibilité de retrouver sa mère, la fillette n'était plus que docilité et obéissance.

– Mick, dit-elle à mi-voix, je t'en supplie, mon frère, ne cache rien de tout ce qui me concerne. Tu sais bien que, jamais, je n'ai accepté d'être l'enfant de la tribu.

– Tu ne l'es pas ! On l'a apportée, un soir, au milieu de nous. Tu criais et te débattais en appelant les tiens. Il a fallu qu'on te fasse boire, de force, un breuvage qui t'endormît pour permettre à la tribu de fuir en sécurité, car tes cris auraient pu alerter la populace.

L'administrateur se souleva :

– Vers quelle époque ceci se passait-il ? questionna-t-il l'air inspiré.

Gauchement, intimidé, le garçon s'était levé. Brun, bouclé, mince, nerveux, avec de grands yeux sombres qui brillaient comme des diamants noirs, il répondit en pesant chaque mot :

– Au printemps, je crois. Nous étions assis

dans l'herbe déjà haute, quand l'homme arriva avec son paquet.

– Il y a longtemps ?

– Treize ans bientôt. J'approchais de mes neuf ans et je savais lire déjà.

– Vous rappelez-vous comment l'enfant était vêtue ?

– Non, convint Mick sans tâtonner ; ce détail m'a échappé... peut-être parce que la petite était roulée dans un vêtement d'homme et qu'on n'a pas dû la découvrir devant nous. Cependant, un peu plus tard, il y eut une bataille entre la nouvelle venue et une bambine de la tribu qui mettait, pour la première fois, une petite robe de velours rouge... une robe comme on n'en voit guère dans nos caravanes. Frika criait et pleurait. Elle avait empoigné l'étoffe et elle voulait l'arracher du dos de l'autre enfant. Elle hurlait : « Belzaza ! Belzaza ! » en trépignant. J'ignore ce que ce mot pouvait signifier pour la pauvre petite ; mais j'ai toujours pensé que cette robe de velours rouge, qu'on faisait porter par un autre bébé, devait avoir appartenu à l'enfant volée...

Sinon, comment expliquer cette singulière colère, doublée d'un pareil désespoir.

Depuis que le jeune homme évoquait l'incident, la vieille Olga s'agitait sur sa chaise.

– Je vous expliquerai plus tard la signification de ce mot « Belzaza », dit-elle précipitamment avec émotion. Je vous demande seulement, eu cet instant, de retenir un fait capital : il s'agit d'une robe de velours rouge... or, certaine robe...

Mais ils l'interrompirent :

– Nous savons ces choses, aussi bien que vous, Olga Petrowna. Nous avons relu, ce matin, pour ne pas faire confusion, certain procès-verbal de cette époque... n'en parlons donc pas, voulez-vous. Nous demanderons seulement à ce jeune homme si la robe dont il parle était d'un rouge vif, éclatant comme l'écarlate de notre drapeau, ou si, au contraire, la couleur était éteinte et décolorée ?

Mick n'eut pas une hésitation. Il regarda autour de lui et désigna le rembourrage d'un fauteuil.



– Un rouge comme celui-ci, autant qu’il m’en souviennne... un peu foncé... un peu lourd.

– Un rouge grenat ?

– Oui, un rouge grenat !

Cette fois encore, il y eut un silence et tous se regardèrent. La précision donnée par le jeune homme frappait toute l’assistance.

Puis, les interrogations reprirent et le chapelet s’en dévida avec plus ou moins de nouvelles précisions.

À un moment, ce fut Frika personnellement qui fut sur la sellette. On lui demandait quelques détails sur les origines du nom qu’elle portait.

Un peu troublée par l’appareil impressionnant de cette réunion, la jeune fille s’était mise debout.

Elle était bizarrement drapée dans ses oripeaux aux tons éclatants. Sa longue jupe froncée à la taille découvrait ses petits pieds nus et poussiéreux. Un châle de soie verte, à longues franges multicolores, enveloppait son jeune buste. La tête était belle, petite, bien ovale, portée haute ; une expression altière la caractérisait. Ses

cheveux blonds et bouclés formaient autour du visage, une sorte de diadème qui ajoutait encore à son air naturel d'impératrice en exil.

Telle quelle, Frika était racée des pieds à la tête, et nul n'aurait osé la confondre, malgré les loques qui la couvraient, avec ces errants de toutes origines que l'on rencontre sur les routes d'Europe.

– Voulez-vous nous dire votre vrai nom ? avait demandé le prêtre avec bonté, en regardant la blonde fillette.

– Je n'en ai pas, répondit-elle d'une voix un peu rauque. Ce nom de Frika m'a été donné alors que j'avais huit ans environ, en souvenir d'une petite fille de la tribu, morte à cette époque. Depuis, on m'a attribué son nom et son état civil.

– Comment prouver cela ? fit l'une des personnes présentes, en hochant la tête. Il faut pourtant pouvoir vérifier ces détails.

Mick intervint.

– Il est facile de retrouver la tombe de la vraie Frika, dit-il avec vivacité. Elle fut enterrée dans

le cimetière d'Agost... La tribu était dans cette ville quand notre petite camarade est morte... on l'y a mise en terre.

Il parlait brièvement, sans fioriture, en mots précis et justes, comme il en avait l'habitude ; on le comprenait donc très bien. Pourtant son pantalon rapiécé n'avait pas dû beaucoup s'user sur les bancs de l'école.

Les détails qu'il venait de fournir avaient été dûment notés par Tezyn qui remplissait, ce jour-là, les fonctions de greffier.

– Vous avez dit, jeune homme, que l'arrivée de Frika, au milieu de vous, s'était passée il y a treize ans. Avez-vous quelques points de repère qui puissent étayer cette date approximative ?

– Mon âge ? J'avais huit ans et demi à l'époque ; j'en ai vingt et un, aujourd'hui.

– Vous avez parlé de la saison, je crois... C'était le printemps, avez-vous dit ?

– Oui, parce que déjà la terre était moins froide et que nous pouvions nous asseoir dans l'herbe. Mais il est un autre souvenir qui

confirme cette saison. Je me rappelle que les lilas étaient en fleurs et, comme la nouvelle venue pleurait, j'ai voulu, pour la consoler, lui faire un collier avec des fleurs de lilas... Vous savez, insista-t-il, on enfile les fleurs l'une dans l'autre et cela forme une chaîne de fleurettes.

Oui, ils savaient ce qu'était un collier de lilas ; mais cela ne les empêcha pas de soupirer. Ce que le jeune homme racontait n'était pas vérifiable... comme le reste !

– Qu'en pensez-vous, jeune fille ? fit le vicaire Onofrio en se tournant vers Frika. Tout cela est-il exact ?

– Si Mick le dît, c'est la vérité, acquiesça l'adolescente simplement. Moi, je n'ai guère de souvenirs sur ces premiers mois passés chez les nomades... Mick était plus grand, il se rappelle mieux que moi...

À ce moment, une voix hautaine coupa la parole à la jeune fille.

– Qu'est-ce que c'est que cette ridicule histoire ? De l'herbe qui est haute, des fleurs que

l'on enfile ! Ne voyez-vous pas que leurs réponses sont calculées et qu'ils s'entendent pour vous tromper ?

C'était le vicomte Sigismond qui, avec autorité, jetait son doute et son mépris sur l'assistance.

Le jeune aristocrate avait vingt-cinq ans environ et, bien qu'il fût fort joli garçon, sa morgue et sa hauteur ancestrale, tout en l'appareillant sans conteste avec les grands seigneurs, ses aïeux, durcissaient ses traits et atténuaient l'harmonie magnifique de leurs lignes.

– Tout ce que ces drôles racontent est le fait d'une imagination très fertile, continuait la voix orgueilleuse. N'importe qui pourrait en dire autant sans se compromettre. Cela me fait l'effet d'une comédie bien montée. Et cette bohémienne, en dépit de son air candide, m'a tout l'air de se moquer de nous.

Tous les regards s'étaient dirigés vers celui qui parlait. Une gêne subite parut s'épandre dans l'atmosphère.

Frika, devenue toute rouge, avait reconnu tout de suite le personnage orgueilleux, rencontré dans l'escalier. Elle savait que c'était le neveu et l'héritier direct du comte de Mordaw ; mais elle n'avait pas imaginé qu'avec ses grands airs dédaigneux, il pût s'attaquer à sa chétive personne.

Interloqués par l'apostrophe du vicomte, tous les hommes du Conseil demeuraient silencieux. Ce fut maître Zokyn qui osa répondre à la protestation du jeune homme.

– Que voulez-vous dire, monsieur de Mordaw ? releva-t-il, en se tournant vers celui qui venait de parler. Nous faisons de notre mieux... Il faut reconnaître que cette jeune fille n'a pas le type tzigane. De plus, ce chiffre treize et cette couleur grenat nous impressionnent... Les deux jeunes gens, que nous avons interrogés isolément, nous ont fait les mêmes déclarations. Or, ils n'avaient pu s'entendre, puisque nous les avons séparés immédiatement.

– Ils pouvaient s'être mis d'accord avant que Zabno les eût arrêtés.

– Évidemment, cela n'est pas impossible. Mais ne pensez-vous pas, Votre Honneur, que monsieur le comte, votre oncle, nous saura gré d'avoir examiné à fond ce cas particulier ?... Peut-être même serait-il préférable que ce fût vous, Monseigneur, qui prissiez en mains cette enquête.

– Merci bien ! protesta le jeune homme avec une moue de déplaisir. Pour être berné par ces deux lascars !... Il n'y a rien à attendre d'un romanichel, ni vérité, ni loyauté. Ne l'oubliez pas !

Olga Petrovna intervint :

– La petite paraît être de bonne foi, cependant... Son intérêt le lui commande ! D'ailleurs, je puis appuyer certains points de ses déclarations.

– Justement. Elle inventera tout ce qu'elle croira être utile à ses intérêts... Elle est d'une race méprisable de menteurs et de fourbes à qui tous les moyens sont bons pour attirer la pitié ou détrousser les honnêtes gens.

Il avait jeté ces mots avec un tel mépris que Frika se dressa d'un bond.

Indignée, le rouge de la honte au front, elle vint se planter devant lui.

– Qu'est-ce qu'il veut dire, celui-là ? criait-elle avec colère, les poings aux hanches. Des menteurs, des drôles ! Et alors ?

Pendant qu'elle parlait, sans paraître l'entendre, mais toujours plein de morgue, le jeune vicomte se leva pour quitter la salle, comme s'il ne voulait pas se commettre plus longtemps avec des individus aussi peu recommandables.

Son attitude ne fit qu'exciter davantage la petite nomade.

– C'est bientôt fait d'insulter deux pauvres gars sans défense et de s'en aller ensuite, en s'en lavant les mains, acheva-t-elle ironiquement. Il faudrait tout de même prouver, auparavant, si les injures qu'on avance sont méritées.

Personne n'avait eu le temps de parer à l'algarade. Pourtant, quand elle eut fini de parler,



Hodza, le secrétaire du vicomte, la saisit par le bras et chercha à la faire asseoir.

– Allons, jeune fille, taisez-vous et restez tranquille. Vous ne savez pas à qui vous vous adressez.

Mais l'enfant se dégagea d'un mouvement violent du buste.

– À qui je parle ? Hé ! je le vois bien !...

Il fallut l'intervention du prêtre pour la faire reculer. Mais de sa place, Frika, excitée par les grands airs dédaigneux du vicomte, continuait de l'invectiver.

– Vous êtes tous en admiration devant ce beau monsieur... et, naturellement, c'est à moi que vous donnez tort... Mais je ne vous demande rien, moi, que de nous remettre en liberté, mon frère et moi. Vous êtes là à nous poser des tas de questions, et nous recommandant de dire la vérité. On la dit et comme nos paroles ne répondent pas à votre attente, vous dites que je mens !... Après tout, ça ne vous regarde pas, si je n'ai pas de famille. Laissez-moi partir ! Je ne

demande qu'à m'en aller, moi.

– Mais oui ! c'est cela ! Laissez-la partir, cette donzelle ! fit le vicomte en se tournant à moitié vers elle.

Il sentait que les yeux de la fillette auraient voulu le pulvériser. Cette menace d'une si faible enfant semblait l'amuser. Il eut même un rire ironique en la fixant à son tour.

S'adressant à nouveau au Conseil atterré, il conseilla avec nonchalance :

– Faites comme vous voudrez ! Je considère que ces gens sont capables de tout... Pour moi, je m'en lave les mains !

Et, plus grand seigneur que jamais, en homme que rien ne peut atteindre, il quitta tranquillement la pièce.

Derrière lui, la lourde porte aux ferrures ouvragées se ferma lentement.

\*

Un silence tomba.

Le départ du vicomte avait produit dans l'assemblée une véritable gêne. Personne n'ignorait que c'était lui qui succéderait au maître ; que c'était lui qui porterait le titre et posséderait tous les biens de Kolos après la mort de celui-ci.

À moins que...

Comme si la même pensée avait effleuré leurs esprits, tous les yeux se tournèrent vers Frika immobile. Elle avait suivi tous ces débats, d'abord avec ébahissement, puis avec colère. Maintenant, l'œil dur, elle regardait la porte par où avait disparu Sigismond de Mordaw.

– Écoutez, jeune fille, fit l'intendant d'une voix adoucie en s'adressant à elle. Il faut nous aider. Vous devez comprendre que tout ce que nous faisons a un but précis. S'il est vrai que vous avez été arrachée à votre famille, nous devons admettre que vous seriez heureuse de retrouver vos parents. Si, au contraire, vous êtes une vraie gitane, vous devez avoir à cœur de revendiquer cette race...

Mais un grand geste de Frika lui coupa la parole.

– Je ne suis pas une romanichelle ! protesta-t-elle la voix rauque. Voici deux jours que j’essaie de vous le faire comprendre et que mon compagnon vous l’explique.

Une sorte de rage brillait dans ses grands yeux.

– Je l’ai dit ! Je l’ai affirmé ! Pourquoi ne me croit-on pas ?

– Il ne suffit pas de le dire. Il faudrait pouvoir le prouver. Vous avez entendu ce que le vicomte Sigismond a dit des bohémiens : ni bonne foi, ni loyauté.

Dans l’âme de Frika, la fausse gitane, un sentiment d’amère humiliation s’éveillait. Elle sentait bien que tout le Conseil partageait le mépris du jeune châtelain pour tous les errants de son espèce. Si ces gens, aujourd’hui, paraissaient la traiter avec moins de mépris que leur maître ne l’avait fait, tout à l’heure, c’est qu’ils espéraient trouver quelques précisions sur la famille dont

elle était issue.

Elle ne voyait pas bien quelle importance son origine et les faits concernant sa petite enfance pouvaient avoir pour eux ; mais ce qu'elle ressentait fermement, en revanche, c'était la honte d'avoir appartenu, pendant treize ans, à une horde de bohémiens.

– Je voudrais m'en aller d'ici, fit-elle soudain d'un air tragique. Pourquoi me fait-on un crime d'être une enfant volée par des saltimbanques ?

Oh ! cette tare qu'on lui jetait toujours à la figure !

Elle avait vécu d'une vie de maraude et partagé les mœurs errantes et redoutables d'une tribu sans aveu. Honnie et méprisée de tous, elle n'avait récolté sur son passage que malédictions et injures ; les chiens mêmes couraient après elle, la poursuivant comme un être dangereux... Tout à l'heure, un homme l'avait souffletée de son mépris... Il était avec ceux qu'on nomme les honnêtes gens de l'autre côté de la barrière ; alors qu'elle, au contraire, faisait partie des gens sans foi ni loi... des rôdeurs, des maraudeurs... de toute

la lie des oiseaux de passage que l'on repousse instinctivement et dont on se méfie dans les cinq parties du monde.

– Allons, petite, ne vous tracassez pas de nos réflexions sur les gitanos, intervint généreusement le vicaire. Si vous n'êtes pas des leurs, ce que nous disons ne vous concerne pas.

Elle ne répondit pas à cet encouragement d'Onofrio, car une souffrance amère était en elle qui l'empêchait de parler.

Immobile, très pâle, les yeux rivés sur la porte aux ferrures ouvragées par où Sigismond de Mordaw avait disparu, l'enfant farouche croyait voir défiler en kaléidoscope en son cerveau surexcité, toute la réprobation universelle qu'elle avait dû endurer depuis des années : moqueries, brocards, affronts, injures, menaces... elle avait tout supporté jusqu'ici ! Mais l'opprobre du jeune comte était la goutte d'eau qui fait déborder le vase. C'était plus qu'elle ne pouvait entendre.

Ses yeux las se détachèrent, enfin, de la porte fascinante et ils vinrent se poser sur Mick, assis à quelques pas d'elle.

Un long moment, la fillette contempla son compagnon.

Pas plus qu'elle-même, le brave garçon n'avait commis de mal contre la société. Il n'était ni méchant, ni querelleur et ne s'était jamais mêlé à une bagarre. Mick et elle, réellement, ne méritaient pas les dures paroles que le vicomte avait prononcées.

Ses lèvres esquissèrent, à l'adresse de son camarade, une plainte qui n'était en vérité qu'une protestation :

– Mon pauvre Mick !

Le jeune homme ne comprit pas les mots prononcés, mais il vit le visage décomposé de sa compagne et il devina l'intense trouble qui l'agitait.

– Courage, petite sœur ! lui lança-t-il affectueusement. Tu ne vas pas te laisser démonter parce qu'un sot vaniteux a cru devoir t'accabler de son mépris !

Elle ne répondit pas.

Le sot dont il s'agissait était le châtelain de

Mordaw. Il était jeune, beau et sûr de lui. Ses yeux arrogants avaient bravé ceux de la jeune fille ; son sourire railleur s'était moqué d'elle. Quelle femme n'eût pas souffert d'avoir subi l'hostilité d'un tel homme ?

Son regard, quittant Mick, revint alors vers l'assemblée.

– Je vous jure que je ne suis pas une gitane, répéta-t-elle. Malheureusement, j'ignore d'où je suis sortie et je ne puis vous donner des preuves de ma bonne foi. Je crois vous avoir tout dit. Maintenant, je vous demande de nous laisser continuer notre route. Je regrette seulement que vous ayez fait luire à mon cœur l'espoir de retrouver, un jour, ma famille. La chose est cruelle ! Je suis une pauvre fille ; je l'étais hier, je le serai demain ; seulement, je ne m'en souciais pas jusqu'ici, alors qu'à présent, je me sens plus misérable que jamais !

– Frika ! protesta Mick avec chaleur. Ma petite Frika ! Je te reste, moi ! Ne perds pas courage ! Sortis d'ici, nous reprendrons bravement nos chers projets d'hier.



L'émotion gagnait l'assistance ; la vieille Olga, surtout, s'agitait sur sa chaise.

– Tout ceci ne rime à rien, protesta-t-elle en se dressant. Puisque je vous dis que c'est elle ! J'en suis sûre ! Cette chambre qu'elle m'a dépeinte, cet homme couché qui lui faisait peur, cette robe de velours, ce nom de Belzaza qu'elle répétait. Est-ce que ces enfants ont pu inventer tout cela ? Qui leur en aurait parlé pour étayer leur imposture ?... Parlez, voyons, vous autres !

– Vous avez entendu notre jeune Seigneur ? s'excusa Hodza embarrassé.

– Le vicomte Sigismond croit bien faire de nous mettre en garde ; mais il ne peut exiger de nous que nous soyons devenus aveugles. Peut-on repousser la vérité quand elle éclaire si singulièrement les faits qui se sont passés jadis ? Quelles preuves exigez-vous de plus de ces enfants qui vous disent ce qu'ils savent ?

– Si, seulement, ils vous citaient une chose que l'on puisse contrôler, réclama le chapelain avec prudence.

– Eh bien, interrogez-la encore, approuva Olga pleine de bonne volonté.

Et tournée vers Frika, qui essuyait ses yeux mouillés de larmes, elle ajouta, changeant de ton :

– Tenez, petite Belzaza, racontez-nous tout ce que vous avez fait depuis que vous vivez auprès de vos persécuteurs... tant de choses peuvent nous mettre sur la voie. Parlez, chère enfant ; moi, j'ai confiance en vous, car j'ai compris que vous ne mentiez pas.

Le ton bienveillant de la vieille nourrice avait fait tressaillir la petite nomade et un attendrissement lui crispait l'âme.

– Soyez bénie, madame ! balbutia-t-elle en guise de merci. Oui, je parlerai, oui, je dirai tout. Tant mieux si mon récit ouvre devant vous des horizons nouveaux...

Alors, se raidissant pour surmonter l'émotion que les paroles de la vieille femme avaient fait naître en elle, l'enfant farouche se mit à raconter sa vie.

Pendant quelques minutes, elle parla, ne

cachant rien. Tout son passé malheureux revécut devant elle. Elle avait été si souvent battue, privée de nourriture, astreinte à un dur travail que rien, jamais, ne lui ferait oublier les heures terribles de son enfance. Son seul ami avait été Mick... lui seul l'avait soutenue, encouragée... lui seul avait été bon, allant jusqu'à se priver de nourriture pour qu'elle ne mourût pas de faim, quand, révoltée par quelque ordre implacable, elle refusait de s'y conformer et était enfermée, sans manger, dans la caisse d'une roulotte.

– Tout ce que Mick vous dira est juste. Il ne ment pas, il sait bien que j'ai été volée aux miens... Il peut vous parler du terrible « Le Rouge » et des menaces qu'il a prodiguées à la tribu, si celle-ci racontait comment j'y avais été amenée...

– Tout à l'heure, vous avez parlé de colliers de lilas. Êtes-vous bien sûr que ce n'était pas une autre fleur ?

La question est importante à cause des dates qu'elle évoque.

Mick intervint.

– Je suis certain que ce sont des lilas que j’ai enfilés pour Frika, affirma-t-il énergiquement. D’ailleurs, je vous ai dit que c’était au moment de la fête de l’indépendance. Pendant les trois jours de réjouissances, la tribu a donné des représentations à Cracovie, jusqu’où nous avons fui... On a tenu cachée la fillette volée, bien cachée de peur que quelqu’un ne la découvrit et n’en parlât... Le chef avait donné des ordres terribles à ce sujet.

– Parlez-vous toujours de cet homme brutal auquel a fait allusion votre compagne, tout à l’heure ?

– Oui, Le Rouge... C’est toujours lui qui fut à l’origine de tous nos malheurs.

– Il saurait donc quelque chose sur Frika, celui-là ?

– Oh ! sûrement, il sait tout ! S’il voulait parler, il vous en dirait long. Zambellie, la vieille mama, est morte maintenant ; mais Le Rouge en savait autant qu’elle.

– Était-ce donc lui qui avait volé la petite ?

– Non, c’était le vieux Rouskof... Il a été tué à Baltzi, au cours d’une rixe entre tribus rivales... son corps fut enterré près de la rivière et je crois que les autorités n’en ont jamais rien su. Mais il méritait son sort, celui-là ! C’était un vieux forban qui ne reculait devant rien... C’est lui qui a enlevé Frika, puisque c’est lui qui l’a apportée chez nous, cachée dans sa veste de peau.

– Nous pourrions donc interroger Le Rouge dans ce sens ?

Une sorte de détresse couvrit le visage de Mick.

– Oui... évidemment ! convint-il avec embarras. Quoique... Je parle dans l’intérêt de Frika, mais je ne suis pas un *donneur*. Alors, j’aimerais autant que Le Rouge ne connût pas la part que j’ai prise en cette affaire... Vous mettrez sûrement Frika à l’abri de ses coups... mais cet homme est vindicatif et, moi, je n’y couperais sûrement pas de sa vengeance.

L’aréopage se consulta du regard.

– Nous ne livrerons pas votre nom, soyez-en

sûr, affirma l'un des présents. Au surplus, si cet homme est tel que vous le dites, les menaces n'auront guère de prise sur lui et il ne parlera pas.

– Il vaudrait mieux le prendre par l'intérêt... Lui faire des promesses... Il aime l'argent !

– Nous y penserons. On doit pouvoir l'acheter, en effet... surtout si nous faisons luire à ses yeux la possibilité d'être remis en liberté sans formalités.

– Oh ! Ça oui ! Cet homme-là ne pourrait pas vivre en prison.

– Tout de même, murmura Frika, il faut craindre beaucoup Le Rouge. S'il voit que je lui échappe, il est susceptible des plus grands mensonges, plutôt que de me savoir délivrée de sa tutelle.

Elle avait parlé si douloureusement qu'une pitié passa sur l'assistance.

– Nous aviserons... ne craignez rien, mon enfant.

Il y eut une pause.

Chacun resta songeur, évoquant le regard de

froide raillerie du jeune maître. Au moment de prendre une décision, ils se demandaient, en eux-mêmes, si la dure autorité du vicomte n'allait pas se faire plus pesante encore.

Ce fut Olga Petrovna, sûre de son intuition, qui reprit, la première, sa maîtrise.

– L'un de vous désire-t-il poser aux enfants une autre question ?

Mais il sembla à l'assemblée que toutes les questions voulues avaient été posées. Il leur fallait maintenant délibérer et la présence des nomades n'était plus nécessaire. Ils les éloignèrent donc de la salle : Frika fut reconduite dans sa chambre et Mick retourna à la ferme.

\*

Resté seul, le Conseil fut, un long moment, silencieux. Devant l'énorme responsabilité à prendre, tous ces gens étaient pleins de gravité. Jamais, certain mystère de la famille de Mordaw n'avait paru si près d'être éclairci. Et pourtant,

après douze ans de désappointements successifs, ils avaient peur de se tromper et hésitaient à prendre une décision.

Dans ses brèves apparitions au Domaine, le comte Léopold semblait toujours de plus en plus mélancolique et ses vieux serviteurs n'évoquaient pas, sans serrement de cœur, la jeune gaieté et la bienveillance du maître, avant la catastrophe qui avait ruiné son bonheur.

De quel prix chacun des membres du Conseil n'eût-il pas payé un peu de vérité sur ce mystérieux passé qu'un drame avait endeuillé si tragiquement.

Et voilà que, peu à peu, la crainte de mécontenter le vicomte faisait place à l'espoir splendide.

La mauvaise humeur de Sigismond de Mordaw était assez naturelle : l'arrivée de l'enfant, autrefois disparue, n'allait-elle pas lui enlever tous ses droits à l'héritage de son oncle ?

Cette pensée traversait tous les cerveaux, mais cela ne faisait que fortifier le désir de chaque



membre du Conseil.

– « Notre devoir d’abord ! Le bonheur du maître passe avant celui de son héritier présomptif. »

Et cette décision prise, les visages s’éclairèrent dans l’atmosphère plus légère.

– Eh bien, demanda Schkow d’un ton moins bref que celui dont il était coutumier. Que décidons-nous ?

– Il faut garder la petite, répondirent en même temps plusieurs voix.

Pour cette solution, ils étaient tous d’accord.

Mick et Frika avaient peut-être menti sur certains points ; mais le teint pâle et les yeux clairs de la jeune fille appuyaient suffisamment la thèse de l’enlèvement dont elle se disait victime. Sincèrement, nul n’osait plus appeler « bohémienne » l’enfant si étrangement surgie à Kolos.

Plus sensibles, Staliswa et Olga Petrovna la nommaient déjà au fond de leur cœur d’un autre nom...

– « La jeune maîtresse ! » pensait la première avec émotion.

– Ma petite Belzaza, l'enfant de celui que j'ai élevé, murmurait tout bas, pleine de ferveur, la vieille nourrice dont le cœur tressaillait d'allégresse.

Et déjà elle proposait à haute voix :

– Il nous faut tout de suite éduquer cette enfant. Nous ne pouvons la laisser aussi inculte et aussi sauvage. Avant le retour du maître, il faut que nous la formions un peu au rôle qu'elle est appelée à jouer auprès du comte de Mordaw.

– L'idée est excellente, approuva M. Béryk. Je l'instruirai des principes de notre religion ; il faut que la chrétienne apprenne à connaître son Dieu.

– Et moi, je lui donnerai les premières notions d'histoire et de géographie, s'écria le vicaire avec feu. Elle doit devenir savante !

– Je me réserve la douce tâche de lui parler de sa famille, de ses ancêtres et de sa race, déclara l'aveugle. Avec moi, elle saura les noms de tous ses devanciers et le domaine de Kolos lui

deviendra cher à l'âme.

Ils étaient tous remplis de bonne volonté !  
Même le secrétaire du vicomte proposa :

– Il nous faudra aussi essayer de tirer quelques éclaircissements de ce Le Rouge dont elle nous a parlé. Ce sera une façon comme une autre de contrôler les affirmations des deux enfants.

Ils comprirent que Hodza pensait encore à l'algarade du vicomte. Celui-ci n'allait-il pas reprocher au Conseil sa faiblesse et sa crédulité ?

– Décidons ensemble, avant de nous séparer, ce que nous dirons au jeune homme, fit Zokyn.

Ils se regardèrent un peu gênés. Ce fut Tezyn, le secrétaire du comte de Mordaw, qui intervint :

– Nous dirons qu'en l'absence de notre maître, nous n'avons pas voulu repousser l'espoir que les déclarations des deux nomades faisaient naître en nous. Ce que nous souhaitons, c'est de ne pas éteindre la lumière, si petite que soit la flamme qui brille dans les ténèbres du passé. Notre désir est, au contraire, de faire luire la vérité, toute entière, de façon que les plus chers espoirs de

notre seigneur, le comte de Mordaw, se réalisent si possible... quels que soient les intérêts en cause.

Hodza fit, de la main, un geste de dénégation.

– Non ! protesta-t-il vivement. Ne parlons pas des intérêts en cause...

Et baissant le ton :

– La phrase est équivoque et pourrait paraître injurieuse à monsieur Sigismond qui, certainement, est trop loyal pour faire de tels calculs. Nous devons admettre, au contraire, que le désir de celui-ci de faire plaisir à son oncle est plus grand encore que le nôtre... Et certainement, aucun doute ne nous est permis sur cette question : monsieur le vicomte est de tout cœur avec nous dans les recherches que nous entreprenons !

L'air hypocrite de Hodza, en prononçant ces mots, trouva son reflet sur tous les visages des membres du Conseil. Avec des mines doucereuses et des airs de tartufes, ils approuvèrent tous sa protestation.

« Personne, parmi eux, ne doutait, naturellement, du désintéressement ni de la bonne volonté du jeune maître. En l'occurrence, celui-ci était de tout cœur avec eux, pour se réjouir si l'enfant... Cette enfant que... Cette enfant qui... »

– Véritablement, ce sera un grand bonheur pour tous !

La voix onctueuse de M. Beryk, le chapelain, avait à peine donné cette affirmation, que M. Tezyn proposa d'en référer au comte de Mordaw sans plus tarder.

– Il faut mettre Sa Seigneurie au courant... ou tout au moins prier celle-ci de ne pas prolonger son voyage plus longtemps, des questions embarrassantes réclamant sa présence à Kolos... Le retour immédiat de l'intéressé me paraît absolument nécessaire, maintenant.

Et cette fois, ils furent complètement d'accord sur la lettre que Tezyn devait envoyer au châtelain, le jour même.

\*

À plat ventre sur son lit, mordant de rage son oreiller, Frika n'arrivait pas à oublier sa récente humiliation.

Tout à l'heure, en regagnant sa chambre, la petite nomade avait croisé, une nouvelle fois, dans le grand escalier, l'élégant vicomte, devenu sa bête noire.

Tiré à quatre épingles, posé et calme, comme toujours, il descendait lentement, pendant que l'endiablée fillette, sa jupe empoignée à pleines mains et relevée jusqu'aux genoux, gravissait quatre à quatre les hauts degrés de chêne qui menaient aux étages.

À la vue du jeune homme, Frika avait eu un grand coup d'émoi au cœur. Elle s'était arrêtée, interdite, se plaquant au mur pour le laisser passer, car elle redoutait un peu qu'il ne se vengeât sur elle de toutes les injures qu'elle lui avait débitées lors du grand Conseil.

Mais suprêmement dédaigneux de ce ver de terre qui traversait sa route, le vicomte avait

passé devant l'adolescente sans paraître l'apercevoir.

Derrière lui, Frika, vexée de son mépris, lui avait tiré la langue... une langue rose et longue qui s'agitait entre le rictus des lèvres.

Il semblerait que ce geste vengeur n'avait pas soulagé la fillette, puisque maintenant, elle pleurait de rage en évoquant la haute silhouette du jeune seigneur quand il avait franchi la lourde porte de la salle du Conseil.

« Romanichels ! drôles ! menteurs ! »

Tous ces mots cinglaient encore ses oreilles et les sanglots étouffaient la pauvrete.

C'est dans cet état d'exaspération que Staliswa trouva Frika, quand elle vint la chercher pour la conduire auprès de la vieille nourrice qui la réclamait déjà.

La colère aveuglait Frika et, dans son emportement, elle reçut très mal la servante.

On ne pouvait même pas, après l'avoir pareillement blessée, la laisser pleurer tranquillement ? Non ! Elle n'obéirait pas à tous

ces gens auxquels elle ne demandait rien et qui ne s'occupaient d'elle que pour la faire souffrir !

Staliswa ne s'attendait pas à une pareille réception et, interloquée, elle restait devant Frika, la regardant avec surprise.

Heureusement, Frika avait le cœur meilleur que le caractère.

À peine avait-elle prononcé ces paroles de colère, qu'elle se rendit compte de son injustice. Staliswa et Olga Petrovna n'avaient eu pour elle que de bonnes paroles et une bienveillante douceur. Elle pensa, aussi, que la vieille aveugle ne lui voulait pas de mal et qu'elle lui dirait peut-être ce que le Conseil de Kolos avait décidé de faire pour elle et son ami.

Ce fut donc de bon gré qu'elle suivit la servante.

À genoux devant la niche illuminée où brillait l'icône, la nourrice pria et elle ne se détourna pas à l'entrée de l'enfant, qui demeura debout auprès de la porte, étrangement troublée par le silence religieux régnant dans la chambre.



Peu à peu, l'atmosphère recueillie de la longue pièce et l'immobilité de l'aveugle eurent un effet apaisant sur l'adolescente. Sa colère tomba et ses soupirs s'espacèrent.

Bientôt, d'ailleurs, Olga Petrovna se releva après un grand signe de croix.

– Approchez-vous de moi, ma petite fille, dit-elle affectueusement.

Frika, toute attendrie par la voix maternelle, se jeta impulsivement dans les bras de l'aveugle.

– Oh ! madame ! je suis inquiète. Que va-t-on faire de moi à Kolos ? Va-t-on encore me traiter de bohémienne et de menteuse ?

– Pourquoi le ferait-on, maintenant, que l'on admet la véracité de ce que vous dites ?

– C'est que le vilain monsieur ne me croit pas. Il me méprise ! Oh, j'aimerais mieux m'en aller que de rester avec lui !

– Calmez-vous, ma petite fille. M. Sigismond est trop généreux pour vous attaquer, si vous ne le provoquez pas. Soyez bien sage et bien polie pour chacun. Vous voulez bien, n'est-ce pas,

nous aider à retrouver la famille à qui on vous a volée ?

– Ma famille ! répéta Frika dont les yeux s’emplirent de larmes.

– Oui, votre famille... C’est-à-dire, un père qui vous pleure ; une femme qui vous a soignée quand vous n’étiez qu’un bébé... Retrouver un foyer, une maison, des êtres qui ont pleuré votre départ et qui n’ont plus jamais pensé à vous, sans avoir le cœur serré, depuis que vous n’êtes plus au milieu d’eux.

– Un foyer, se dit Frika dans une sorte d’extase. Un père... un nom, des êtres chers ! Oh ! madame ! c’est trop beau !

Et se serrant plus fort contre la vieille femme l’enfant demanda frémissante :

– Le croyez-vous, réellement, madame, qu’on me rendra tout cela ?

– Mais oui, mon petit. Je l’espère.

Frika eut comme un éblouissement.

– Ce serait merveilleux, balbutia-t-elle.

– Oui, ce serait magnifique !... Après tant d'années de souffrances, le Ciel prendrait donc en pitié votre pauvre père, si malheureux de vous avoir perdue. Quelle action de grâce devons-nous tous à la Providence.

– Mon père ? répéta l'orpheline. Moi aussi, j'aurais un père !

– Tous les enfants en ont un... ainsi qu'une famille, une maison.

– Je crois rêver !

Son petit visage tout pâle semblait être en extase.

– Un rêve qui peut devenir une réalité. Nous allons bien prier Dieu pour qu'il nous donne aide et assistance en de telles circonstances.

– Je ne sais pas prier Dieu, remarqua l'orpheline en hochant la tête tristement. Souvent, quand j'étais malheureuse, je me tournais vers le Ciel et je lui demandais de confondre mes ennemis, de les faire souffrir, de les tuer. Jamais, il ne m'a entendue.

– C'est qu'en effet, ce n'est pas ainsi qu'on

prie Dieu. Je vous apprendrai à le faire comme il se doit.

– Et Il m’écouterà ?

– Il vous entendra, en tout cas.

Une flamme anima le petit visage.

– Alors, je lui demanderai de faire souffrir le jeune monsieur du château !... Je voudrais qu’il fût malheureux ! Ah ! comme cela me semblerait bon de le voir pleurer !

– Ce ne sont pas des pensées à entretenir en vous, mon enfant, fit gravement l’aveugle. Comment pouvez-vous dire que vous seriez heureuse de voir pleurer quelqu’un ? Votre âme est-elle si impitoyable qu’elle reste insensible à la souffrance des autres ?

– Jamais quelqu’un n’a eu pitié de mes larmes, expliqua farouchement Frika. Quand les gens me battaient, quand Le Rouge me punissait, les autres laissaient faire et, souvent, ils en riaient.

– Pourtant, vous, m’avez dit que Mick se portait à votre secours quand on vous attaquait... il vous nourrissait en cachette, quand on vous

privait de nourriture.

– Oui, mais Mick est un ami... Il est très bon...  
Je ne l'ai jamais vu faire de mal à quelqu'un.

– Tandis que vous vous sentez capable de  
cruautés et de vengeance.

Frika leva les yeux vers la vieille femme.

– Oh, madame ! protesta-t-elle tristement.  
Pourquoi me croyez-vous aussi méchante ? Je  
crois que je n'ai jamais attaqué quelqu'un la  
première. Quand on me faisait mal, je me  
défendais en égratignant, en donnant des coups  
de pieds. Mais est-ce que c'est faire mal que de  
se défendre ?

– Non, bien certainement, répondit l'aveugle  
en souriant. Mais tout à l'heure, vous avez  
souhaité qu'il arrivât du malheur à  
M. Sigismond... Ce n'est pas une parole très jolie  
dans la bouche d'une jeune fille.

– Je n'aime pas le jeune seigneur. Tantôt, je  
lui ai tiré la langue.

– Et qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il ne m'a pas vue ; il était déjà passé et me

tournait le dos.

– Alors, à quoi cela vous a-t-il servi ? Croyez-vous, réellement, que votre geste l'eût beaucoup gêné ? Il aurait pensé : « Cette jeune demoiselle est bien laide. » Et c'est tout ce que votre langue tirée lui aurait inspiré.

– C'était pour le vexer.

– Je ne vois pas en quoi votre laideur pouvait le vexer !

– Ma laideur ?

Frika n'en croyait pas ses oreilles. L'aveugle qui devinait ce qui se passait dans l'âme de la petite nomade, en était toute réjouie.

– Mais, oui, Frika, insista-t-elle. J'ai dit laideur. Tenez, ajouta-t-elle. Regardez-vous dans la glace qui est au-dessus de la cheminée et voyez comme vous êtes gentille quand votre visage est calme et reposé. Au contraire, tirez la langue ou faites des grimaces, et voyez combien tout de suite vous devenez laide.

– C'est vrai ! fit Frika saisie.

Elle n'avait guère eu, jusqu'ici, l'occasion de

se contempler dans une glace.

Mais la voix insinuante de la vieille femme continuait :

– Vous voyez que le vicomte Sigismond ne pouvait se vexer de votre geste. Au contraire ! Vous lui fournissiez l’occasion de se dire : « Elle est bien désagréable à regarder, cette jeune fille. Son âme doit être aussi laide que son visage. »

– Ah, bah !

De nouveau, Frika se regardait dans la glace. Après quelques secondes d’attention, elle risqua un sourire à son image. Combien sa figure lui parut alors attrayante. Jamais, elle n’avait pensé qu’une telle transformation fût possible.

– Et si je lui apparaissais jolie, au jeune monsieur que penserait-il ? demanda-t-elle, un peu timide.

Olga se mit à rire.

– Dame ! À son âge... une jolie fille est toujours agréable à regarder... Je suppose que M. Sigismond n’oserait plus passer auprès de vous sans vous voir... enfin, sûrement, il ne

penserait plus autant de mal de vous, puisqu'il serait forcé d'admettre que vous êtes jolie.

Frika ne dit plus rien. Tout d'un coup, elle était devenue songeuse. Les paroles de l'aveugle lui ouvraient des horizons qu'elle n'avait jamais entrevus. C'était la première leçon de coquetterie qu'elle recevait et elle en était tout éberluée.

Elle vint se rasseoir aux pieds de la vieille femme, sur les genoux de laquelle elle croisa sagement les mains.

– Vous me parlerez souvent comme vous venez de le faire, madame, demanda-t-elle à voix basse. Je ne sais rien ; on ne m'a rien appris. J'ai poussé comme un petit animal peureux qui ne songe qu'à esquiver les cailloux qu'on lui lance... En vérité, je dois être bien laide, de quelque côté qu'on me regarde.

Cette pensée devait lui être, soudain, très pénible car elle tomba dans une sombre rêverie et Olga Petrovna ne put en tirer rien de plus, ce jour-là.



\*

Dès le lendemain de la réunion du Conseil, une vie nouvelle commença pour Frika.

Olga avait été chargée de diriger la jeune fille en attendant le retour du comte de Mordaw. Et comme sa naissance pouvait être reconnue par celui-ci, la vieille aveugle devait, en prévision d'un tel dénouement, s'efforcer de *décrasser* la pauvre enfant.

C'est qu'il fallait tout lui apprendre, à cette malheureuse ! Une vraie petite fille des bois qui ne savait ni manger, ni parler, ni même se laver ; car elle était sale et malpropre comme toute vraie nomade qui se respecte.

Il était même nécessaire qu'elle se façonnât un peu avant de paraître devant le seigneur de Kolos ; non pas que le châtelain fût un méchant homme ; mais il ne badinait pas avec les égards qui lui étaient dus.

Habitué aux marques du respect slave, qui peuvent paraître à l'étranger un peu serviles, mais

n'en sont pas moins admirablement expressives, le comte de Mordaw, rude, mais courtois, exigeait de tous déférence et soumission.

Or, ces deux qualités manquaient justement à la petite nomade.

La vieille nourrice choisit Doriza pour accompagner partout la petite sauvageonne qu'il convenait de dégrossir.

La femme de chambre avait des ordres stricts pour ne pas laisser Frika livrée, un seul moment, à ses instincts. Elle devait aussi s'efforcer d'initier l'orpheline à la vie du château, à ses usages et à ses règles.

Ce ne fut pas sans mal que la jeune servante tâcha d'éduquer la nomade. Celle-ci lui opposait, en général, une mauvaise volonté persistante, comme si obéir à ceux qui prétendaient la retenir de force à Kolos, avait été déchoir.

Il y avait sous cette apparence inculte, tout un atavisme qui dominait chez cette jeune fille. La fierté, la dureté même, un orgueil instinctif, tous les traits particuliers d'une race ancienne

dominatrice, apparaissaient en elle. Quels ancêtres indomptables avaient apporté dans ses veines un si complet élan d'indépendance ?

Et ce ne fut pas une petite affaire que de dresser ce jeune pur-sang sauvage.

Quand une chose ne lui plaisait pas, Frika laissait échapper sans aucune vergogne des jurons dont rougissait la timide Doriza, tandis que Olga Petrovna se signait comme à la voix d'un démon.

Ou bien, elle attrapait violemment la première chose à sa portée et la lançait à toute volée en pleine figure de l'arrivant.

La vieille nourrice en était bouleversée, bien qu'en elle-même, une sorte d'allégresse la soulevât :

– Bon sang ! pensait-elle. Il y a des moments où je crois entendre M<sup>lle</sup> Eliza. C'est la même voix orgueilleuse, les mêmes élans volontaires. Le comte de Mordaw, en l'entendant, croira voir revivre sa sœur !... Dieu soit béni : Frika est bien celle que l'on cherche depuis si longtemps !

Mais l'aveugle se gardait bien d'exprimer tout

haut ses pensées. L'indocile fillette était assez difficile à dompter ; de quelles révoltes n'eût-elle pas été capable si elle avait su qu'elle pouvait être la véritable héritière de Kolos ?

Le plus pénible moment de la journée pour Doriza, qui était attachée au service de Frika était, peut-être, l'heure consacrée à la toilette de la jeune fille.

Tout était matière à critique.

Combien de fois, l'enfant terrible n'entra-t-elle pas dans une colère noire parce que l'eau était trop chaude ou trop froide à son gré ?

Ces jours-là, toute nue – la belle affaire ! – elle s'élançait sur Doriza et la forçait à venir tâter cette eau détestable, à moins que, réunissant ses mains en conque, elle ne lui en envoyât en pleine figure.

– Tu as juré de me brûler toute vive, Doriza ! Dis-le donc qu'on t'a payé pour que tu débarrasses de moi mes ennemis !

– Vous déraisonnez, Frika. Qui voulez-vous, à Kolos gêner pareillement. Si vous étiez

indésirable, il y a longtemps que l'on vous aurait ouvert les portes pour que vous puissiez reprendre votre chemin.

– Est-ce que je sais, moi, de quoi sont capables tous ces gens corrects et empesés qui cachent leurs pensées sous des airs bienveillants ?

– Allons, allons, petite Frika ; vous allez encore vous mettre en colère et vous serez laide aujourd'hui parce que je n'aurai pu vous soigner convenablement.

Généralement, cette perspective apaisait le courroux de l'enfant rétive. Mais la discussion reprenait quand la soubrette mettait le peigne dans la chevelure de sa bouillante maîtresse.

Le drame de la coiffure se renouvelait quotidiennement et, il arrivait le plus souvent que le peigne, quand ce n'était pas la brosse ou la serviette, passât par la fenêtre sous le nez de Doriza consternée.

Ah ! l'imprévu ne manquait pas au service de Frika !

\*

La petite nomade, cependant, était coquette et dès le premier jour, elle avait été émerveillée des changements apportés à sa toilette.

Lorsque Doriza était venue ouvrir les persiennes, en annonçant à la jeune fille « que le bain de Mademoiselle était prêt », celle-ci dormait encore.

La luxueuse salle de bain avec toutes ses porcelaines, ses nickels, ses mosaïques, l'avait étonnée. Elle évoquait pour elle une salle d'opération dans un hôpital, qu'elle avait entrevue, un jour, en allant visiter une femme de sa tribu qui avait été victime d'un accident et qu'on y soignait.

Ce n'est pas sans un peu d'appréhension ce jour-là, qu'elle quitta ses vêtements.

Habitée à faire sa toilette en plein air, au bord d'un ruisseau ou d'une mare, l'orpheline se demandait à quoi pouvaient bien servir tous ces instruments. Y avait-il besoin de tant de choses

pour se débarbouiller ? Du savon et un bout de linge propre lui avaient paru jusqu'ici le grand luxe !

Du bout des orteils, elle tâtait l'eau chaude qu'une essence au frais parfum avait rendue un peu laiteuse. D'autre part, le bassin de marbre lui évoquait un cercueil mystérieux et elle hésitait à y descendre. Elle se décida soudain, brusquement, parce que Doriza souriait railleusement.

La poussée d'eau et la chaleur la firent d'abord suffoquer : mais elle eut vite fait de se sentir à l'aise et d'apprécier la bonne détente du bain. Déjà, Doriza lui tendait un peignoir moelleux et bien chauffé. Puis, après une friction à l'eau de Cologne, elle la dirigeait vers une coiffeuse.

– Que les cheveux de Mademoiselle sont souples ! s'extasiait la soubrette en brossant les boucles dorées.

Sous les doigts habiles de la femme de chambre, la chevelure de Frika se rangeait en ondes savantes et la petite s'en émerveillait.

En dehors des nattes et des crans, bien serrés et huileux, dont se coiffaient les tziganes, elle n'avait jamais imaginé qu'on pût tirer parti si coquettement de ses cheveux. Son visage en était tout transformé et Frika se trouvait subitement très jolie.

– Maintenant, confiez-moi vos menottes, Mademoiselle.

Les mains de Frika étaient très petites, en effet. Étroites, pâles, de chair fine, elles étaient, à elles seules, le témoignage d'une race.

Un peu transie par ce titre de « Mademoiselle » qu'on lui décernait, Frika suivait en silence, mais avec intérêt, le travail des pinces, des ciseaux et des limes.

Taillés, limés, polis, rougis, ses ongles bombés et larges devenaient de vrais bijoux et, la fillette, transportée de joie, embrassait ses doigts, pendant que la femme de chambre donnait à ses pieds des soins aussi méticuleux.

Cette longue toilette terminée, une autre surprise enchantait l'enfant. Doriza lui passait sur



le corps du linge fin aux multiples broderies.

C'était un enchantement pour la pauvrete qui pépiait de joie.

Elle admit très bien que sur cette vaporeuse lingerie, on ne remît pas ses guenilles rouges et vertes. Sa nouvelle parure consistait en une robe au corsage collant sur une jupe d'indienne simple et très plissée. Trois rangs de galons multicolores en décoraient le bas, ainsi que le bord des manches courtes, bouffantes vers le haut et serrées au coude. Un fichu de cachemire à larges fleurs complétait l'encolure. Sur les cheveux, un bandeau en forme de diadème, garni de pierreries était posé ; enfin de grands pendants d'oreilles garnissaient les fins lobes d'oreille de la jeune fille et achevaient de la transformer en une délicieuse poupée slave.

Sans vergogne, Frika s'admirait dans la grande glace de son armoire.

Elle se trouvait jolie et à l'aise dans ses vêtements nouveaux. Seules, ses chaussures, bien que de cuir très fin, gênaient un peu ses pieds habitués à courir sans entrave.

Toute sa coquetterie éveillée, Frika ne se décidait pas à quitter la glace.

– Me voici, pensait-elle, comme toutes les belles jeunes filles qu'on rencontre, le dimanche, à la sortie de la messe. Le beau vicomte, lui-même, n'osera plus m'appeler *gitane* quand il me verra ainsi transformée.

Elle dansait de joie à cette pensée.

Il lui semblait avoir rompu définitivement avec sa vie passée. Elle n'était plus une petite vagabonde. Il y avait loin de la belle jeune fille, dont elle admirait l'image, à la petite sauvage de la veille, si drôlement affublée d'oripeaux clinquants.

Un élan de reconnaissance l'entraîna à la chambre d'Olga Petrovna.

– Oh ! madame ! s'écria-t-elle. Comme je suis heureuse d'être traitée avec tant de bonté. Qui dois-je remercier pour toutes ces libéralités ?

– Ne vous occupez pas de cela pour l'instant, ma petite fille. Pour le moment, on vous traite comme si vous étiez bien l'enfant qu'un homme

vénéré par tous a perdu autrefois. Si vous êtes bien cette enfant, la joie de vous avoir rendue à votre père nous paiera au centuple de nos peines.

– Mais si le hasard faisait que je ne sois pas cette enfant ? Y avez-vous pensé, madame ?

– J’ai tout envisagé. Mais, alors, ce serait en pensant à cette absente que nous aurions agi ; et à cause d’elle, nous ne le regretterions pas.

– Alors, je n’ai personne à remercier, pour le moment ? regretta Frika. C’est dommage !

– Plus tard, vous le ferez, dit doucement l’aveugle en caressant les cheveux de l’enfant. Vous êtes contente de votre vie nouvelle et c’est l’essentiel. Aimez-vous votre robe ?

– Oh ! oui ! fit la petite avec un accent si joyeux qu’Olga Petrovna sourit.

– Eh bien, vous en choisirez quelques autres cette après-midi. Une couturière viendra vous présenter des modèles de robes et de lingerie. Il va falloir faire un choix de toutes les petites choses qui vous seront désormais nécessaires.

Quelques robes ! du linge !

Frika était si ravie à cette perspective qu'elle restait bouche bée, sans savoir quoi dire.

Jamais elle n'avait eu une robe faite pour elle. C'était toujours le rebut des autres qui l'habillait et les guenilles qu'on lui passait devaient, par tous les temps, lui suffire jusqu'à ce qu'elles tombassent en loques.

Olga Petrovna devinait les pensées de l'enfant.

– Être propre et bien habillée, c'est beaucoup, dit-elle. Mais ce n'est pas assez, cependant. Demain, il faudra commencer à travailler, afin de ne pas paraître sotte au milieu des jeunes filles de votre âge. Le vicaire Onofrio veut bien se charger de votre instruction, quelques heures, chaque après-midi. Il faudra retenir tout ce qu'il vous apprendra.

La pensée d'être enfermée et assise de longues heures, chaque jour, ne réjouissait pas trop la petite ; mais le désir d'être digne des parents qu'elle espérait retrouver, et aussi l'orgueil de n'être pas inférieure aux gens parmi lesquels elle allait vivre désormais, lui firent accepter avec bonne volonté les leçons du vicaire.

Elles lui devinrent, d'ailleurs, vite un plaisir. Très intelligente, l'esprit mûri déjà par sa dure vie de nomade, Frika se passionnait aux cours du vicaire qui s'émerveillait de la compréhension de son élève.

De son côté, le chapelain Béryk s'intéressa à la culture musicale de la jeune fille. Il la fit chanter ; puis, lui donna les premières notions de solfège.

Très douée sous ce rapport, Frika jouait du violon avec énormément de sensibilité, mais elle n'avait aucune technique. Habitée à jouer même des morceaux difficiles, en se fiant uniquement à son oreille, l'adolescente trouvait inutile et fastidieuse l'étude des gammes et de la théorie. Et le bon curé dut, plus d'une fois, calmer les bouillants emportements de sa néophyte, devant les difficultés dont elle ne voyait pas la nécessité.

\*

Il y avait quelques jours que la gitane était

hébergée au château de Mordaw et qu'on s'efforçait de polir ce diamant brut avant de le présenter au comte, quand on songea à lui faire prendre une leçon d'équitation.

Le premier écuyer de la maison de Mordaw devait être son professeur.

Mick, installé avec les garçons d'écurie, s'occupait des chevaux et du service intérieur, aidé de nombreux valets. On le surveillait sans en avoir l'air... Et, depuis son arrivée, il n'avait guère fait qu'entrevoir sa petite amie d'infortune. Bien logé, bien nourri, le garçon n'en demandait guère plus pour le moment, d'autant plus qu'il se disait que Frika devait être heureuse.

Ce matin-là, dans une atmosphère paisible et ensoleillée, l'écuyer en grande tenue attendait la jeune fille. On avait sellé pour elle un bel alezan, à l'œil vif, qui piétinait sous le harnachement de cuir, que chiffraient d'argent les importantes initiales couronnées de la maison.

Frika parut en haut des marches qui accédaient à la porte principale du château. Elle était correctement vêtue d'une amazone de drap

sombre et sa taille bien prise apparaissait pleine de grâces.

Bottée, gantée, la cravache en mains, elle s'approcha du cheval qu'elle flatta gentiment.

– Le magnifique animal ! admira-t-elle en connaisseur. Pour un cheval, ça c'est un cheval ! L'encolure si fine, les muscles longs, frémissants comme des cordes, les pattes si minces, si racées ! Un vrai cheval !

Elle aurait voulu que Tomerada la vît avec une bête pareille. Et, du fond du cœur, Frika remercia cette ancienne compagne qui faisait de l'acrobatie dans le cirque ambulante où elles avaient vécu ensemble plus de deux ans. Grâce à cette aimable écuyère qui lui avait appris les finesses de son métier, elle allait être supérieure, en quelque chose au moins, aux gens qui l'entouraient.

Sa première leçon !

On allait bien voir !

Dans leurs gants souples, les petites mains frémissaient d'impatience.

L'écuyer, un genou à terre et les doigts unis,

voulut aider la jeune fille à se mettre en selle.

Frika le regarda ahurie.

– J’ai l’habitude, fit-elle, en le repoussant.

Puis elle éclata d’un rire sauvage... cet affreux rire sans mesure qu’elle avait appris au milieu des bohémiens. Et, bondissant, elle attrapa la crinière de son cheval pour s’élancer comme elle l’avait fait tant de fois sans selle et sans étriers.

Mais ses vêtements la gênaient.

– Au diable ces gants, et cette cravache !... et ce chapeau ! s’exclama-t-elle en jetant ces choses à terre.

Les bottes suivirent... Puis, gênée encore par la longue robe, elle la dégrafa sans explication et, vêtue simplement d’une combinaison de soie blanche, elle sauta sans effort bien au-dessus de la selle.

Pendant quelques instants, avec un sourire fier, Frika fit caracoler son cheval dans la cour d’honneur solennelle qui n’avait jamais vu, assurément, amazone aussi légèrement vêtue.

Mick était non loin de là. Il trouva magnifique



sa petite compagne en pareil état. Il n'en vit pas le ridicule, si bien qu'il hurla à pleine voix :

– Bravo, Frika !

Ce qui n'apaisa pas, loin de là, l'ardeur de la bouillante cavalière.

Désemparé, le brave écuyer contemplait avec ahurissement son élève qui, tout en ignorant les principes fondamentaux d'équitation, faisait exécuter à sa bête, avec une rapidité folle, des tours dont aucun des beaux cavaliers du château n'aurait été capable.

Non loin de là, les garçons d'écurie regardaient, bouches bées...

Quelques-uns riaient grassement, en voyant la tenue légère de la jeune amazone. Et c'est en vain que le maître d'écurie, de plus en plus embarrassé, cherchait à arrêter l'équipage.

Frika, excitée par le jeu et par le public grandissant, faisait mille cabrioles. Pour une écuyère de cirque, familière de la voltige et des sauts dans des cercles de papier, toute cette acrobatie n'était rien. Debout sur sa bête qu'elle

excitait par de petits cris brefs, Frika multipliait les sauts, se laissait glisser à terre pour rattraper sa monture au galop et s'élancer sur la selle dans un bond d'une souplesse et d'une précision merveilleuses qui lui faisait honneur.

De tous les coins du domaine, arrivaient les serviteurs attirés par le singulier spectacle, si bien que Frika, tout enfiévrée de gloriole, excitée par tous ces regards qu'elle estimait admiratifs, se livrait à des tours de plus en plus audacieux.

Enfin, piquant des deux, sans éperons, mais avec ses petits talons durcis par la marche, elle emporta sa monture dans un brillant galop vers la grande porte d'honneur.

Or, l'écuyer qui avait à son tour bondi sur un cheval par crainte de la voir tomber ou même s'enfuir – pouvait-on savoir avec cette fille d'enfer ? – s'élançait sur ses traces...

À cette minute précise, les lourdes portes monumentales du grand portail s'ouvraient comme par enchantement devant le vicomte Sigismond. Il rentrait à cheval, accompagné d'une correcte et ravissante amazone.

Depuis le Conseil, Frika n'avait jamais rencontré la hautaine figure du jeune homme qui, trouvant ridicule l'histoire de la nomade, se désintéressait totalement de cette jeune sauvage... Même, il refusait impatiemment d'entendre parler de quoi que ce soit y ayant trait.

Sigismond de Mordaw, plein de morgue et de hauteur, sa promenade achevée, rentrait donc au château, conscient de sa prestance, de sa noblesse, du dévouement de tous les gens de service qui s'avançaient empressés au-devant de lui. Jamais, peut-être, son attitude n'avait été plus digne, plus compassée. L'héritier rentrait dans son petit royaume !

Le contraste fut alors si total que Frika, elle-même, le sentit.

Interdite, le front empourpré, elle arrêta court son cheval frémissant et contempla les arrivants.

Pendant quelques instants, se dressèrent face à face, le jeune seigneur et la folle gitane à demi dévêtue, jolie sans doute d'une grâce sauvage, mais combien déplacée dans la vieille demeure....

Un rire muet et dédaigneux passa sur les lèvres de Sigismond.

« N'avait-il pas eu raison de douter de cette fille ? Qui oserait prétendre qu'il s'était, trompé sur le compte de cette saltimbanque ? »

Avec un léger haussement d'épaules, sans un mot, presque sans la voir, il passa...

La jeune amazone qui l'accompagnait, si parfaitement correcte d'allure et de tenue, éclata alors d'un rire moqueur et méprisant que Frika enregistra avec une rage secrète.

Jamais, la pauvre nomade n'avait éprouvé pareille humiliation. Vêtue de son petit jupon blanc dont les broderies étaient ternies par tant de gymnastique, la malheureuse aurait voulu disparaître sous terre pour ne plus voir le couple magnifique.

C'est que le costume de cheval convenait admirablement au vicomte de Mordaw. Déjà grand, il paraissait plus élancé encore avec la culotte courte et les bottes fines de cuir fauve.

Et n'aurait-on pas dit qu'il avait choisi la

teinte de son vêtement pour mettre en valeur le beau ton roux, très chaud à l'œil, du drap qui habillait sa compagne ! Ah ! celle-ci n'était pas, comme Frika, embarrassée de sa traîne ! Avec quelle allure de reine la rejetait-elle sur son bras pour tendre la main au beau Sigismond qui l'aidait à descendre, avec une aisance infinie.

Puis, tous les deux échangèrent quelques paroles qui les firent rire. Frika eut tout de suite l'impression qu'ils parlaient et se moquaient d'elle.

Cette pensée lui fit perdre la tête.

Brusquement, elle se pencha sur l'encolure de sa monture et éperonnant à nouveau, de ses talons durcis, le cheval impatient, elle poussa un cri sauvage et franchit le portail de pierre, sous l'œil consterné du personnel.

Ce fut une fuite éperdue dans la campagne...

La jeune fille, furieuse, blessée dans son orgueil, dépensait sa colère en un galop désordonné. Elle avait arraché au passage une fine et souple branche dont elle fouettait

rageusement son coursier.

Celui-ci, un pur-sang magnifique, n'aimait guère être traité de la sorte. Si bien que, cheval et cavalière, aussi mécontents l'un que l'autre, chevauchaient comme des furies sorties de l'enfer.

Le vicomte en passant devant le maître d'écurie avait eu pour lui un salut de la tête sec et ironique :

– Mes félicitations !

Pas un mot de plus, mais cela avait suffi pour souffleter le malheureux.

Hors de lui, il s'était mis à la poursuite de la jeune fille.

« Assurément, il serait responsable de tout accident qui se produirait, comme aussi des extravagances auxquelles pourrait se livrer l'étrange écuyère ! Comme si l'on pouvait venir à bout d'une fille pareille ! »

Frika, maintenant, ivre de liberté, éprouvait un irrésistible besoin de mettre de la distance – une distance infranchissable – entre Sigismond et

elle.

Pour la première fois, peut-être, avec une telle violence, sa nature impulsive et sauvage connaissait la haine.

Elle revoyait cette femme – si jolie, si correcte, au sourire moqueur, – auprès de laquelle le beau Sigismond s’empressait. Oh ! comme elle la détestait, cette fille riche et adulée ! Elle aurait voulu tuer le sourire de ses lèvres roses, griffer sa peau blanche, déchirer sa robe impeccable, la rendre ridicule si la chose était possible ! Quel mal n’aurait-elle pas su lui faire ?

Une cruauté secrète s’éveillait dans sa nature fruste, née, peut-être, d’aïeux impétueux et cruels, héritage de sang que toute une lignée d’ancêtres tyranniques devait lui avoir légué.

\*

La vérité nous oblige à dire que Frika, extrêmement sensitive, n’oublia pas de sitôt l’humiliation qu’elle avait subie, ce jour-là. Le

rire de la belle inconnue souffletait encore, à distance, la pauvre petite ballerine. Quant au regard méprisant du vicomte, elle croyait toujours le sentir peser sur elle, comme un fer rouge qui rongerait sa chair.

À partir de ce jour, l'écuyer eut la bonne surprise – car il n'en attendait guère que de mauvaises avec cette capricieuse élève – de trouver Frika étrangement docile à ses conseils. Elle montait avec une habileté qui lui venait d'avoir été mise sur un cheval depuis qu'elle savait marcher ? Comme le cow-boy, dans les ranchos d'Amérique, elle se tenait sur l'animal aussi solidement qu'à terre, sans que celui-ci pût la désarçonner ; mais la vraie science du cavalier, la tenue et la grâce, tout cela, elle dut l'acquérir.

Avec une volonté farouche, jamais rebutée, elle s'y employa de son mieux. Elle accepta ses bottes, ses gants, sa robe longue et toutes les explications qu'on lui donnait pour se tenir en selle, selon les principes rituels d'une bonne éducation. En huit jours, elle s'assimila le code de la haute école et ce ne fut plus pour elle



qu'une question d'habitude pour exécuter machinalement tous les gestes prescrits par les maîtres d'équitation de tous les manèges du monde.

Il arriva alors, au cours de ses promenades dans la campagne, quand elle était suivie d'un seul écuyer qui marchait correctement derrière elle, qu'elle fit la rencontre du couple magnifique qui l'avait tant estomaquée lors de sa première leçon. Ces fois-là, c'était elle qui se raidissait et relevait la tête. Le front haut, l'œil orgueilleux, elle passait sans regarder ceux qu'elle croisait.

– Cette petite sotte est ridicule d'orgueil, disait la compagne de Sigismond qui était la fille d'un propriétaire voisin, vague parent du comte de Mordaw.

Le vicomte hochait la tête.

– Elle est étonnamment racée, répondait-il songeur. Quand je la vois si fine et si étrangement distinguée, malgré son éducation première, je commence à me demander, moi aussi, si elle n'est pas réellement l'enfant disparue, il y a treize ans ?

– Mais, alors, Sigismond, si vous admettez cette chose invraisemblable, vous ne serez plus l’héritier de Kolos. Avez-vous jamais pensé à cela, mon ami ?

Le jeune homme eut un geste vague.

– Que voulez-vous que j’y fasse, Sophia ? La destinée peut m’enlever, demain, tout ce qu’elle m’a attribué hier. Je n’y puis rien.

– Vous pourriez lutter... vous cramponner... faire jeter à la porte cette enfant du diable.

Mais il secoua la tête.

– Non, fit-il résolument. Jamais, je ne me dresserai en travers de la vérité. Tant mieux, si mon oncle retrouve l’enfant qu’il a perdue ; tant mieux encore, pour cette fillette si elle revient au nid qui l’a vue naître.

– Mais, vous, dans tout ceci ?

– Eh bien, moi, je verrai à prendre une autre route, si les événements me sont défavorables.

– Quelle voie pourriez-vous suivre, sans fortune et sans espoir d’en avoir, quelque jour ?

– La carrière des armes me plairait assez.

– Un officier sans le sou ! Merci bien ! Quelle femme voudrait jamais vous épouser ?

Il y avait un tel mépris dans la voix de la jeune fille que le vicomte leva les yeux vers elle.

Un sourire désabusé flotta sur les lèvres masculines.

– Aussi, est-ce bien pour cela que je n’ai jamais parlé mariage à une femme, répliqua-t-il ironiquement. Je ne me soucie pas du tout d’être épousé pour mon nom, mon titre ou ma fortune... Ce doit être pour la même raison, qu’aucune jeune fille, jusqu’ici, ne m’a parue digne de mon amour.

Du dépit passa dans les yeux sombres de l’amazone.

– Ne dites pas de sottises, Sigismond. Vous savez bien que votre oncle a toujours souhaité que nous nous mariions un jour.

– Mon cœur n’a jamais ratifié les désirs de mon oncle, riposta-t-il avec une sorte de dédain.

Puis, changeant de ton, s’efforçant d’être plus

courtois :

– Je m’excuse vivement, cousine Sophia, de vous répondre aussi franchement. J’avais espéré que, vu notre bonne camaraderie, sans arrière-pensée équivoque, vous ne me contraindriez jamais à prendre position sur ce point. Mais, puisque vous avez soulevé vous-même la question, je ne dois pas hésiter à vous fixer sur mes intentions. Je sais trop combien peu vous pensez vous-même à l’amour, pour me méprendre sur vos sentiments. Nous ne nous aimons pas, heureusement ; nos caractères ne se complètent pas ; enfin et surtout, je me suis juré de n’épouser jamais qu’une femme capable de me comprendre et de m’aimer... de m’aimer assez pour excuser tous mes défauts, en faveur des quelques rares qualités que je puis tout de même posséder...

Un éclat de rire lui coupa la parole.

– Vous êtes amusant, Sigismond ! Vous parlez comme un enfant ! Pour être vicomtesse, toutes les femmes excuseront vos défauts et vous découvriront mille qualités... surtout, si votre

oncle vous déclare son héritier.

Puis, cessant de rire, elle reprit plus sérieusement :

– Évidemment, nous ne nous aimons pas, dans le sens que les romanciers attachent à ce mot vieillot ; mais la vie n'est pas un roman ! Et j'ai toujours pensé que des époux qui vivent en bonne harmonie, intelligemment, et avec la satisfaction intime d'avoir répondu aux désirs de leurs familles, doivent fatalement être heureux en ménage. Ce n'est pas sur un sentiment, plus ou moins fugace, qu'on doit fonder une famille.

– Brisons là-dessus, cousinette. Je vous répète que nos projets d'avenir ne concordent pas du tout. Je souhaite vivement que vous rencontriez, sur votre route, le bon garçon, riche et ambitieux, qui ferait votre bonheur. Quant à moi, je demande au Ciel de ne pas mettre sur mon chemin, avant trois ou quatre ans, celle qui fera culbuter ma volonté d'indépendance.

Il faut croire que cette explication singulière, entre les deux jeunes gens, si liés d'amitié jusque-là, eut plus d'importance qu'ils ne

l'imaginaient l'un et l'autre, car ils se séparèrent sans prendre rendez-vous pour le lendemain, comme ils le faisaient d'ordinaire ?

À dater de ce jour, Frika rencontra beaucoup moins la belle amazone aux côtés du vicomte de Mordaw. Et nous devons dire, pour ne pas laisser dans l'ombre un seul point du caractère de notre héroïne, qu'elle fut enchantée de ne plus apercevoir aussi souvent celle dont le sourire la tracassait si fort.

\*

Il fut beaucoup moins facile d'apprendre à Frika l'art de manger correctement.

On la servait à part, dans une petite salle à manger ; mais l'ancienne nomade délaissait couverts et serviette et mangeait à la diable, la plupart du temps « sur le pouce », comme elle en avait l'habitude depuis l'enfance. Il fut donc décidé que Doriza mangerait avec elle, dans la grande salle, afin que l'ayant devant les yeux, en

exemple, la jeune néophyte pût se rendre compte comment il lui fallait s'y prendre pour manger convenablement.

Leur premier repas ne manqua pas de pittoresque.

Assise dans un vaste fauteuil de bois sculpté, le regard de Frika se promenait, surpris et admiratif, sur la table somptueusement couverte d'orfèvrerie ; les lourds plats d'argent débordaient de mets riches et variés. C'était la vie seigneuriale dans toute son opulence, mais aussi avec toute sa contrainte et son étiquette.

La pauvre Frika ne put s'empêcher de faire une grimace. Elle, qui aimait bien manger, n'allait pas pouvoir le faire avec insouciance. Elle se rendait compte que ce serait dur et que chaque repas, désormais, allait être une corvée pour elle.

Cependant, elle ne broncha pas, car elle ne voulait pas paraître timorée devant Doriza. Correctement, elle posa sur ses genoux sa serviette à peine déployée, comme elle le voyait faire à sa compagne.

En elle-même, elle se demandait à quoi pouvait bien servir le morceau de toile, puisqu'on ne l'étalait pas devant soi, comme le font les clients des restaurants populaires débordants sur les trottoirs ?

Puis, elle attendit que le maître d'hôtel posât devant elle une assiette remplie de hors-d'œuvres.

Jamais, Frika n'avait mangé autre chose que des tartines ou des pommes de terre au fromage blanc, mets journaliers des pauvres gens en Sylvanie. Jamais, non plus, elle n'avait tenu en main une fourchette.

Trop fière pour le laisser voir, elle tournait celle-ci dans ses doigts, ne voulant pas demander à quoi pouvait servir ce bizarre petit trident. Elle se contenta de couler un regard avide sur Doriza qui mangeait posément.

Tout alla bien au début. Il n'y avait ni os ni sauce dans ces hors-d'œuvre délicieux et, Frika n'était pas maladroite.

Déjà, l'orpheline reprenait de l'aplomb ; ses



débuts à table étaient plus amusants que difficiles.

Pourquoi fallut-il qu'on lui servît une cuisse de poulet ?

La petite adorait ce mets pour en avoir goûté, quand un garçon de la tribu réussissait à chaparder quelque volaille dans la campagne.

Mais il est difficile, lorsqu'on se sert de la fourchette, pour la première fois, de détacher sans y mettre les doigts les chairs d'une cuisse de poulet. Frika essaya, pourtant ! Rouge, suante, gênée et maladroite, elle piquait du couteau et de la fourchette le morceau convoité. Finalement, la cuisse glissa dans le jus et s'en fut, sur le magnifique parquet, dessiner une longue glissade.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, un grand chien qui se tenait près de la table, héraldique et immobile, attrapa le morceau dans sa gueule.

Ce fut la catastrophe !

Furieuse, Frika se leva ! Et jetant sa serviette de lin sur la table, elle se précipita pour arracher à

la bête vorace, qui grondait sourdement, le précieux aliment.

Il y eut une bataille rangée où l'animal n'eut pas le dessus. Ce n'était pas la première fois que Frika disputait à une bête sa pitance... Cela se voyait bien !

Au bruit, mêlé des grognements du chien et des jurons de la gitane, plusieurs domestiques s'étaient élancés.

Chaque porte, en s'ouvrant, laissait passer une tête effarée, car le spectacle n'était pas ordinaire !

Dans la salle aux hautes voûtes antiques, une jeune fille se roulait à terre, cramponnée au molosse qui, lui, vraisemblablement n'en avait jamais vu autant !

Frika serrait si fort la gorge de l'animal que celui-ci, en désespoir de cause, finit par lâcher la proie convoitée. La nomade rapporta celle-ci triomphalement, dans son assiette.

La scène s'était passée si rapidement que Doriza n'avait pu intervenir. Debout, les mains jointes dans une attitude épouvantée, elle restait

sans parole.

À la fin, comme elle voyait Frika porter à sa bouche la malencontreuse cuisse de poulet, elle articula :

– Oh, Frika ! Vous n’allez pas manger cela !

– Et alors ! répliqua l’ancienne gitane. Tu crois, peut-être, que je vais la laisser bouffer à un chien ? Moi, j’ai faim !

Et sans laisser à la jeune servante le temps de se ressaisir, elle empoigna la cuisse de poulet et y mordit à belles dents.

Il fallut les protestations de tous pour qu’elle suspendît sa mastication.

Déjà, un serviteur avait changé l’assiette et lui présentait le plat.

Frika allait se servir et, copieusement encore, car une sorte de rage était en elle, devant tous ces visages réprobateurs. Mais, à ce moment, dans l’embrasure de la porte, le vicomte de Mordaw apparut :

– Qu’est-ce que tout ce bruit ? demanda-t-il en inspectant chacun.

Il vit Frika toute rouge, décoiffée, et devina qu'elle avait encore fait des siennes. Sans savoir exactement de quoi il s'agissait, il la cingla d'un regard un peu dur.

– Je voudrais bien, jeune fille, que vous ne vous donniez pas en spectacle à mes gens. Ceux-ci sont polis et convenables avec vous, essayez donc d'être aussi correcte avec eux.

Ceci dit, il quitta la pièce, sans voir le tremblement qui agitait soudain la petite nomade.

Toute l'animation de la pauvre Frika était tombée. L'intervention du vicomte lui avait coupé l'appétit et elle, qui l'instant d'avant disait avoir si faim, repoussa le plat qu'on lui tendait.

– Merci, j'en ai assez.

Pâlie tout à coup, elle demeurait figée devant son assiette vide, les mains croisées nerveusement sur le rebord de la table.

Sans qu'elle s'en rendît compte, car son orgueil ne lui aurait pas permis d'extérioriser sa peine, une humidité montait à ses yeux.

Doriza vit son émoi et en eut pitié. Elle

allongea le bras par-dessus la table et sa main vint se poser sur celles de l'enfant.

– Ne vous faites pas de mal, mon petit. Une autre fois, vous ferez mieux. Ce n'est pas de votre faute si vous ne savez pas vous tenir comme ceux qui ont vécu toute leur vie dans un château.

– Oh, je voudrais m'en aller d'ici ! J'en ai assez ! balbutia la pauvrete, pendant qu'amollie par le ton de la soubrette, elle laissait des larmes rouler sur ses joues.

– Il ne faut pas vous décourager, Frika, insista l'autre. Tenez, je trouve, moi, qu'il est merveilleux que vous portiez si bien la toilette. Du premier coup, vous avez eu de la grâce dans vos nouveaux effets ; vous êtes souple, distinguée et il y a de la race dans vos gestes quand vous voulez bien ne pas agir en petite sauvage. Tout le monde le disait, ce matin, à la sortie de l'office... De la race, Frika, ce n'est pas donné à tout le monde d'en avoir, je vous l'assure.

– Et j'en ai, moi ? s'exclama la petite dont le front se rassérénait devant ces éloges inattendus.

– Beaucoup.

– Alors, pourquoi le vicomte est-il si méchant pour moi ? Il me déteste, celui-là !

– Notre jeune seigneur ne vous déteste pas, Frika. Seulement, il tient à ce que tout le monde soit respectable à Kolos. En l’absence de son oncle, voyez-vous qu’on aille dire aux alentours que le château offre asile à des gitans et qu’il s’y passe des scènes scabreuses ? C’est à lui de tenir au bon renom de la maison.

– Et je compromets le bon renom, moi ! s’exclama Frika dont les larmes recommençaient à couler. Je suis la gitane qui fait honte à son entourage !... Alors, pourquoi m’a-t-on fait rester ici, malgré moi ? Je ne demande qu’à m’en aller. Sur la route, personne ne remarquait quand je mangeais avec mes doigts et nul n’aurait osé m’en faire l’observation. Je veux partir d’ici ! J’en ai assez !

– Parce que vous manquez de courage et de volonté. Si vous étiez aussi fière que je vous croyais l’être, vous mettriez à vous transformer toute votre énergie et tout votre bon vouloir.

Avant un mois, vous seriez aussi posée et aussi convenable que M<sup>lle</sup> de Crow.

– Qui est-ce, M<sup>lle</sup> de Crow ?

– Cette jolie jeune fille avec qui M. le vicomte monte souvent à cheval. Elle est aimable, bien élevée et possède des manières charmantes. Tout le monde en dit du bien.

– Je ne l’ai pas trouvée si aimable que cela, moi ! Elle s’est tout de suite moquée de moi.

– Non, elle ne s’est pas moquée de vous ! Elle a ri, ce n’est pas pareil.

– Ce n’est pas généreux, en tout cas !

– Que vient faire la générosité en ceci ? Vous cherchiez à amuser la galerie, n’est-ce pas ? Elle a ri comme les autres, c’est ce que vous désiriez, je crois, et vous y avez réussi.

Frika n’insista pas, car il lui aurait fallu avouer que ce n’étaient pas des rires qu’elle souhaitait trouver, mais bien de l’admiration.

« Ces idiots de valets pouvaient s’y tromper, pensa-t-elle avec amertume. Mais la demoiselle qu’on reconnaît si bien éduquée a surtout ri parce

que le beau vicomte était là... Oh, je la déteste aussi, celle-là ! »

Et tout haut :

– Elle est remplie de tant de qualités, votre belle demoiselle de Crow, qu'elle deviendra sûrement la femme de votre jeune seigneur, non moins pétri de grâce et de bonne éducation. Ça fera la paire !

Le ton pénétré de Frika fit éclater de rire Doriza.

– Oh ! que vous êtes drôle !... Non, je ne crois pas que leur bonne camaraderie finisse jamais par un mariage. On dit que leurs familles le voudraient bien et que Sophia de Crow s'y prêterait volontiers, mais notre maître ne paraît pas mordre à l'hameçon.

– Elle n'est peut-être pas assez riche pour lui, la jolie Sophia ! ricana Frika qui était ravie d'apprendre que malgré ses multiples qualités, la belle écuyère n'obtenait pas tous les succès qu'elle souhaitait.

– Riche ? reprenait Doriza. Vous avez de



singulières idées sur M. Sigismond. Non, sûrement, ce ne doit pas être une question d'argent qui le guide. S'il hérite de son oncle, il sera assez riche pour choisir la femme qu'il voudra... même si c'est une pauvre fille !

– Mais qu'est-ce qui pourrait l'empêcher d'hériter ? interrogea Frika dont l'oreille avait déjà surpris quelques allusions de ce genre autour d'elle.

– Ah ! voilà ! s'exclama Doriza mystérieusement. Ce sont des choses qu'on ne peut jamais prévoir d'avance. M. le comte de Mordaw est encore bien jeune et il peut lui surgir un héritier plus proche.

La rancune de Frika contre Sigismond était trop vive pour qu'elle manquât l'occasion de la manifester.

– Eh bien, fit-elle avec conviction, je souhaite de tout mon cœur que le maître de Kolos ait plutôt dix autres héritiers qu'un seul. Comme ça, votre vicomte du diable serait aussi pauvre que moi.

Doriza regarda sa compagne d'un air amusé.

– Qu'est-ce que cela vous donnerait, à vous personnellement, Frika, que M. Sigismond n'héritât pas ? demanda-t-elle avec circonspection, car elle supposait la fillette plus instruite sur les affaires du château qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

Mais la petite nomade la détrompa de suite :

– À moi, évidemment, cela ne donnerait rien, répliqua-t-elle en riant. Mais, lui, ce serait autre chose : il ferait l'apprentissage de la misère et il perdrait peut-être un peu de son arrogance. Jamais, je n'oublierai le mépris avec lequel il m'a traitée à la réunion du Conseil : « menteurs, fourbes, voleurs, hypocrites, voilà tous ceux de sa race ». Ce sont des mots qu'on n'oublie pas !

– Si vous n'êtes pas gitane, tous ces qualificatifs ne s'adressaient pas à vous, remarqua généreusement la soubrette qui voyait de nouveau le visage de Frika s'altérer à ce souvenir.

– Peut-être ; mais ce jour-là, c'est à moi qu'il

les disait.

Doriza eut un vague sourire de compréhension.

– Décidément, vous n'aimez pas le jeune seigneur ! observa-t-elle.

– Lui ! Je le déteste !

Un moment, la servante contempla l'orpheline.

Elle se demandait comment elle devait s'y prendre pour faire servir cette rancune au bien de l'enfant sauvage.

Sa tâche d'éducatrice était si lourde qu'elle devait tirer parti de tous les états d'âme de son élève pour l'alléger. Et elle s'y essaya.

Se penchant vers la jeune fille, par-dessus la table, elle prit un ton mystérieux.

– Écoutez, Frika. Je vais vous donner le moyen de vous venger de M. le vicomte...

– Vrai ? Oh ! ce serait merveilleux !

– Eh bien, suivez attentivement le conseil que je vais vous donner. Il faut, à votre tour, rendre le

jeune seigneur ridicule.

– Je ne demande pas mieux ; mais comment m’y prendre ?

– En devenant une jeune fille parfaite.

La nomade la regarda, sans comprendre.

– Je ne vois pas...

– Mais si ! Suivez bien mon raisonnement ?  
Devant tout le monde, le jeune maître vous a attaquée... Il vous a attribué tous les défauts. En prenant le contre-pied de tout ce qu’il a dit, vous forcerez chacun à lui donner tort, à se moquer de lui :

« Hein ! diront les gens. Si on avait écouté ce pauvre vicomte, on aurait renvoyé cette malheureuse enfant à son triste sort. Au lieu de cela, voyez comme elle est charmante, cette petite. Et sage et bien élevée et si jolie... »

– Oh ! jolie ! fit Frika humblement. Je ne changerai jamais mon visage. Avec mes cheveux couleur de blé brûlé et ma peau brune, je ne suis pas jolie.

– Taisez-vous, petite fille, vous blasphémez !

Vos cheveux ne sont pas brûlés, ils sont dorés. Et votre figure sera magnifique, quand elle sera lavée et soignée tous les jours. Vous avez le teint très clair et c'est le hâle qui vous a bruni pareillement la peau. D'un autre côté, vos yeux sont bleus et très grands. Je vous affirme, Frika, que vous êtes très jolie.

– Aussi bien que la demoiselle de Crow ? questionna l'enfant incrédule.

– Bien mieux qu'elle. Un jour viendra où tout le monde admirera votre transformation. Et ce jour-là, vous serez bien vengée du vicomte. Car les gens riront de lui, qui n'aura pas su deviner en vous tous ces trésors cachés...

Longtemps encore, Doriza développa ses arguments mirobolants. Elle fit si bien qu'elle finit par convaincre Frika de la nécessité d'un tel programme.

– Oui, oui ! approuvait l'enfant dont les yeux brillaient de plaisir. Je vais travailler, me surveiller, me plier à tout ce qu'on veut. Il faut que je devienne une belle jeune fille. Je veux que le vicomte en soit surpris lui-même.

– Un jour viendra où il vous fera des excuses...

L'enfant joignit les mains, extasiée :

– Des excuses !... Oh ! ça !... Ce serait trop beau !

Mais dans son petit visage transfiguré, toutes les espérances se lisaient.

\*

Frika savait lire, mais c'était à peu près tout ce qu'elle avait jamais appris. Elle ignorait les premiers mots d'histoire et de calcul. Et si elle connaissait assez bien la géographie de l'Europe, c'est qu'elle avait beaucoup erré d'un pays à l'autre, retenant les noms des villes, des cours d'eaux et des montagnes.

M. Franz, surnommé par ironie « Herr Professor », avait donc été désigné pour enseigner à la jeune tzigane les notions élémentaires de calcul, de grammaire et d'histoire.

La première leçon avait été typique. Il s’y mêla de tout : des révoltes, des cris, des bravades. M. Franz en fut, à la fois, étourdi et consterné.

– Vous me paraissez assez nerveuse, remarqua-t-il estomaqué du peu de bonne volonté de son élève.

La jeune fille le regarda. Il portait des bésicles avec la gravité d’un juge d’instruction et parlait d’une voix fluette assez désagréable à entendre.

En toute autre occasion, la jeune étourdie se serait amusée à ses dépens, mais elle était trop désappointée à la pensée des heures ternes qu’elle allait passer en la compagnie de cet homme compassé et si peu réjouissant.

– Nous allons aujourd’hui commencer par apprendre les unités, les dizaines, puis, les centaines.

La jeune fille se lamentait, à part soi, de devoir apprendre tant de choses auxquelles elle prévoyait d’avance ne rien comprendre. Alors, brusquement, elle repoussa ses cahiers et se croisa les bras.

Justement, ce matin-là, le vicomte Sigismond arpentait le sentier qui bordait la pelouse. La pièce qui servait de salle d'études se trouvait précisément de ce côté. Des éclats de voix lui parvinrent.

Se rapprochant de l'endroit d'où semblait venir la discussion, il reconnut bien vite le timbre impérieux de Frika qui criait à tue-tête :

– Mais, je m'en moque, moi, de vos soustractions et de vos divisions ! Le total, Monsieur, cherchez-le vous-même ! De l'ignorer ne m'a pas empêchée de vivre jusqu'à maintenant ! Pendant des années, je n'ai pas eu besoin de fourrer mon nez dans des livres.

– Mais, mademoiselle, les livres ont été faits pour nous apprendre ce que nous ignorons.

– Ah ! vraiment ! Eh bien, tenez, voici ce que j'en fais de vos sales bouquins !

Cette algarade fut suivie d'un fracas d'objets tombant sur le sol.

Sigismond resta un instant interdit ; puis, prenant subitement une résolution, il gravit



prestement l'escalier conduisant à la chambre d'études. Il ouvrit brusquement la porte et le spectacle qu'il vit le cloua sur place.

Dans un coin de la pièce, les bras levés devant son visage pour se protéger, M. Franz encaissait héroïquement la pile de livres et de cahiers que lui lançait Frika, debout sur son banc, les yeux flamboyants de colère, changée en véritable furie. Le charivari était tel qu'elle n'entendit pas Sigismond qui l'interpellait. Il fallut que ce dernier élevât la voix pour parvenir à se faire entendre.

– Frika, cria-t-il irrité, en voilà assez ! N'avez-vous pas honte d'une pareille conduite ?

La foudre tombant aux pieds de l'ancienne nomade ne l'eût pas suffoquée davantage.

Le bras levé, un livre à la main, qu'elle était prête à le lancer au moment où le vicomte intervint, elle regardait ce dernier d'un air effaré. Sous le regard glacial du jeune homme, elle rougit et machinalement descendit de son banc. Pendant que M. Franz profitait de cette trêve pour remettre de l'ordre dans sa toilette, Frika resta

debout devant Sigismond, la tête basse, honteuse et confuse comme le corbeau de la fable.

D'un air sévère, le vicomte la contemplait. À la fin, il lui dit sèchement :

– Il est regrettable que vous ne profitiez pas mieux des bontés que l'on vous témoigne. Je commençais pourtant à avoir une meilleure opinion de vous. M. Franz m'avait dit que vous étiez plus appliquée qu'au début et je m'en réjouissais ! Je vois que ce n'était qu'une illusion.

Le reproche était mérité. Sous le regard implacable du jeune homme, Frika baissait les yeux.

Le vicomte, d'ailleurs, continuait fermement :

– Vous avez tort de vous conduire ainsi, mademoiselle. C'est pour votre bien que nous cherchons à vous instruire et je vous croyais assez intelligente pour le comprendre. En vérité, vous êtes paresseuse et manquez d'amour-propre : je ne vous en félicite pas, croyez-le bien !

Cette fois, les larmes que la jeune fille retenait

avec peine, se mirent à couler nerveusement, inondant les joues, le nez et le petit menton volontaire.

Soudain, ennuyée de cette émotion intempestive, Frika renifla et chercha un mouchoir dans les poches de son tablier.

Elle en retira un chiffon qui avait certainement dû servir à essuyer son ardoise, tant il était sale. Vivement, la jeune fille le refoula, tout en coulant un regard dans la direction du vicomte. Elle craignait qu'il n'ait vu son geste et remarqué la malpropreté du mouchoir. Peut-être allait-il en profiter pour lui passer une nouvelle mercuriale, ce que la pauvre Frika redoutait par-dessus tout, tant les blâmes du jeune homme la bouleversaient.

Bien qu'il eût aperçu le mouchoir, Sigismond ne fit aucune observation. Pour le moment, le désarroi de la rebelle l'amusait et il réprimait un sourire devant son embarras.

Il fut même généreux et lui tendit son propre mouchoir.

Frika, sans façon, s'en empara ; puis, après s'être mouchée et avoir séché son visage, elle mit le carré de batiste dans sa poche.

Le geste avait dû être machinal, mais Sigismond eut l'impression que la jeune fille omettait volontairement de lui rendre son bien.

Il ne fit aucune remarque : ses yeux, pourtant, suivirent tous les gestes de Frika. Peut-être tenait-il à lui montrer qu'il n'était pas dupe de ce petit larcin.

En vérité, l'enfant terrible était assez agréable à voir et ses colères commençaient à amuser l'héritier de Kolos, qui s'habitua à la présence de l'orpheline sous son toit.

Se tournant vers le professeur, il l'avisa poliment :

– Veuillez excuser cette petite exaltée, monsieur Franz. Si elle ne change pas, elle sera seule à en payer les conséquences. Vous pouvez vous retirer, maintenant ; la leçon reprendra demain, à l'heure habituelle et dans d'autres conditions, j'y compte bien, ajouta-t-il en

appuyant sur ces derniers mots et en lançant un coup d'œil expressif à la rebelle.

Cet incident et quelques autres, où le vicomte Sigismond jouait un rôle d'arbitre omnipotent, devaient rester dans la mémoire de la tzigane. Le jeune homme était le seul être au monde qui parvenait à dominer ce petit sauvageon. Pour lui seul et sans qu'il eût besoin de faire de grands gestes ni de proférer des menaces, Frika se ployait à toutes les concessions. On aurait dit qu'elle redoutait de voir le front du vicomte se plisser, ou, devant lui, d'être l'objet d'un blâme mérité.

Pourtant, quand elle songeait à ce singulier sentiment d'angoisse que lui donnait la présence du vicomte, la jeune fille s'en voulait de se plier ainsi à la volonté d'un autre. Elle se morigénait, se traitait de lâche et se promettait d'avoir plus d'énergie à la prochaine occasion. Mais chaque fois que celle-ci se présentait, dès qu'elle voyait le jeune seigneur la fixer d'un regard sévère, ses bonnes résolutions fondaient comme la glace au

soleil et elle devenait humble et soumise devant  
lui.

### III

– Alors, questionna Frika, c’est aujourd’hui que je vais voir le bon Dieu ?

– Voir le bon Dieu ? répéta Doriza presque scandalisée de l’expression.

– Mais oui ! C’est la nourrice qui m’a dit l’autre jour : « Tu dois aller voir ton Dieu, à l’église. »

– Oh ! oui ! Vous irez à la messe, corrigea la jeune servante. Mais pas aujourd’hui, car les offices ont lieu le matin. Ce sera pour demain, jour de fête. Tâchez d’être prête à neuf heures. La messe commence à neuf heures et demie, et le château est loin du village.

– Je serai prête à temps.

À sept heures Frika était levée. Cette visite au Dieu inconnu l’agitait malgré elle. Les êtres neufs sont plus sensibles à cette sorte de révélation que

ceux qui ont bénéficié d'une éducation chrétienne et qui sont en quelque sorte habitués aux rites religieux.

Souvent, il était arrivé à Frika, le dimanche, de se glisser dans une église, à la suite des femmes endimanchées qui allaient entendre la messe. Mais elle restait près de la porte, gênée par tous ces yeux qui la dévisageaient, vraisemblablement parce qu'elle était nu-tête autant que nu-pieds. Si bien, qu'assez vite, elle quittait l'église, fuyant tous ces regards de mépris, sans que, jamais, sa curiosité ait été rassasiée.

– Je suis des leurs, pourtant ! pensait-elle, en colère contre tous ces croyants réprobateurs. La petite chaîne, portant une médaille que j'avais au cou, en est la preuve. Mes parents étaient sûrement comme tous ces gens qui vont à l'église le dimanche et si j'avais vécu auprès d'eux, ils auraient exigé que j'y allasse aussi. Je voudrais bien savoir ce qu'on fait et ce qu'on dit, là-dedans ? Pourquoi ai-je l'air d'une intruse, dès que je me risque à franchir le seuil d'une église ?

Et Frika, plus d'une fois, s'était assise sur une



borne de pierre, près de l'entrée d'un temple, avec une sorte d'entêtement douloureux :

– J'ai le droit d'être là... comme les autres !

Son droit ? La pauvre petite ne savait pas exactement en quoi il consistait ; mais puisqu'elle n'admettait pas d'être pareille aux autres gens de la tribu qui l'avaient volée, il fallait bien qu'elle fût de la race des chrétiens et possédât, comme eux, certains privilèges.

Et voilà qu'aujourd'hui, on la conduisait entendre la messe. Elle aussi, elle allait avoir *le droit* de voir le bon Dieu !

Vêtue d'une robe blanche froncée à la taille et les cheveux retenus par un diadème de tulle blanc, bordé de petites perles fines, l'impatiente gamine monta allègrement dans la charrette qui l'emmenait à l'église. Doriza l'accompagnait, Adam conduisait la voiture. Tous les autres gens du château avaient entendu le saint-office de bon matin, dans la chapelle de Kolos.

Le trajet dura vingt-cinq minutes environ, car il y avait des côtes et le cheval allait au pas.

Frika vit défiler devant elle, le paysage riche et varié des plaines danubiennes : vastes champs de blé ou herbages illimités, ondoyants comme une mer verte sous la houle ; forêts sombres aux grands pins noirs imposants ; terres incultes grim pant à l'assaut des arêtes vives de la montagne ; immenses troupeaux de bœufs à demi sauvages qui galopaient éperdument au passage de la voiture... C'était splendide en ce milieu d'été...

Enfin, le clocher de l'église apparut, pointant au creux d'un vallon.

Sous le porche de pierres, Frika, avec surprise, se heurta au vicomte de Mordaw qui causait avec un notable du pays.

« Il est donc venu, lui aussi ! pensa-t-elle avec une sorte de gêne qu'elle ne s'expliquait pas. Sa présence va gâcher ma joie ! »

Il n'eut pas un regard pour la jeune fille qui s'avançait vers lui et celle-ci se sentit pâlir devant son indifférent mépris.

« Il me juge trop vulgaire pour échanger un

salut avec moi », pensa-t-elle avec amertume.

Pourtant, il l'avait vue, car quand il traversa l'église, pour atteindre sa place dans le chœur, il s'arrêta auprès du banc où Frika et Doriza avaient pris place.

Se penchant vers l'ancienne nomade, il lui recommanda à voix basse de se bien tenir et de ne pas faire de scandale par ses mauvaises manières.

– J'aurai l'œil sur vous, lui dit-il, et je vous jure, Frika, que si quelque chose cloche dans votre tenue, je vous donnerai moi-même le fouet devant tout le village réuni.

Cette dure menace bouleversa la jeune fille qui se mit à trembler. Jamais, encore, le vicomte ne l'avait, pareillement menacée. La joie qu'elle se promettait pour cette première visite à l'église, en tomba du coup.

Un instant, elle songea à se lever et à quitter le Saint Lieu ; mais Sigismond avait gagné son siège et à demi tourné vers elle, comme il l'était, la jeune fille était sous son regard direct. Elle ne pouvait faire un geste sans qu'il l'aperçût à

l'instant. Avant qu'elle n'eût atteint le bénitier, il l'aurait rejointe. Et alors...

D'impuissance, des larmes mouillèrent ses grands yeux. Elle sentait le vicomte capable de tenir son affreuse promesse et elle en frémissait.

Elle demeura donc, figée à sa place, dans une sorte de transe, s'efforçant de répéter tous les gestes qu'elle voyait faire à Doriza ; se levant et s'agenouillant quand toute l'assemblée le faisait, sans se rendre compte de l'utilité de tous ces gestes. Heureusement, la vieille Olga lui avait appris à faire le signe de la croix, ainsi qu'à réciter le saint-rosaire. C'était là tout ce que la petite bohémienne connaissait des prières de sa religion ; ce fut à peu près tout ce qu'elle osa, ce jour-là.

Et pourtant, malgré tout, pendant que ses doigts égrenaient le chapelet, la fillette s'efforçait d'apercevoir le Dieu dont on lui avait tant parlé. Dans sa naïveté, elle le cherchait sous des apparences matérielles, non pas sous la forme de l'hostie, pour la bonne raison qu'elle ne savait pas encore ce que c'était que l'Eucharistie.

Maintenant, les orgues ronflaient ; et voici qu'à l'offrande, la musique s'adoucit ; le gros bourdon se tut pour laisser parler la « voix d'ange ». Partant de la terre, cette harmonie évoquait le Ciel, un Ciel plein de bruissements d'ailes et de radiations.

Frika cherchait-elle encore son Dieu invisible ? Peut-être ! Mais il est certain qu'elle le trouva autour d'elle, dans l'air, dans l'encens qui bleuissait le fond du chœur, et par-dessus tout dans ces notes suaves et pleines de recueillement qui, comme des ondes divines, parvenaient jusqu'à son cœur d'enfant, avide de merveilleux et de beauté.

Une émotion jusqu'alors inconnue lui étreignit le cœur, provoquant en elle comme une sorte d'angoisse.

Quant à l'élévation, elle vit tous les fidèles baisser la tête, elle s'étonna un peu et chercha avec une attention touchante si, là-bas, sur l'autel, Dieu n'apparaissait pas.

Elle ne vit que le prêtre agenouillé, élevant vers le ciel, le saint ciboire.

À ce moment, ses yeux rencontrèrent ceux du vicomte, posés durement sur elle.

Elle s'effara, tout de suite. Que faisait-elle de mal ? Elle comprit soudain, devant tous ces gens inclinés, qu'elle devait les imiter. Elle courba donc la tête, mais son regard en coulisse alla à présent vers Sigismond pour s'assurer qu'il était satisfait d'elle.

Elle le vit plongé dans la méditation, son front touchant presque le rebord de la stalle placée devant lui.

Cette humilité religieuse du hautain seigneur l'impressionna plus que celle de tous les fidèles réunis.

Alors, elle aussi courba longuement la nuque. Elle comprenait soudain que quelque chose d'immense se passait devant elle. Elle ne voyait pas Dieu, mais Il était présent.

Et dans son cœur, une ardente prière se formula instinctivement.

– Mon Dieu, protégez-moi. Faites-moi retrouver ma famille... Faites aussi que le vicomte

ne me fasse pas de mal ; il me méprise tellement que j'en suis malheureuse !

Longtemps, elle demeura dans sa pose inclinée, si loin en pensée de tous les fidèles qui s'étaient redressés, ne songeant plus à s'intéresser aux détails de la cérémonie : la néophyte venait d'apercevoir le Ciel, la Grâce avait touché l'enfant abandonnée ; la petite Frika n'était plus une intruse dans l'église des croyants...

Doriza, qui depuis le départ de Kolos, craignait une incartade de l'enfant dans le Lieu-Saint, l'avait observée avec surprise, tout étonnée de son calme et de sa correction irréprochable.

– Vous avez été parfaite, Frika, la félicita-t-elle, dès qu'elles furent dehors. Je suis sûre que M. le vicomte n'aura rien à reprendre à votre tenue à la messe.

À ce moment, celui dont elle parlait, vint à passer auprès d'elle. Il s'arrêta devant Frika qui changea de couleur. Elle s'attendait au pire.

– Eh bien, jeune fille, vous ne vous êtes pas mal tenue à l'église, reconnut-il. Je dois en

convenir. Je vous avais promis une correction s'il en était autrement ; il me faut donc, en toute justice, vous accorder une récompense...

Frika, cette fois, en devint rouge d'émoi.

– Une récompense ? balbutia-t-elle, éperdue et n'en croyant pas ses oreilles.

– Oui. Je vais m'en acquitter tout de suite : Doriza rentrera seule dans la charrette. Vous, vous monterez en auto, avec moi, comme une vraie demoiselle.

– Oh !

Une joie infinie illumina les grands, yeux sombres de la fillette. Était-il possible qu'elle montât dans la belle voiture du vicomte ? Ne lui faisait-il pas cette promesse, pour la laisser, tout à l'heure, sur la route, se morfondre et rentrer à pied ?

Il n'en fit rien.

– Tenez, montez à côté de moi, sur le siège de devant ? C'est la meilleure place pour voir le paysage et goûter le plaisir de la vitesse.

Elle s'assit sagement à la place qu'il lui



désignait, pendant que le jeune homme, faisant le tour de la voiture, venait occuper le siège derrière le volant.

Avant de se mettre en route, le vicomte regarda sa compagne dont le visage était rose de plaisir.

– Vous êtes contente, Frika, d’aller en auto ?

– Oh, oui ! C’est la première fois que je monte dans une aussi belle voiture.

– Vous êtes donc montée quelquefois dans une auto ?

– Oh ! rarement... et c’était dans des camions, au milieu des bois de tente et des instruments en fer... le vent emmêlait les cheveux, on était toute secouée ; cela ne se compare pas.

– Eh bien, je suis content de pouvoir vous faire plaisir... N’ayez pas peur, nous démarrons... Voyez comme la voiture glisse sans heurt sur la route.

De joie, Frika faillit battre des mains. Elle ne le fit pas, parce qu’elle avait peur de contrarier le beau vicomte, si réservé lui-même dans tous ses

gestes.

Mais en elle-même, elle se disait :

« Voilà ! le bon Dieu m'a exaucée : il me fait déjà moins peur, le seigneur de Kolos ! »

Peut-être, en effet, la naïve prière de l'enfant était-elle montée jusqu'au Ciel. Car, c'est en voyant la pauvre plongée si longtemps dans sa méditation, qu'un peu de pitié avait amolli le vicomte :

« Pauvre gosse ! avait-il pensé. Elle ne demande, sans doute, pas mieux que de se ployer à nos usages... Il faut seulement la guider et l'encourager... les débuts doivent être durs, après une enfance aussi délaissée ! Je dois les lui faciliter... »

Et dans son âme accessible à l'indulgence, il s'était promis de soutenir les efforts de l'orpheline et de l'aider dans son ascension vers le mieux.

Déjà, il s'y employait...

\*

Ce matin-là, Martha, une fille de charge, traversait le parc en courant, à la recherche de Frika et de sa suivante. Trottant de sentiers en sentiers, la brave fille s'essoufflait. La propriété était grande et l'on pouvait mettre plusieurs heures à en faire le tour.

Tout en marchant, la servante murmurait entre ses dents :

– Où peuvent-elles bien être, Seigneur ?... Elles sont à pied, elles n'ont pas pu s'éloigner beaucoup. Pourvu que je les retrouve, notre curé avait l'air tellement pressé.

Tout à coup, au détour d'une haie, elle les aperçut devant elle, dans un verger. Elle en soupira d'aise.

– Venez vite, mademoiselle Frika, M. Béryk vous demande !

Les serviteurs avaient reçu l'ordre d'appeler la bohémienne *mademoiselle*. Seuls, le maître et les prêtres se servaient du nom de Frika.

Celle-ci qui, en ce moment même, était

occupée à essayer de faire tomber les fruits d'un cerisier en se servant de son soulier en guise de pierre, sans se soucier de la mine scandalisée de sa duègne, se tourna vers l'arrivante.

– Qu'est-ce qu'il me veut, ce brave curé ? demanda-t-elle sans bouger de place.

– Je sais pas. Il veut vous voir tout de suite.

Frika eut une moue de contrariété.

– Quelle corvée ! M. Béryk ne peut-il attendre à tantôt, pour me dire ce qu'il désire ? C'est cet après-midi qu'il me donne ma leçon !

– Allons, mademoiselle, protesta Doriza ; ne faites pas attendre notre excellent pasteur. Mettez un peu plus d'empressement à suivre Martha.

L'ancienne nomade, d'un air malicieux, leva le nez vers l'arbre et sembla y chercher quelque chose.

Doriza s'approcha d'elle d'un air mécontent.

– Voyons, jeune fille. Qu'attendez-vous donc pour faire ce qu'on vous demande ? On vous dit que notre chapelain avait l'air pressé.

– Oh ! répondit l’orpheline d’un ton conciliant. Moi, je veux bien. Si ça ne vous dérange pas que j’aie au château en clopinant, je vais m’y rendre nu-pieds. Seulement, tout de même, je crois que ce serait mieux que j’aie les deux pieds chaussés.

Et comme la gouvernante la regardait d’un air surpris.

– Bien sûr, acheva-t-elle, en montrant son pied déchaussé, l’arbre ne veut pas me rendre ma chaussure.

Martha et Doriza se regardèrent scandalisées.

– Voilà, fit l’ancienne gitane, sans s’émouvoir de leurs mines indignées. Aidez-moi à avoir mon soulier et je vais immédiatement auprès de M. Béryk.

Sur ces entrefaites, Ignace, le garçon d’écurie, vint à passer. Il s’arrêta à quelques mètres du groupe et comprenant ce qui venait d’arriver, il se mit à rire d’un rire niais. Grossièrement, il interpella la jeune fille.

– Faut croire que mademoiselle la Tzigane ne

sait pas encore que les chaussures ça se garde aux pieds et qu'on ne les envoie pas dans les arbres. La bohémienne ne perd pas facilement l'habitude de courir nu-pieds.

Rouge de colère Frika s'apprêtait à répondre vertement à l'insolent, quand une voix derrière eux les fit se retourner brusquement.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Frika se trouva face à face avec le vicomte Sigismond. Grand, élancé, il portait un costume de daim brun, dont la veste brodée à la façon hongroise était jetée sur les épaules. De la pointe d'une cravache à pommeau d'argent, il frappait le haut de sa botte élégante et souple. Le visage racé était à la fois énergique et doux ; le regard des yeux, couleur d'algues, rappelait celui des héros des légendes nordiques. Par contre, en contraste, les cheveux étaient noirs et bouclés.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il arrive ? répéta l'arrivant d'un ton calme et froid.

Frika, absorbée dans la contemplation du comte qu'elle trouvait beau comme un dieu, ne

répondit pas. Peut-être même n'avait-elle pas entendu la question.

Le garçon d'écurie, dont le rire avait été coupé net, rougit, pâlit, mais ne souffla mot.

– Monsieur le vicomte, intervint Doriza, c'est M<sup>lle</sup> Frika qui a tenté d'abattre des guignes avec son soulier et, malheureusement, celui-ci est resté dans l'arbre.

– Ce n'est pas un grand malheur, dit le vicomte en souriant. Il n'y a qu'à le rattraper, ce soulier vagabond.

Se tournant vers Ignace, il le dévisagea durement.

– Quant à vous, Ignace, ne vous avisez plus d'adresser de sottises plaisanteries à Mademoiselle. Je ne vous le permets pas... C'est compris, n'est-ce pas ?

Il scandait ses syllabes, afin de les mieux faire entrer dans la cervelle du valet.

– Et maintenant, continua-t-il moins sèchement, prenez une gaule et faites tomber cette chaussure récalcitrante.

Le domestique assez piteux s'empressa de s'exécuter.

Sans mot dire, Frika remit vivement son soulier à son pied.

Quand elle fut chaussée, Sigismond de Mordaw la prit par le bras et l'attira à l'écart.

– Profitez également de la leçon, Frika, lui dit-il froidement. Comment voulez-vous que vos gens vous respectent, si vous ne vous respectez pas vous-même ?

Frika baissa les yeux, décontenancée. À travers l'étoffe, la main du vicomte posée sur son bras, lui faisait l'effet d'un fer rouge.

– Tâchez, désormais, petite fille, que votre conduite soit telle que les domestiques n'y trouvent pas sujet à divertissement, acheva-t-il.

Il la salua de la tête, puis s'éloigna à grandes enjambées.

La jeune fille, interdite et un peu honteuse, le suivit longtemps du regard. Cette courtoisie hautaine la subjuguait.

Il fallut que la gouvernante lui rappelât la



demande de M. Béryk.

Avec un gros soupir, l'enfant s'arracha à sa contemplation, pour suivre la femme de charge qui allongeait le pas dans la direction du château.

\*

M. Béryk était dans la bibliothèque.

– Je vous attends depuis longtemps, Frika. Il me semble que vous n'étiez guère pressée de répondre à mon appel.

– C'est, qu'en chemin, j'ai rencontré M. de Mordaw qui m'a adressé quelques paroles, répondit-elle brièvement, ne tenant pas à raconter toute la scène.

– Ah bon ! admit le chapelain. Si M. de Mordaw...

Il expliqua aussitôt le besoin qu'il avait eu de voir son élève.

– Je tenais à vous prévenir, mon petit, que je ne pourrai pas vous donner votre leçon cet après-

midi. Il me faut aller, à six kilomètres d'ici, porter les Derniers Sacrements à une vieille femme qui va mourir. Vous n'apprendrez donc pas aujourd'hui votre catéchisme. En revanche, et pour compenser cette lacune, je vous demande de venir vous-même chez cette pauvre Marouska, lui faire la charité de votre présence.

– Mais, je ne sais pas où habite cette femme, protesta Frika sans enthousiasme.

– Un valet vous conduira et vous montrera sa maison.

– Six kilomètres à pied, c'est bien long pour aller rendre visite à une inconnue.

– Votre charité n'en aura que plus de mérite ; mais si vous craignez que la route ne soit pénible à vos petits pieds, vous demanderez à M. le vicomte qu'il vous fasse conduire en voiture. Je suis sûr qu'il ne s'y opposera pas. Moi, ajouta le prêtre, je vais m'y rendre à bicyclette, ainsi que mon vicaire.

– Et que ferai-je chez cette moribonde que je ne connais pas et que je n'ai jamais vue ?

questionna encore la jeune fille que cette visite effrayait un peu ; car bien qu'elle eût vu mourir plusieurs femmes de sa tribu, elle ne s'habituaît pas à ce spectacle.

– Vous y prendrez votre première leçon de charité, répliqua gravement le chapelain. Il faut vous habituer, mon enfant, à exercer vos devoirs de chrétienne, qui consistent avant tout à aider votre prochain et à lui porter secours en toutes occasions.

Un peu de gravité passa sur le visage juvénile.

– Mes mains seront vides, monsieur le curé ! Comment pourrai-je faire la charité ? Je ne possède rien que les vêtements que j'ai sur le dos... on peut me les reprendre demain, selon le bon vouloir de ceux qui me retiennent ici. Qu'apporterai-je donc chez la malheureuse femme qui va mourir ? Êtes-vous sûr, monsieur le curé, que ne me connaissant pas et me voyant les mains vides, elle ne lâchera pas ses chiens contre moi ?

L'homme de Dieu se mit à rire.

– Non, Frika. Vous n’avez à redouter aucun chien. Quant à vos mains vides, n’oubliez pas que je vous ai demandé, tout à l’heure, d’apporter à la malheureuse, la charité de votre présence ? Ne comprenez-vous pas que c’est votre visite même qui sera un dernier réconfort pour celle qui va mourir ?

– Si vous le dites, monsieur le curé, c’est que cela doit être ainsi, répondit Frika qui ne comprenait pas très bien ce que le prêtre exigeait d’elle...

Elle réfléchit quelques secondes ; puis, continua en hésitant :

– J’entrerai donc dans la maison de cette inconnue, je... je la saluerai, je lui demanderai des nouvelles de sa santé ; je... je lui dirai que je suis venue la voir, en passant... comme ça... pour des prunes ! C’est une drôle de corvée, monsieur Béryk, que vous me donnez là

Le prêtre ne répondit pas tout de suite.

À travers la fenêtre, il regardait le parc verdoyant qui s’allongeait devant le château. Là-

haut, le ciel était d'un bleu presque foncé. À l'horizon, les nuages moutonnés accouraient, pressés...

Cependant, la pensée du saint homme devait être bien loin du décor champêtre que ses yeux contemplaient, car il hochait la tête de haut en bas, comme s'il donnait son approbation à quelque réflexion intime harcelant sa conscience.

Oui, pour lui, c'était peut-être un devoir d'ouvrir les yeux à cette brebis qu'on essayait de ramener au bercail...

Il commença :

– Écoutez et comprenez-moi, Frika... Cette pauvre femme n'a pas toujours été vieille et misérable. Autrefois, elle était solide et rieuse comme Staliswa. La plus joyeuse commère de Kolos ! D'autre part, elle habitait le château... Comme votre brave Doriza qui veille sur vous et qui vous suit partout, elle devait veiller sur le bien-être d'une petite enfant qu'on avait confiée à ses soins et qu'elle ne devait jamais laisser seule, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose. Hélas ! Marouska était coquette, malgré ses

cinquante ans. Un jour, elle remplit mal sa tâche. Pour bavarder avec un berger de son maître... un berger galant qui lui faisait mille compliments, la malheureuse laissa l'enfant, confiée à ses soins, continuer seule le chemin pendant qu'elle-même, arrêtée auprès de l'enclos des moutons, riait à gorge déployée de toutes les bêtises que lui débitait l'homme. Il arriva ce qui n'aurait jamais dû se produire... La petite fille, confiée à la garde de Marouska, continuait d'aller de l'avant... ses petits pieds la portaient de fleurs en fleurs, de haies en haies, de prairies en prairies... Que fit, au juste, ce si frêle enfant dans sa marche solitaire ? Nul ne le sut jamais. Elle disparut...

– Ah ! fit Frika, saisie.

– Oui, on ne la retrouva jamais. Tout d'abord, ne la voyant plus auprès d'elle, Marouska l'appela, puis elle se mit à courir de tous côtés pour la rejoindre. C'est en vain que le galant berger lui apporta le concours de ses longues jambes pour fouiller tous les recoins possibles ; il leur fallut revenir au château et prévenir le maître de la disparition de l'enfant confiée aux soins de

l'étourdie servante... C'est depuis ce jour-là que Marouska habite seule une mesure, en dehors de Kolos. Le comte de Mordaw n'a jamais voulu qu'elle revienne au château et il l'a condamnée à travailler la terre pour faire pousser sa nourriture. Comme un objet de mépris pour chacun, elle a vécu loin de tous et sans amis, car personne, après un tel manquement à ses devoirs ne voulut plus lui adresser la parole.

– Quel terrible châtement, s'exclama la jeune fille apitoyée. N'était-elle pas assez punie par ses remords, sans qu'on y ajoutât une pareille mise à l'index !

– Le comte aurait pu la livrer aux tribunaux, car bien des gens la soupçonnaient d'avoir aidé, elle-même, à faire disparaître l'enfant ou tout au moins son petit corps après un accident involontaire, comme une noyade, par exemple. D'autres l'accusèrent d'avoir vendu le bébé à des nomades. Bref, M. de Mordaw, dans le doute, se contenta d'exiler la misérable. Depuis plus de douze ans, elle vit là-bas, solitaire et pauvre, dans sa mesure, éloignée de toute habitation...

Aujourd'hui, elle va mourir...

– Mais l'enfant ? s'inquiéta Frika dont toute l'âme était soulevée d'émotion devant le sort d'une fillette qui peut-être avait été, comme elle-même, volée par des romanichels.

– L'enfant ? fit le prêtre doucement. Eh bien, je vous l'ai dit : on ne la retrouva jamais, malgré toutes les recherches entreprises par le comte, par la police, par les journaux, par tous les détectives possibles. Jamais, la moindre indication ne vint permettre un espoir possible, si bien que la pensée de sa mort a fini par s'accréditer à Kolos... Et de fait, n'était-ce pas plus doux à imaginer ?

– Tous les enfants qui disparaissent ne meurent pas infailliblement, murmura Frika qui pensait à son propre sort.

– Évidemment ! Beaucoup survivent mais ne retrouvent jamais les leurs.

– Quoiqu'il en soit, reprit le prêtre tristement, Marouska va mourir. Alors, j'ai pensé, mon enfant, que vous, qui affirmez avoir été enlevée à votre famille par de misérables gitanos, vous



devriez aller visiter la malheureuse qui n'a plus que quelques heures à vivre. Votre présence lui donnera l'espoir que la petite Rosen-Sylva qu'elle ne surveilla pas assez, est peut-être vivante, elle aussi, quelque part...

Frika avait eu un sursaut et ses mains s'étaient jointes d'émoi.

– Monsieur le curé, implora-t-elle frémissante d'angoisse. Dites-moi... oh ! je vous en prie ! N'est-ce pas en souvenir de la petite Rosen-Sylva disparue qu'on me retient à Kolos ? Est-il possible qu'on voie en moi la fillette du comte de Mordaw ?

Le prêtre regarda avec bonté le visage fervent de Frika.

– Ne vous illusionnez pas trop, ma petite enfant, dit-il. Beaucoup d'autres fillettes ont été retenues ici, dans un même esprit d'espérance que vous-même. Chaque fois, l'enquête approfondie, conduite à leur sujet, a démontré qu'il ne pouvait s'agir de l'enfant de notre maître ? Attendez donc bravement la fin de nos recherches, sans vous leurrer et sans désespérer.

Profitez de cette accalmie, pour vous instruire et vous façonner aux usages du monde, afin que vous puissiez être digne des bontés du comte si, un jour, il reconnaît que nous nous sommes trompés et que vous n'êtes pas celle qu'il pleure toujours.

– Ce serait pour moi aussi une grosse déception, murmura Frika dont les lèvres tremblaient. Depuis que je suis ici, j'ai fini par croire que, peut-être, un jour, je retrouverais un père, une mère, une famille, un foyer...

– C'est pourquoi, jusqu'ici, personne ne vous avait parlé comme je viens de le faire... pour ne pas vous donner d'espairs insensés qui vous permettent de croire que vous êtes la fille du comte de Mordaw, ce qui serait assez invraisemblable, il me semble !

Frika eut un pauvre sourire d'approbation.

– Oh ! je n'espérais pas être la fille d'un seigneur, ni être née dans un château !... Il m'aurait suffi de sentir deux bras maternels me serrer contre un cœur affectueux, pour que ma vie en fût toute changée ; même si ces bras n'étaient

que ceux d'une brave travailleuse... des bras d'honnêtes gens suffisaient pour me placer dans le monde... comme tous les autres enfants qui ont une famille et un foyer.

– Ne vous découragez pas, Frika. L'avenir est à Dieu. Lui seul décidera de notre sort et de la place que nous devons occuper sur la terre. Aujourd'hui, j'ai fait confiance à votre bon sens : ne vous leurrez pas ! Maintenant, je vous ai dit pourquoi vous devez aller voir Marouska. Puisse votre présence, auprès d'elle, adoucir ses dernières heures.

– C'est entendu ! J'irai ! accepta Frika pleine de bonne volonté.

– Et ce ne sera pas pour des prunes, précisa le prêtre en souriant.

Frika rougit.

– Je n'avais pas compris ce que vous désiriez de moi, monsieur le curé, répliqua-t-elle, riant aussi.

– Eh bien, je compte sur vous pour trouver les mots que vous devez dire... les mots d'espérance,

de générosité... les mots de pardon... ceux que votre cœur vous dictera, Frika, parce qu'ils jailliront en vous, suscités par toutes vos souffrances passées, aussi bien que par tous les espoirs que j'ai mis en vous ce matin.

– C'est entendu !

Son petit visage, un peu sérieux, s'illuminait à son insu de charité chrétienne.

– C'est une belle tâche, monsieur le curé, que vous me donnez là. Je suis contente que vous me l'ayez réservée... J'essaierai de m'en montrer digne...

Et plus doucement, reprenant le ton de confiance dont le prêtre avait usé quelques moments auparavant, elle ajouta :

– Merci aussi, monsieur le curé, pour tout ce que vous m'avez confié sur le drame qui a assombri la vieille maison de Kolos et dont personne n'avait voulu me parler jusqu'ici. Je prierai pour la petite Rosen-Sylva afin que Dieu protège son sort.

Le chapelain la menaça du doigt.

– Surtout, Frika, soyez prudente. N’allez pas vous monter la tête et vous forger des idées chimériques.

Mais l’enfant hocha ses boucles blondes.

– Non, non ! Soyez tranquille, monsieur le curé, je ne nourris aucun espoir de ce genre. Je ne songe pas à une telle éventualité. En vérité, il me semble même que ce serait un grand malheur pour chacun, aussi bien que pour moi, si j’étais l’enfant disparue de Kolos. Voyez-vous une ancienne romanichelle devenir comtesse ? Tout le monde me mépriserait et je ferais rougir mon père de toutes mes mauvaises manières.

Elle hocha la tête pensivement.

– Non, conclua-t-elle les yeux durs. Il vaut mieux que je reprenne ma vie errante avec Mick. Lui, au moins, il ne rougira jamais de moi. Et M. le vicomte qui me méprise tant déjà, n’aura pas besoin de me détester davantage encore... Il gardera son titre d’héritier qu’il tient si royalement ! Non, monsieur le curé, je ne me monterai pas la tête... au contraire ! Je vais prier le Ciel pour qu’il ne permette pas que la famille

de Mordaw connaisse l'humiliation d'avoir un rejeton comme moi.

Et c'était dit avec tant de conviction, que le bon prêtre en resta éberlué.

– Mais elle est merveilleuse, cette petite enfant ! Qui donc prétendait que l'orgueil dominait en elle ? En vérité, le comte de Mordaw pourrait tomber plus mal, en retrouvant sa fille...

\*

Une voiture avait conduit Frika chez la vieille Marouska sans qu'elle ait eu besoin de le demander au vicomte, comme M. Béryk l'y avait engagée.

Il avait suffi que celui-ci, en quittant le château, croisât dans la cour, le jeune maître qui rentrait de sa promenade. Mis au courant par son chapelain de ce qu'il avait demandé à Frika de faire, en faveur de l'ancienne gouvernante, Sigismond avait tout de suite décidé d'épargner la longue route à l'orpheline.

– Six kilomètres pour aller et autant au retour ne sont rien pour les jambes de Frika, avait dit en riant le jeune homme. Elle a dû faire de plus longues marches, autrefois ! C’est seulement pour ses pieds que je crains... Chaussés de cuir, ils n’iraient pas bien loin et il est probable qu’avant même d’avoir franchi le mur qui clôt le parc, la jeune indisciplinée leur aurait rendu la liberté en abandonnant ses chaussures derrière quelque broussaille.

– La pauvre enfant fait ce qu’elle peut pour se plier à tout ce que nous exigeons d’elle, répondit le prêtre avec indulgence. Il est évident que, tout d’un coup, nous lui demandons bien des sacrifices et bien des contraintes. Pour ma part, je suis enchanté de ma petite élève : elle est sincère, loyale et courageuse...

– Comme une jeune cavale sauvage qui n’accepte pas le mors, interrompit le vicomte en riant.

– Pas du tout ! protesta l’abbé Béryk. Comme une brave petite chrétienne qui se rend compte de ses imperfections.

– Oh ! oh ! je crois que vous exagérez, mon cher chapelain. Frika n’a jamais tort ! Et quand on a le malheur de ne pas trouver bien tout ce qu’elle fait, elle a des rages et des emportements qui n’ont rien d’une chrétienne.

– Eh bien, Sigismond, je crois que vous ne voyez pas Frika sous son vrai jour. Des rages, des emportements... oui, évidemment ! Son éducation primitive ne lui a pas appris à dominer ses instincts...

– Elle jure comme un païen ; la brave Doriza en est scandalisée !

Le prêtre secoua la tête.

– Elle jure ! elle jure ! C’est possible : elle ignore que c’est mal. Quant à Doriza... hum ! Je voudrais être sûr qu’elle a le cœur aussi pur que celle qui la scandalise. Enfin, nous reparlerons de tout cela plus tard. Pour le moment, il me suffit de savoir que vous autorisez Frika à remplir la mission de charité que je lui ai confiée.

– C’est entendu. Je la lui faciliterai même en la faisant conduire en voiture.



– Je vous en remercie.

– À votre service, monsieur Béryk. Vous savez que j’ai pour vous tout le respect et toute la confiance possible.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main avant de se séparer.

Et c’est ainsi, qu’après le déjeuner, une voiture, conduite par le cocher Zorno, déposa la petite nomade devant la mesure de Marouska.

Un peu intimidée par le rôle qu’il lui fallait remplir, Frika poussa la porte de la chaumière qui n’était pas fermée.

Dans l’unique pièce de la maison, le mobilier était sommaire : une table, quelques chaises et, là-bas, tout au fond, un lit qu’une forme allongée, presque immobile sous les couvertures, remplissait. Un lourd silence régnait dans la chambre, coupé seulement, parfois, des brefs gémissements de la mourante.

De plus en plus gênée, car la malade paraissait dormir, Frika s’avança sur la pointe des pieds jusqu’auprès du lit.

Pendant quelques minutes, debout à côté d'elle, la jeune fille examina la malade dont le visage décoloré semblait déjà n'être plus de ce monde.

Une main diaphane, où les os et les muscles saillaient sous la peau décharnée, reposait inerte sur le drap rugueux de toile.

Le cœur ému, Frika posa sa petite main brûlante sur les pauvres doigts déformés.

Son geste affectueux, bien que fort timide et léger, fit ouvrir les yeux de la femme... de grands yeux atones qui déjà connaissaient les voiles de la mort.

– Bonjour, Marouska, fit bravement l'orpheline. L'on m'a appris que vous étiez malade et je suis venue vous voir.

Les yeux de la mourante se tournèrent vers la jeune fille et pendant quelques instants s'efforcèrent de la dévisager, de la reconnaître.

Soudain, une faible rougeur parut couler sous l'ivoire des joues creuses dont tous les muscles étaient tendus sous l'effort.

Un nom, presque un souffle, passa les lèvres pâles :

– Béatrice !

– Elle me prend pour une autre, pensa la jeune visiteuse. Peut-être est-ce le nom d'une enfant qu'elle a perdue, celui d'une sœur bien aimée, à moins que ce ne soit celui d'une amie très chère ?

– Béatrice, c'est vous ? articula plus fermement la malade. Vous venez me chercher... Je suis prête !

Puis, les paupières de la femme se fermèrent.

Embarrassée, Frika se taisait. Était-il plus humain de laisser croire à Marouska qu'elle était bien cette Béatrice dont elle parlait. Valait-il mieux la détromper ?

Ne sachant à quoi se résoudre, le cœur de Frika lui suggéra le seul geste qui fût éloquent pour apaiser la moribonde.

Elle se pencha vers le pauvre visage exsangue et, doucement, longuement, posa ses lèvres sur le front glacé.

Un frémissement agita Marouska ; sa bouche

s'entrouvrit et sa voix embarrassée prononça distinctement ces mots :

– Merci, Béatrice ! Vous savez bien... vous... je n'ai pas fait de mal... volontairement.

Frika vit, avec angoisse, une lourde larme glisser sur les joues fanées. Que de regrets et d'amertumes enfermait cette goutte de rosée !

Que se passa-t-il en l'âme de l'orpheline. Quel avide besoin de consoler cette femme qui allait mourir, même au prix d'un mensonge, souleva l'abandonnée et la fit parler ainsi ?

– Marouska, soyez-en paix. Je suis venue vous dire que le malheur n'habite plus le château de Kolos. L'espoir y est rentré avec le retour de l'enfant chérie. Rosen-Sylva y a sa place désormais.

Le souffle rauque s'arrêta pour permettre à la voix d'articuler :

– Rosen-Sylva ?

– Oui, la petite fille que vous avez soignée autrefois... vous vous rappelez la blonde fillette qui jouait si gentiment auprès de vous ?

– L'enfant du comte ?

– Oui, l'enfant du comte de Mordaw... Eh bien, elle est revenue... Elle est à Kolos... au château.

– Retrouvée ?

– Oui.

– Jésus, Maria !...

La moribonde ferma les yeux comme si une telle nouvelle coupait son souffle déjà si court.

Visiblement, elle s'affaiblissait de plus en plus et les globes de ses yeux recommençaient à rouler sous les paupières closes.

Frika, saisie de crainte de la voir passer sous ses yeux, n'osait plus respirer, elle essayait aussi de se rendre compte si elle avait bien rempli sa mission. Quels mots avait-elle prononcés ? Pourquoi, en vérité, avait-elle menti si spontanément ?

Emportée par son bon cœur, elle avait exagéré la vérité, donnant une forme affirmative à ce qui n'était encore qu'une vague supposition. Était-ce bien cela que M. le curé lui avait dit de faire ?

« Vous direz les mots d'espoir et de pardon que votre cœur vous inspirera, avait-il dit. »

Eh bien, ces paroles de réconfort et de pitié que Frika avait instinctivement prononcées, avaient jailli du fond d'elle-même, presque involontairement... Parce qu'il fallait rendre la paix à cette malheureuse, si longtemps ployée sous le remords et l'opprobre... Parce que Frika, enfant volée elle-même à sa famille, pardonnait sans arrière-pensée à ceux qui, autrefois, n'avaient pas su empêcher son rapt... Parce que son pieux mensonge, enfin, ne faisait de tort à personne, tout en apportant, cependant, un pardon complet à l'âme qui allait comparaître devant Dieu.

Avec pitié, la main légère de la jeune fille effleura les cheveux de la malade qui se remettait à gémir.

– Marouska, appela-t-elle doucement.  
M'entendez-vous ?

La femme rouvrit les yeux.

– Oui... balbutia-t-elle.

– Je suis Rosen-Sylva, insista la fillette s'enfonçant dans son mensonge. Me reconnaissez-vous ?

Les yeux vagues cherchaient encore à apercevoir le doux visage.

– Rosen-Sylva ?... non, Béatrice ! protesta-t-elle dans un souffle.

– Je suis votre petite fille d'autrefois, pourtant... celle que vous promeniez et soigniez tous les jours.

De nouveau des larmes roulèrent sur les joues creuses que Frika, avec bonté, essuya légèrement de son fin mouchoir.

– Mon Dieu, mon Dieu ! balbutia Marouska. C'est Béatrice et c'est Rosen !

Mais Frika ne pouvait comprendre.

Elle continuait :

– Je suis venue vous dire que j'étais vivante et que le comte de Mordaw était heureux. Il faut que vous soyez en paix, Marouska... je vous aime bien, mon amie, et je ne vous ai pas oubliée... Tenez, je vous embrasse... je vous embrasse

comme autrefois, ma petite Marka... Marka, ma bonne nounou de jadis.

Et Frika, joignant le geste à la parole, embrassa à nouveau la pauvre femme ; puis, secouée par cette scène attendrissante, la jeune fille se rejeta un peu en arrière pour cacher les larmes qui inondaient son visage. Sa main, cependant, continuait à serrer celle de l'agonisante.

C'est dans cette position que l'abbé Béryk et son vicaire trouvèrent les deux femmes : unies et en larmes.

Une douce émotion passa dans les prunelles du prêtre qui fixèrent Frika : la petite déshéritée devait avoir su remplir sa mission !

Les humbles ont des trésors de bonté et de tendresse cachés au fond du cœur. Frika, la bohémienne, honnie et méprisée de tous, s'était penchée sur une autre détresse non moins miséreuse... L'innocente, maltraitée, avait tendu la main à celle qu'on disait la cause de ses malheurs... Toutes les deux, doigts unis et larmes mêlées avaient communié devant Dieu, dans un



pardon généreusement donné et accepté.

– Allez en paix, Marouska, fit le prêtre en administrant les Derniers Sacrements à celle-ci. Dieu vous a pardonné vos péchés et il vous recevra dans son saint Paradis...

Agenouillée dans un coin de la pièce, Frika, le visage caché dans ses mains, sanglotait.

Le matin même, l'abbé Béryk lui avait recommandé de ne pas trop nourrir l'espoir de retrouver les siens. Il ne fallait pas qu'elle s'illusionnât inutilement : elle n'était pas l'enfant du comte de Mordaw ! Et la jeune fille avait promis de ne pas se monter la tête sur un pareil sujet...

D'où venait donc qu'en cette minute, Frika oubliait toutes les recommandations du prêtre ? Elle pleurait sur Marouska qui allait mourir et qui était sa nourrice d'autrefois ; elle pleurait sur elle-même, sur son enfance isolée et douloureuse dont le souvenir lui serait toujours amer ; sur elle-même encore qui ne retrouvait une ancienne amie que pour la perdre ; elle pleurait, enfin, parce qu'elle était toute seule, dans la mesure

misérable, *pour pardonner et pour absoudre*, au nom de la famille de Mordaw, un ancien serviteur qui partait pour le grand voyage ; celui dont on ne revient jamais !

Le chapelain et son vicaire avaient fini de remplir leur sainte mission. Marouska était sanctifiée et pouvait paraître devant Dieu. Sur le sol de terre battue, Frika restait agenouillée et en larmes.

Par la porte entrebâillée, tout à coup, une ombre s'allongea dans la pièce. Le vicomte de Mordaw, héritier du nom, de la gloire aussi bien que de la haine de la famille, venait d'apparaître. Il avait éprouvé, lui aussi, le besoin de venir visiter Marouska. On pardonne tout à ceux qui vont mourir et il avait paru au jeune homme qu'il devait, au nom de tous les siens, faire cette suprême visite d'absolution.

Son regard un peu froid parcourut tout d'abord la pénombre, se posant sur chacune des personnes réunies dans la pièce.

Plus longtemps, il s'attarda sur l'ancienne gitane toute en larmes.

Quelque chose en lui s'émut, comme si le chagrin de l'innocente payait pour les erreurs de chacun.

Ce fut vers elle qu'il marcha tout d'abord. La prenant par les épaules, il la força à se mettre debout.

– Ne pleurez pas, mon petit. Vos larmes n'ont pas à couler pour cette femme.

À bout de forces, Frika en sanglotant inclina sa tête sur l'épaule masculine qui ne se déroba pas à cette familière effusion.

– Elle m'a pris pour quelqu'un qu'elle a dû connaître jadis... murmura-t-elle à travers ses larmes... Elle me donnait un nom que je n'ai pas entendu prononcer au château...

– Celui de Rosen-Sylva, probablement, supposa le jeune homme en soutenant contre lui le corps de la jeune fille.

– Non. Elle a dit : « C'est Béatrice et c'est Rosen ! »

– Étrange ! Je ne connais personne du nom de Béatrice... Elle divaguait, sans doute... Allons,

Frika, soyez forte, ne pleurez plus. Pour commencer, essuyez vos yeux que vous allez abîmer.

Et comme Frika cherchait machinalement sur elle, une poche qui n'existait pas, il ajouta en souriant, pour changer les idées :

– Vous avez la spécialité d'oublier votre mouchoir, décidément. Tenez, prenez encore le mien.

Les sourires sont bien près des larmes quand on a seize ans. La réflexion du vicomte faillit faire éclater de rire l'orpheline.

Un peu rassérénée, elle s'essuya le visage pendant que le vicomte, pour la consoler, lui donnait familièrement de petites tapes sur l'épaule.

Sa figure séchée, elle se disposait de nouveau à conserver en sa possession le mouchoir de Sigismond, quand celui-ci le lui arracha en protestant :

– Ah, non ! Pas celui-ci ! Vous êtes enragée, Frika ! Tous mes mouchoirs vous

appartiendraient, si je n’y veillais pas !

C’était dit avec tant de bonne humeur, bien qu’à voix basse, comme il seyait dans de telles circonstances, que Frika ne s’y trompa pas : le vicomte n’était pas fâché.

Elle rougit pourtant :

– Ils sont si jolis ! fit-elle en manière d’excuse.

– Voyez-vous ça !

Un instant, il fixa la jeune fille comme s’il voulait lui poser une question ; puis, il dut se rappeler l’endroit où ils se trouvaient et il se contenta de lui effleurer la joue, du bout du doigt.

– Maintenant, ne pleurez plus, Frika... Et ne restez pas ici. Allez m’attendre dehors ; cela vous rafraîchira : vous êtes toute rouge.

Ce qu’elle fit avec une sorte d’allégresse dans les yeux, tant le vicomte, cette fois, s’était montré bon pour elle.

Dix minutes après, Sigismond et les deux prêtres sortirent à leur tour de la maison où une femme des environs venait d’arriver pour ne pas laisser seule la moribonde.

Frika offrit spontanément de veiller Marouska avec la paysanne. Mais le vicomte s’y opposa.

– Vous avez eu assez d’émotions aujourd’hui, mon enfant. Je me refuse absolument à ce que vous restiez hors du château, sans protecteurs officiels.

– Doriza pourrait me rejoindre.

– Et un gardien viendrait vous protéger toutes les deux ! riposta le vicomte avec bonne humeur. Ça n’en finirait plus. Non, rentrez avec moi. Marouska n’est pas de vos parents ni de vos amies. J’estime que vous avez fait pour elle, tout ce que vous pouviez... M. le curé doit être de mon avis !

Frika n’insista plus car elle voyait le visage du jeune homme se rembrunir à nouveau. Et ce n’était pas cela qu’elle cherchait... loin de là !

\*

Le surlendemain eut lieu l’enterrement de Marouska. Frika y assista avec un recueillement

ému que toute l'assistance remarqua. On eût dit qu'une aile mystérieuse avait effleuré l'enfant sans mère, lui apportant la révélation d'un autre monde, d'une survivance éternelle à laquelle jamais la petite nomade n'avait pensé.

Ses yeux graves, humides de larmes refoulées, semblaient ne pouvoir se détacher du cercueil drapé de noir, sous lequel gisait une femme qui avait personnifié pour elle la main de Dieu dans le passé. Car son délire de la veille continuait : Frika avait l'obscur sensation d'être la petite Rosen disparue. La morte représentait, dans son imagination en dérive, celle qui avait connu sa mère, celle qui était allée rejoindre au ciel la disparue pour lui rendre compte de ce qui se passait sur la terre... pour dire à l'absente douloureuse que l'enfant volée était de retour au bercail et que, bientôt, le père et la fille seraient dans les bras l'un de l'autre.

Presque immobile, les mains jointes, plongée dans son extase mystique, Frika assista à la cérémonie funèbre dans le plus profond recueillement. Elle fut au premier rang,

agenouillée sur la terre fraîche, quand le cercueil glissa au fond de la fosse béante qui allait être la dernière demeure de la pauvre Marouska. Et comme, à ce moment-là, ses larmes coulaient à flot, Doriza dut la prendre sous le bras et doucement la relever, pour l'éloigner du douloureux spectacle.

« Cette enfant a été frappée, l'autre jour, par l'agonie de Marouska, pensa le vicomte qui la suivait des yeux et qui n'en revenait pas de la ferveur attentive montrée par Frika en cette occasion. Notre chapelain voulait éveiller la sensibilité de cette petite. Je crois que son but a été atteint et même dépassé : il a mis à vif son cœur d'orpheline ; la pauvre en est toute bouleversée. »

En quoi il ne se trompait pas, car avant de quitter le champ des morts, où les tombes s'alignaient en légers tertres recouverts de fleurs blanches, Frika demanda à Doriza de la conduire sur la tombe de la comtesse de Mordaw.

La soubrette hésita. Puis, jugeant qu'elle n'avait pas le droit de s'opposer à un désir aussi



respectable, elle se contenta de désigner une grande chapelle de pierre, construite au milieu d'un groupe d'ifs, en dehors du cimetière.

– C'est là que reposent tous les membres de la famille de nos maîtres, dit-elle à mi-voix. La sépulture de M<sup>me</sup> de Mordaw est à droite. On la reconnaît facilement ; c'est la seule qui ait un monument ; toutes les autres ne sont que des pierres tombales avec des noms gravés. Le désespoir de M. le comte a été si grand, à la mort de sa femme, qu'il a fait construire pour elle un véritable mausolée.

– Mais peut-on entrer librement dans cette chapelle ? s'informa Frika de plus en plus grave.

– Oh ! oui ! La porte en est certainement ouverte aujourd'hui.

– Alors, ne vous inquiétez pas de moi. Rentrez seule. Je regagnerai à pied le château.

– Le chemin est long, d'ici Kolos !

– Ceci est sans importance ; la marche ne me fait pas peur.

La servante accéda au désir de Frika, se

réservant de prévenir le vicomte.

La jeune fille se dirigea donc seule vers la chapelle funéraire. La porte en était ouverte comme l'avait prévu Doriza.

Tout de suite, l'orpheline distingua l'endroit où reposait la comtesse de Mordaw. Et quelque chose d'étrange se passa en elle. Ce fut comme un dédoublement. La fiction qu'elle avait servie à Marouska, la moribonde, fut pour elle une réalité.

Elle ne fut plus Frika, la vagabonde. Elle fut Rosen-Sylva, la fille de Kolos, l'orpheline privée de mère. Le cœur battant d'émoi, le visage, soudain, inondé de larmes, elle se laissa tomber à genoux au pied du monument de marbre blanc. Pour la première fois, la malheureuse enfant avait l'impression d'être en communion complète avec sa mère ; la pierre seule la séparait d'elle.

– Maman ! je suis là ! bégayait-elle à travers ses sanglots. Votre petite fille est de retour et vous n'êtes pas là pour l'accueillir. Ils m'ont tant manqué, vos soins et vos baisers, ma maman chérie, et voilà que je ne les connaîtrai jamais... personne ne m'aimera comme vous m'auriez

aimée... Pour tous, ici, je ne suis que Frika, la bohémienne, alors que vous, ma maman, vous auriez bien su reconnaître votre enfant et voir qu'elle avait un cœur comme les autres ; vous auriez senti qu'elle ne manquait pas de bonne volonté pour s'instruire et s'amender afin d'être pareille aux autres jeunes filles de son âge... Oh ! ma maman chérie, comme vous me manquez et comme je suis malheureuse ! Personne ne m'aime, ici. Le vicomte me déteste et ses gens se moquent de moi qui n'ai pas leurs manières, ni leur éducation. On me garde dans la grande maison, on m'y accueille même mieux que je ne pouvais l'espérer, mais c'est à cause du comte ; ce n'est pas pour moi. Et quand je vois la crainte qu'ils ont tous de leur maître, la peur qu'il soit déçu par mon manque d'éducation, je tremble aussi... Si j'allais lui déplaire !...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine ; puis, poussant un gros soupir, elle observa :

– Si seulement vous étiez là, ma mère ; je ne serai pas seule devant ce père inconnu que tout le monde semble redouter...

Nouveau silence, nouveaux soupirs. Et tout à coup, elle se remit à pleurer.

– Oh ! ma maman chérie ! Pourquoi n’êtes-vous pas venue me chercher, quand vous êtes partie ? Je n’aurais pas, dans le passé, connu tant de misères, reçu tant de coups, versé tant de larmes ! J’aurais été avec vous pour toujours, ma maman... auprès de vous pour toute l’éternité !

Longtemps, Frika pleura ainsi, parlant à la morte et se cramponnant au marbre froid sur lequel elle posait sa tête, comme elle aurait voulu pouvoir le faire sur les genoux maternels.

Elle se croyait seule et laissait couler ses pleurs librement.

Quelqu’un l’observait, cependant. Bientôt, une main vint se poser sur son épaule et une voix douce qu’elle ne reconnut pas tout d’abord prononça :

– Ne pleurez pas ainsi, mon enfant... Vous n’êtes pas si seule que vous le croyez... Venez avec moi...

Elle leva vers la voix sa figure gonflée de

larmes et, avec effarement, reconnut Sigismond de Mordaw. Elle en fut toute bouleversée, d'autant plus que, comme la veille, il passait son bras sous le sien et l'aidait à se relever. Pareillement, il lui tendit son mouchoir pour qu'elle s'essuyât les yeux.

– Doriza n'aurait pas dû vous laisser venir seule, ici. Vous êtes trop jeune pour toutes ces émotions. Heureusement, elle m'a prévenu et pour vous rejoindre, j'ai laissé tout le monde retourner au château. Ma voiture est à la porte... Je vais vous reconduire. Venez !

Frika lança un regard de détresse vers la tombe qu'il fallait quitter.

– J'ai du chagrin, balbutia-t-elle en s'efforçant de retenir ses sanglots. Est-ce que je pourrai revenir quelquefois ici ?

– Certainement... autant que vous voudrez. Mais pourquoi pleurez-vous si fort, mon petit ? La comtesse de Mordaw est morte depuis longtemps... plus de dix ans.

– En effet, pour vous tous, il y a dix ans, admit

Frika ; mais pour moi, c'est comme si elle était morte hier. Parce que j'ai toujours cru que je retrouverais ma mère... Je vivais avec cet espoir tenace de connaître ses baisers... C'était ma récompense, le dédommagement de tous mes maux, de toutes mes misères. Et voilà que je retrouve une tombe... Je suis frustrée de toutes mes espérances.

– Mais, dit-il étonné, pourquoi croyez-vous que la comtesse ait été votre mère ? Qui vous l'a dit ?

– On ne me l'a pas dit, mais je le crois, répondit-elle en rougissant.

– J'avais défendu qu'on vous parlât de ces choses. Je ne voulais pas vous faire entrevoir un bonheur qui ne se réaliserait peut-être pas.

– Mon bonheur ? s'exclama l'enfant en se remettant à pleurer. Il est sous ce marbre glacial. Jamais, je ne connaîtrai celle qui m'aurait tant aimée !...

Sigismond eut un geste de protestation.

– Ne faites pas d'une conjecture une réalité. Il

n'est pas prouvé que vous soyez la fille de la comtesse de Mordaw.

– Oh ! répliqua Frika en secouant la tête. Mon cœur ne se trompe pas. J'ai tout compris au chevet de Marouska. La malheureuse était bien celle à qui l'on m'avait confiée autrefois...

– Je préférerais, Frika, que vous n'en soyez pas aussi convaincue.

– Qu'y puis-je ?... La vue de cette femme fut pour moi comme une révélation.

– Ne laissez pas votre imagination courir trop loin : la vérité est parfois décevante.

Il n'osait pas la détromper plus fermement, puisque, lui-même, commençait à croire ce qu'elle disait.

Frika, d'ailleurs, continuait :

– Il se peut que vous, monsieur le vicomte, vous n'en soyez pas encore certain... Il vous faut des preuves et c'est tout naturel. Mais moi, je n'ai pas à chercher : mon instinct a parlé plus fort que toutes les raisons du monde et mon être a frémi de détresse devant cette certitude cruelle : ma

mère est morte et je ne connaîtrai pas la douceur de ses caresses.

Sans insister, le vicomte Sigismond avait fait sortir Frika de la chapelle ; puis, la porte de celle-ci refermée à clef, il entraînait l'orpheline vers la voiture.

Son bras toujours passé sous celui de sa compagne pour la soutenir dans sa marche chancelante, car elle s'abandonnait et ses petits pieds butaient sur les cailloux de la route, le jeune homme s'efforçait de la consoler.

– Écoutez, mon petit. Il se peut que vous ayez raison. Je ne veux pas essayer de détruire votre conviction, puisque pour la combattre, je n'ai aucune certitude à vous donner, dans un sens ou dans un autre. Mais ce que je vous demande, en revanche, c'est de faire servir la croyance, que vous avez d'être l'enfant perdue du château de Kolos, au mieux de vos intérêts.

– C'est-à-dire ?

– Devenez une vraie Mordaw.

– Que faut-il que je fasse ?



– Dans la foi qui vous anime, puisez la force de vous rendre digne des seigneurs de Kolos. Apprenez, travaillez, élevez-vous au-dessus de vos instincts ou de vos habitudes et, même si vous n’êtes pas celle que vous croyez être, celle que nous espérons que vous êtes, vous récolterez le fruit de vos études et de votre transformation, puisque par la suite, nous vous mettrons en mesure de vivre normalement.

– Je vous remercie, Monsieur, fit Frika pensive. Je ferai de mon mieux, croyez-le bien.

Il pencha vers elle sa haute taille et plongea son regard dans ses yeux.

– Ce n’est pas une promesse de politesse, Frika, que je vous demande, dit-il doucement. Vous m’avez dit : « Je sens que je suis l’enfant disparue de Kolos. »

– C’est la vérité... ce que je ressens, je veux dire.

– Et moi, je vous répons : je veux bien le croire, mais prouvez-le. Agissez en vraie fille de Mordaw ; devenez une jeune fille raisonnable,

pleine de bonne volonté, se pliant aux mesures qu'on prend pour la rendre parfaite.

– C'est tellement difficile.

– Le résultat n'en sera que plus beau... Voyons... pour me faire plaisir, voulez-vous essayer d'y parvenir. Devenez, vraiment, celle qui aurait dû être élevée à Kolos ?

– Pour vous faire plaisir ? dit Frika en levant son regard lumineux vers lui. Vous voulez que je vous fasse plaisir ?

– Oui. Est-ce que je vous demande un trop gros effort ?

Un instant, elle demeura pensive.

– Oh ! non, assura-t-elle, ensuite. C'est entendu ! Pour vous, je deviendrai celle que vous souhaitez que je sois... Vous n'aurez plus jamais à vous plaindre de moi.

– J'enregistre votre promesse.

– Je la tiendrai.

Il lui tendit la main largement ouverte.

– Alors, nous sommes amis, Frika ?

– Nous sommes amis ! accepta-t-elle en mettant sa menotte brûlante dans la paume si spontanément ouverte devant elle.

Un instant, ils restèrent ainsi, se regardant face à face, un peu troublés de cette sympathie si singulièrement surgie entre eux, qui, la veille encore, se considéraient comme deux adversaires.

\*

À dater de ce jour, Frika ne fut plus pour le vicomte de Mordaw la nomade menteuse et malhonnête dont il avait stigmatisé la race maudite, lors de la réunion du Conseil.

Il la traita comme l'aurait fait un tuteur attentif, la conseillant, la reprenant avec douceur, s'il en était besoin, la guidant en tout et pour tout.

Très sensible, au fond, malgré son air hautain, il avait été ému par le chagrin que Frika avait laissé percer dans la chambre de Marouska, autant qu'à l'enterrement ou dans la chapelle funéraire. Les plaintes de l'orpheline, auprès du

tombeau de la comtesse de Mordaw, l'avaient profondément remué. Était-il possible que sous le toit des Mordaw, si hospitalier jusque-là, une faible fillette pût se croire abandonnée et honnie de tous ? Il avait donc décidé de réparer envers elle le tort que lui et ses gens avaient pu avoir, en la considérant comme une intruse que l'on méprise et dont on voudrait se débarrasser.

Il décida qu'elle serait sa pupille désormais ; il se créait ainsi des devoirs à remplir vis-à-vis de celle qu'on avait retenue sous son toit contre sa volonté.

De son côté, Frika s'amadoua considérablement.

Sans se rendre compte du changement qui s'opérait en elle, elle cessa de considérer Sigismond comme un ennemi. L'attention qu'il lui portait, à présent, la subjuguait ! Il s'occupait d'elle, il lui parlait doucement. Elle en fut toute troublée. Et comme il n'y a pas loin de la haine à l'amitié, ses sentiments subirent une volte-face complète et elle se mit à admirer le vicomte dans tout ce qu'il faisait.

\*

– Savez-vous, monsieur le vicomte, que nous avons été un peu légers en faisant espérer à cette enfant que nous lui rendrions ses parents ?

Ces mots étaient prononcés par l’abbé Béryk, au cours d’une promenade qu’il faisait avec Sigismond, dans les bois de Kolos.

Ils parlaient de Frika.

– Je ne vois pas en quoi nous pourrions l’avoir lésée. Elle a été bien traitée au château et je veux croire qu’elle gardera un bon souvenir de son séjour au milieu de nous.

Le prêtre eut un geste de regret.

– Ceci ne compense peut-être pas cela, dit-il sentencieusement. Il est possible – et je le crains fort – qu’elle ne soit pas du tout l’enfant que le comte de Mordaw a perdu. Alors, voyez donc : après plusieurs mois de vie au château, entourée de luxe, d’attentions et d’égards, nous ouvrirons les portes de Kolos devant Frika. Lestée d’un peu

d'argent pour la dédommager de cet arrêt forcé chez nous, nous la renverrons à sa misère. Eh bien, ne vous en déplaie, mon cher Sigismond, je crois que nous agissons bien légèrement avec la pauvrete.

Le vicomte avait essuyé ce long discours sans montrer le moindre déplaisir. Quand le saint homme eut fini de parler, il lui donna familièrement une tape sur l'épaule.

– Ne vous tracassez pas, mon grand ami, Frika ne sera pas malheureuse, croyez-m'en. J'ai prévu tout cela à l'avance. Mon oncle réparera, soyez-en certain, tous les torts que nous pourrions avoir eu vis-à-vis de cette petite. J'ai pris à cœur de m'occuper d'elle. Instruisez-la, formez-la, bourrez-la de science et de savoir, c'est tout ce que je vous demande. Quant au reste, rapportons-nous-en au Ciel et à mon oncle qui est assez riche pour pouvoir assumer l'existence de cet oiselet tombé du nid.

– En effet, Dieu veillera sur elle, admit l'ecclésiastique tout songeur.

– Oui, Dieu et les seigneurs de Kolos, riposta

le jeune homme avec autorité.

Il ajouta plus explicatif.

– Et ne soyez pas pessimiste, cher monsieur Béryk. J’ai beaucoup plus de confiance que vous, de l’identité de cette enfant. Sincèrement, cette fois, je crois que nous tenons la vraie Rosen-Sylva. Plus je la regarde et plus je retrouve en elle les stigmates de notre race...

– Puissiez-vous dire vrai ! s’exclama le prêtre en joignant les mains dans un geste machinal de prière.

Le vicomte eut un sourire joyeux.

– Vous verrez que je suis bon prophète ! affirma-t-il. Frika est bien l’héritière de Kolos.

– Mais alors, vous avez appris quelque chose de nouveau, mon enfant ? Il y a huit jours, vous ne parliez pas ainsi.

– Il y a huit jours ?

Le jeune homme paraissait chercher.

– C’est possible ! C’est possible, admit-il avec un éclat de rire. C’est depuis peu que ma

conviction s'est faite.

– Vous avez interrogé Le Rouge ? Il vous a donné des précisions ?... Cité des faits indiscutables et contrôlables ?

– Pas du tout ! Je ne me suis pas occupé de ce bandit, puisqu'il a été convenu qu'on attendrait le retour de mon oncle pour l'interroger... Non ! C'est autre chose...

– Et vous avez une preuve ? Une vraie preuve ?

Sigismond hésita un peu ; puis, devant l'air anxieux du chapelain, il se pencha vers lui.

– Eh bien, oui. Une preuve... une photographie ! Une ressemblance étonnante avec une sœur aînée, morte à vingt ans, du comte de Mordaw. C'est inimaginable ! Le même visage, la même allure, les mêmes traits... Si Olga n'était pas aveugle, elle nous l'aurait crié du premier coup. Puisqu'elle seule était assez âgée pour se souvenir de Béatrice de Mordaw.

– Une telle ressemblance ? fit le prêtre un peu incrédule.



– Extraordinaire, je vous dis ! J’ai enlevé de l’album cette image, vieille d’un demi-siècle, de crainte qu’elle ne tombât sous les yeux de Frika ou de quelque autre personne intéressée à faire disparaître cette photo ; mais je vous la montrerai et vous jugerez vous-même s’il est possible de se tromper.

– Eh bien, s’exclama le chapelain, j’en suis ravi pour votre oncle qui va, enfin, pouvoir reprendre goût à l’existence... Je le regrette néanmoins, un peu pour vous, mon cher enfant, car ceci va vous aliéner quelques avantages qui vous revenaient de droit.

– La belle affaire ! dit orgueilleusement le jeune homme. Croyez-vous que la possession de Kolos soit indispensable au bonheur d’un individu de ma race ? Le monde est à conquérir, la fortune appartient à celui qui la traque. Je m’y emploierai avec joie. Vous verrez, monsieur Béryk, que je ne suis pas de ceux qui redoutent l’effort ; je ferai honneur à mon oncle qui a eu tant de bontés pour moi.

– Étrange ! murmura le prêtre à mi-voix.

– Qu'est-ce qui est étrange ? demanda Sigismond qui avait entendu son exclamation.

– Ce que vous dites.

– Pourquoi ?

– Parce que l'autre jour, Frika m'a dit quelque chose d'analogue, en parlant de vous. De peur que sa présence au château ne vous lèse, un jour ou l'autre, la brave enfant souhaitait ne pas être la fillette volée. J'admire sincèrement votre mutuel désintéressement.

Sigismond se mit à rire.

– Vraiment ? Elle a parlé ainsi ?

– Je vous l'affirme.

– Elle est gentille, cette petite sauvageonne ! Mais, ajouta-t-il avec désinvolture, c'est tout naturel, après tout, que nous partagions la même façon de penser... Si Frika est la fille de mon oncle, elle est par conséquent ma cousine. Il est donc normal que nos sentiments soient identiques, sur de pareils sujets.

Il riait gaminement, tout détendu et comme rajeuni.

Le chapelain qui l'avait élevé, le regarda avec attention. Que soupçonnait-il derrière cette façade souriante ?

– Vous êtes joyeux, Sigismond, comme vous ne l'avez pas été, depuis longtemps. Est-ce donc réellement la joie d'avoir retrouvé une parente qui vous met pareillement l'âme en fête ?

– Il est certain que je suis ravi de la bonne surprise que je ménage à mon oncle.

– Ne vous pressez pas trop de la lui annoncer, cependant. Si la malchance voulait que vous vous soyez trompé ?

– Ma foi, monsieur Béryk, vous paraissez si sceptique qu'il faut que je vous explique les raisons sur lesquelles je fonde mon espoir.

– Cela me ferait plaisir, car je ne suis qu'à moitié rassuré.

– Eh bien, écoutez... Vous vous rappelez la visite que fit Frika à la vieille Marouska, le jour où vous portâtes les Derniers Sacrements à celle-ci ?

– C'était la semaine dernière.

– Justement ! Souvenez-vous... ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de cette visite... c'est vous, mon cher chapelain, qui avez suggéré la chose.

– Il n'en est rien découlé de mal, je suppose ?

– Oh ! absolument rien ! Marouska, très émue, a vu ma pupille auprès de son lit et, comme c'était la première fois que les deux femmes se rencontraient, nul ne pouvait prévoir que la mourante reconnaîttrait Frika.

– L'a-t-elle donc reconnue ?

– Le mot dépasse la chose. En réalité, Marouska a pris Frika pour une nommée Béatrice. À plusieurs reprises, elle l'a appelée ainsi. À moi-même, elle a formulé cette phrase, de prime abord, assez amphigourique : « Béatrice, c'est Rosen... Rosen, c'est Béatrice. »

– Que voulait-elle dire ?

– Ce jour-là, je n'ai pas compris. Ce nom de Béatrice m'était inconnu et Frika le connaissait encore moins.

– Ma foi ! fit le prêtre un peu songeur. J'avoue que moi même à qui Marouska a dit : « Béatrice

est venue me chercher... », je n'ai pas compris pourquoi elle parlait ainsi.

– Ah ! à vous aussi, monsieur le curé, notre ancienne servante a parlé de Béatrice ?

– Oui... et je n'y ai pas attaché d'importance : j'ai cru qu'elle délirait.

– Évidemment. J'ai dit moi-même à Frika de ne pas s'inquiéter... que Marouska divaguait...

– Et alors ? interrompit le prêtre qui avait hâte d'en apprendre davantage. Vous avez deviné ensuite ce que la mourante voulait dire ?

– C'est Olga Petrovna qui m'a mis sur la voie. Quand je lui ai répété la phrase de Marouska, tout de suite, la chère vieille a compris. Elle m'a appris que Béatrice était la sœur aînée du comte de Mordaw, morte à vingt ans... Et comme je me demandais pourquoi Marouska avait appelé Frika de ce nom, c'est encore ma vieille nounou qui a deviné.

– Ah, bah !

– Oui, elle s'est dit tout de suite que Frika devait ressembler à la tante Béatrice. En voyant

ma pupille auprès de son lit, Marouska l'a vraisemblablement prise pour la sœur de mon oncle ; puis, se rendant compte que Frika était en chair et en os et non une revenante, elle s'est dit : « Rosen est revenue... »

– Je crois que c'est Frika qui a suggéré à la mourante que l'enfant disparue était de retour à Kolos.

– C'est possible ! Devant la si grande ressemblance de cette jeune fille avec l'ancienne demoiselle de Mordaw, Marouska n'a pas dû se torturer la cervelle... « Béatrice, c'est Rosen... Rosen, c'est Béatrice. » Alors, guidé par ma vieille Olga, j'ai cherché et j'ai trouvé le portrait de ma tante parmi les photos de la famille. Il est indiscutable que votre vieille pénitente, mon cher chapelain, ne pouvait pas beaucoup se tromper. Réellement, les deux visages sont identiques.

L'abbé Béryk secoua la tête :

– Je voudrais bien pouvoir me rendre compte.

– Oh, cela est facile. J'ai justement sur moi l'image en question.

En parlant, Sigismond tirait de sa poche un portefeuille et en extrayait une photo que les ans avaient jaunie.

– Voyez, si ce n'est pas tout à fait le portrait de Frika ?

Le prêtre regarda le jeune homme avec surprise ; puis, il examina longuement l'épreuve qu'on lui tendait.

– Cette ressemblance est formidable ! admit-il éberlué.

– Je vous l'ai dit. On ne peut pas se tromper !

Le chapelain rendit le carton au vicomte après avoir à nouveau regardé son compagnon, tout vibrant de plaisir.

– Elle était bien jolie, votre tante, fit-il en souriant.

– Oui, elle est adorable.

– Et Frika lui ressemble, ajouta encore M. Béryk avec le plus grand sérieux.

– Frika est très jolie, en effet.

– Est-ce une raison pour porter cette photo sur

vous ?...

À ce trait direct du pasteur qui le regardait avec malice, le visage de Sigismond s'empourpra.

– Je vous ai dit, monsieur l'abbé, que j'avais enlevé ce portrait de l'album aux photos de famille, expliqua-t-il vivement.

Le bon prêtre se mit à rire.

– Pour la mettre dans votre portefeuille... Nous sommes d'accord. L'image de Frika est dans votre poche !

Un nuage passa sur le front du jeune homme.

– J'ai oublié de la déposer dans mon secrétaire, dit-il plus sèchement. Sur le coup, je n'ai pensé qu'à une chose : cacher un portrait qui accusait pareille ressemblance... ensuite, je n'y ai plus pensé. Je ne crois pas, au surplus, ajouta-t-il de plus en plus froid, qu'il me soit interdit de porter sur moi le portrait d'une parente, morte longtemps avant ma naissance. Bien ridicule qui y trouverait à redire !

Tout un orgueil blessé dictait le ton de ces



derniers mots quelque peu impertinents.

– Mais il ne serait même pas extraordinaire que vous possédiez aussi celui de Frika, reprit le chapelain avec bonhomie. Après tout, cette délicieuse gamine devient votre cousine... et, entre cousins, beaucoup de choses sont permises.

Sigismond ne répondit pas. Son visage demeurait figé et ses yeux regardaient au loin avec la volonté ferme de ne se prêter d'aucune façon à la plaisanterie du pasteur.

Celui-ci comprit qu'il avait heurté le jeune vicomte et comme il n'avait apporté aucune méchanceté à ses paroles, leur donnant seulement un sens d'avertissement, il changea de sujet.

– Il est certain, reprit-il à voix haute, qu'Olga et Marouska sont les seules personnes de Kolos qui puissent avoir connu Béatrice de Mordaw. Il faudrait, néanmoins, voir parmi vos amis et connaissances qui datent de cette époque, s'il n'en est pas quelques-uns qui se souviennent de votre tante.

– Que m'apprendraient-ils de plus ?

– Ils vous confirmeraient que cette photo est bien celle de Béatrice.

– Oh, de cela, je n'ai pas le moindre doute. Elle est signée et datée au dos.

– Alors, il est vraisemblable qu'elle est bien celle de votre tante. Au surplus, le comte de Mordaw ne doit pas avoir oublié sa sœur.

– Je doute qu'il se la rappelle. Il avait cinq ans quand elle est morte... Non ! Pour être en possession d'une preuve vraiment palpable, il faudra toujours aller interroger Le Rouge.

– Oui, évidemment. Mais l'intéressée, que dit-elle de ce portrait ?

– Je ne le lui ai pas montré. Il me semble que, pour le moment, je n'ai rien à lui dire.

– En effet, elle peut attendre. Rien ne presse !

– Une seule chose domine pour elle, en ce moment : son éducation. Coûte que coûte, il faut en faire une jeune fille présentable. Telle qu'elle est, mon oncle éprouverait une terrible désillusion d'apprendre que cette saltimbanque est sa fille. Je connais son orgueil ; il en

souffrirait énormément.

– Pardonnez-moi de n’être pas tout à fait de votre avis, mon cher Sigismond. Je trouve que Frika n’a rien d’une saltimbanque, à présent.

– Parce qu’elle est habillée comme tout le monde.

– Non. Parce qu’elle est racée et naturellement distinguée.

– Hélas ! Le temps n’est pas éloigné où elle faisait, à moitié nue, de la voltige sur un cheval, dans la cour du château.

– Hum ! Ce n’est pas un crime. Elle me fait l’effet d’un pauvre moineau mis en cage. Si elle avait été élevée à Kolos, on dirait d’elle qu’elle est originale.

– Eh bien, fit le jeune homme avec hauteur, c’est une originalité que je n’accepte pas de la part d’une femme de la famille.

– Évidemment, évidemment... nos femmes et nos filles doivent être toujours parfaites. Il n’y a qu’une chose qu’il serait maladroit de faire...

– Quoi encore ? s’exclama Sigismond de plus

en plus énervé.

Le prêtre arrêté net dans ce qu'il allait dire, eut un vague geste de regret et n'insista pas.

Faisant effort pour reprendre un ton plus amène, le vicomte demanda :

– Qu'alliez-vous me dire, monsieur le curé ? Vous parliez dans l'intérêt de Frika, je crois ?

– Oh ! ma réflexion n'avait rien d'objectif... Je pensais simplement que si cette jeune fille ressemble si fort à votre tante Béatrice, morte à vingt ans, il serait navrant qu'elle poussât la ressemblance jusqu'à mourir jeune, elle aussi.

Interdit, Sigismond s'était arrêté de marcher.

– Mais, suffoqua-t-il, la ressemblance n'a rien à jouer, là-dedans, je suppose. Frika a une santé du diable.

– Peut-être, en effet ! C'est possible ! Moi, je n'y connais rien avec la santé des jeunes filles. C'est Onofrio, mon vicaire, qui prétend que Frika a changé terriblement, ces dernières semaines... beaucoup plus encore au physique qu'au moral ! Mais, vous savez, Onofrio ne s'y connaît sans

doute pas beaucoup mieux que moi... Il lui suffit peut-être que son élève soit plus pâle et plus languissante, pour qu'il s'imagine que sa santé s'altère. Des idées, mon cher Sigismond... rien que des idées que mon clerc se forge, certainement.

Sigismond se mordit les lèvres, mais ne répondit pas.

En lui, tout son sang bouillonnait.

Est-ce que M. Béryk comptait lui donner des leçons ? En somme, il blâmait tout, cet homme ! Jusqu'à l'innocente négligence qu'il avait eue de porter sur lui le portrait de la tante Béatrice ! Et maintenant, n'avait-il pas l'air de lui faire un reproche de ce qu'il voulait qu'on fît travailler Frika ?

Mécontent du prêtre, pas plus satisfait de lui-même, il se sépara de son compagnon, sous le premier prétexte.

– Qu'est-ce que cette histoire de langueur et de pâleur ? marmonnait-il en marchant. Frika est resplendissante de santé. Bien qu'elle ne mange

pas à ma table, on lui sert le même menu qu'à moi et Doriza n'a jamais signalé qu'elle repoussât quelque chose... Allons, allons, tout cela est né dans la cervelle du chapelain, parce que moi, Sigismond de Mordaw, j'exige un effort de cette fillette terrible... En vérité, on ne peut pas, tout de même, la laisser conserver, à Kolos, sa crasse et ses habitudes de nomade indépendante qui ne se ploie à rien...

Tout en monologuant ainsi, le vicomte avait gagné le château, marchant d'un pas nerveux, en cravachant machinalement les herbes autour de lui.

D'un bond, il fut à sa chambre et ouvrit son secrétaire.

– Comme si j'avais pensé à quelque chose, en conservant cette vieille photo ! J'ai horreur de ces gens qui voient le mal partout !

Nerveusement, il avait atteint son portefeuille.

Pendant quelques instants, la photo trembla au bout de ses doigts fins.

– Pauvre tante ! Elle avait bien besoin de

léguer son visage à sa nièce, pour le grand dam de son neveu, remarqua-t-il ironiquement.

Machinalement, il regarda l'image trop jolie et sourit :

– Il est vrai que tante Béatrice aurait pu faire plus vilain cadeau à son héritière : elle était jolie comme un amour, la chère tante !

Mais sous une réflexion subite, il jeta brusquement la photo au fond d'un tiroir.

– Il est loufoque, ce cher M. Béryk. Comme si un homme tel que moi pouvait attacher de la valeur au visage mal débarbouillé d'une ancienne gitane !

Et remis de mauvaise humeur par cette idée, d'un grand coup de pied dans le panneau verni, il ferma le tiroir du meuble.

\*

– Où donc est Frika, à cette heure ? demanda Sigismond de Mordaw à Doriza qu'il croisa dans

l'escalier d'honneur.

– Dans la bibliothèque, monsieur le vicomte, répondit la soubrette pressée. Elle y travaille.

Avec son esprit de décision, le jeune homme rejoignit la nomade.

« Ah ! il allait bien voir, si sa pupille avait mauvaise mine, comme le prétendait Onofrio, ce clerc qui, bien certainement, ne connaissait rien aux jeunes filles ! »

Et grommelant encore, il poussait la porte de la grande pièce tapissée de livres, de haut en bas, et entra, le chapeau batailleur.

– Bonjour, Frika.

À la vue de l'arrivant, la jeune fille, instinctivement, se redressa.

– Bonjour, nonsieur.

– Vous travaillez ? Qu'est-ce que vous faites de bien ?

– Des problèmes.

Les mains dans les poches, le vicomte semblait humer l'atmosphère.



– Cette pièce est sombre... elle manque d'air et de lumière... Jamais, jusqu'à ce jour, je ne m'étais aperçu qu'elle fût si peu éclairée.

– Elle est au nord, je crois.

– En effet. D'autre part, vous travaillez loin de la fenêtre.

Frika, un peu interdite, regarda autour d'elle. Le ton décidé du vicomte lui faisait craindre quelque algarade.

– La table est au milieu de la pièce, observa-t-elle timidement. Je n'y ai pas touché.

– Hé ! j'entends bien ! La table est placée de façon à recevoir les livres de quelque côté qu'on ait à les consulter. Mais, vous, Frika, vous auriez dû vous mettre plus près de la lumière du jour... Il fallait vous faire apporter une petite table... Au surplus, pourquoi travaillez-vous ici ? Aucun des livres qui sont sur ces rayons ne vous intéresse.

– Doriza prétend qu'ici, je ne dérange personne... Moi-même, je me rends compte que je suis très tranquille, en cette pièce éloignée.

– Doriza est une dinde. Vous avez une

chambre délicieuse, située en plein midi et éclairée par deux grandes fenêtres. Je ne vois pas ce que vous faites dans cette froide et sombre bibliothèque.

– Je crois que ma présence, là-haut, empêcherait qu'on fit ma chambre comme il se doit.

– Doriza n'a qu'à la faire, le matin, pendant votre sortie à cheval. Cette fille en prend à son aise : vous dérangez ses habitudes flémardes, mais elle ne se gêne pas pour vous.

En parlant, il s'était rapproché de Frika et les mains posées à plat sur la table, devant elle, il la dévisageait.

« Elle n'a pas changé, cette gamine, décidait-il en lui-même. Qu'est-ce qu'il lui a pris, à M. Béryk, de m'alarmer ? »

Cependant, il ne pouvait réellement pas, dans le demi-jour de la salle, se rendre compte de la vraie mine de l'enfant.

– Venez ici, mon petit, que je vous examine.

Doucement, il l'entraînait vers la fenêtre. Et

là, mettant Frika devant lui, il la regarda attentivement.

Machinalement, ses mains vinrent encadrer le fin visage, pour mieux le lever vers lui et le mettre en pleine lumière.

Les grands yeux de l'orpheline palpitaient comme les ailes d'un oiseau, pendant que sa peau se colorait un peu sous le regard rivé sur elle.

– Vous n'avez pas très bonne mine, ma petite Frika, fit-il plus doucement. Vos grands yeux sont cernés et le fond de votre teint est trop clair... Il faudra vous soigner : bien manger et bien marcher au grand air. Je ne veux plus voir au fond de vos beaux yeux cette lueur rêveuse qui alanguit leur expression. Quant à vos lèvres pâles...

Il s'arrêta, une chaleur montait en lui et sa gorge sèche laissait à peine passer les mots.

– Mon Dieu, que vous avez une jolie bouche, Frika !... une bouche qu'on voudrait écraser de baisers...

Tout chavirait soudainement en lui.

Commencé en inspection de santé, son examen finissait dans un vertige troublant.

Sans même se rendre compte de ses actes, tenant toujours la tête mutine entre ses doigts fiévreux, il l'attira près de lui et la pressa contre sa joue.

– Vous êtes jolie, Frika... jolie à damner un saint ! murmura-t-il d'une voix méconnaissable.

Une expression d'infinie douceur illumina la figure féminine.

« Était-il possible que ce fût le hautain vicomte qui lui tint ce langage ? »

Jamais tant de bonheur n'avait, d'un seul coup, envahi la poitrine de l'enfant. Son extase augmenta encore quand elle sentit les lèvres frémissantes du vicomte écraser la chevelure de son front, dans une caresse qui se multipliait.

Ils restèrent ainsi étroitement serrés, l'un contre l'autre, pendant quelques secondes qui leur parurent sans fin ; puis, avec effort, pâli et les traits étrangement tirés, Sigismond se dégagea, en repoussant doucement la jeune fille.

Il reprenait subitement conscience du vertige qu'il avait subi : un garçon de son âge ne joue pas impunément les mentors avec une fillette aussi jolie et aussi troublante que Frika.

La bouche desséchée, il dut faire un violent effort pour parler d'un ton naturel :

– Je dirai au docteur de venir vous voir, pour vous donner un fortifiant.

– Oh ! ce n'est pas la peine !

– Si... Il faut vous soigner !

– Je ne suis pas souffrante.

– Qui peut en être sûr ?

Les paroles rebondissaient entre eux comme des mots vides de sens, destinés seulement à masquer leur émoi.

Malgré eux, leurs yeux restaient accrochés et il s'en fallut de peu qu'ils ne renouassent leur étreinte.

Ce fut la voix de M. Béryk, réclamant le jardinier dans la cour, qui rendit son sang-froid à Sigismond.

Machinalement, il passa plusieurs fois sa main sur son front brûlant. Puis, plus calme, à présent, il reprit l'entretien.

– Vous êtes pâlotte, Frika. Le chapelain me le disait tout à l'heure. À votre âge, il faut manger beaucoup. Le faites-vous ?

– Je mange à ma faim.

– Mais si celle-ci est nulle, vous ne mangez rien. À quoi pense cette Doriza qui ne me tient pas au courant ! Le mieux est d'y veiller moi-même... Je suppose, Frika, que vous savez vous tenir correctement à table, à présent ? Les domestiques n'ont plus à rire de vos gestes ?

Elle sourit, trop intimidée par le souvenir de ses incartades d'autrefois, aux heures des repas, pour formuler une réponse rassurante à sa question.

– À dater de ce jour, vous mangerez avec moi, décida-t-il sans plus tergiverser.

Elle rougit de plaisir.

– Avec vous ? demanda-t-elle le regard illuminé de joie.

– Oui, et nous lutterons à qui mangera le plus, de vous ou de moi.

– Oh ! ce sera drôle ! dit-elle en riant.

La joie qu’il lui causait, le rendait de belle humeur. D’ailleurs, tout était soleil en lui, à cette heure.

– Je vous préviens que j’ai un bon coup de fourchette. Il vous faudra manger beaucoup pour me rattraper.

– Alors, j’aurai du mal à vous égaler. Les hommes mangent toujours beaucoup plus que les femmes.

– Mais, vous, il vous faut reprendre des joues et des couleurs. Je ne veux plus vous voir cette mine de papier mâché... Peut-être, aussi, travaillez-vous trop ? Cela vous amuse, tous ces grimoires ?

– Quand je les comprends, c’est intéressant.

– Mais vous ne comprenez pas toujours et cela devient fastidieux. Peut-être faudrait-il que j’espaçasse un peu vos leçons ?

Elle secoua courageusement la tête.

– Non, protesta-t-elle. Il faut que j’apprenne toutes ces choses qu’on ne m’a pas fait connaître quand j’étais petite. Je ne veux plus être une ignorante.

– De l’ambition ? fit-il, taquin et pour le plaisir de lui tapoter les joues. Vous tenez à devenir savante ?

– Non, répéta-t-elle encore. J’ai seulement le désir de ne pas être complètement illettrée... « de ne pas croupir dans ma barbarie » comme dit M. le curé.

– Voyez-vous ça !

– Olga Petrowna m’a dit, que toutes les femmes de Kolos étaient agréables. Pourtant, elles n’avaient que des connaissances superficielles ; les sciences et les arts n’étaient pas leur fort. Peut-être, pourrais-je être comme elles, puisqu’elles possédaient, en revanche, tout ce qui fait le charme d’une femme.

– Et vous voudriez leur ressembler ?

– Naturellement, si cela est possible.

– Mais pourquoi justement choisir comme



modèle une femme de Kolos ?

La jeune fille eut un geste vague.

– C’est une idée qui m’est venue... peut-être parce qu’Olga me cite toujours les filles de Mordaw en exemple.

– Ah !... Olga !

– L’autre jour, elle me disait que la sœur aînée de l’actuel comte de Mordaw avait des colères terribles... comme les miennes ! Il paraît que cela ne l’empêchait pas d’être une exquise créature. Elle était adorée de tous.

– Adorée !... Et vous voulez lui ressembler ?

– Je voudrais être comme elle : charmante, bonne, charitable, aimée de tous...

– Aimée de tous ! répéta-t-il en s’emportant subitement. C’est cela surtout que vous visez !... Votre coquetterie trouve dans ce programme de quoi apaiser sa faim ! Mais, moi, vous entendez, je vous défends de ressembler à cette tante-là...

Interdite, Frika regardait le vicomte. Pourquoi cette colère brusque ? Quel mal faisait-elle en voulant ressembler à une de ses aïeules, puisque

celle-ci avait été charmante et qu'on faisait encore son éloge aujourd'hui ?

Sigismond dut deviner l'étonnement que son emportement causait à la jeune fille. Il se domina tout de suite.

– Je ne veux pas, Frika, reprit-il plus calme, que vous ressembliez à la sœur de mon oncle. Elle est morte très jeune... Comprenez-vous ? Sa bonté dont on parle, sa charité, son amabilité, tout cela n'était que faiblesse et langueur.

Avec horreur, il se rappelait les réflexions du prêtre à propos de l'étrange ressemblance qui unissait Frika à la morte :

« Il ne faut pas qu'elle meurt jeune, elle aussi ! »

Une sorte de peur passa en lui.

– Je vous défends !... Vous entendez, Frika ! Je ne veux pas que vous preniez cette tante-là comme modèle ! Il y en a d'autres, chez nous, heureusement, plus solides et plus saines. D'abord, la santé est le plus bel avantage que puisse posséder une femme... Si vous voulez me

faire plaisir, ne soyez plus languissante, ni pâlote. Soyez vive, au contraire ! Dansez, chantez, remuez-vous ! Ayez, comme toutes les filles, tous les défauts du diable ; mais, de grâce, ne vous croyez pas obligée de mourir de langueur !

Elle sourit, moins effrayée de sa colère intempestive qu'elle ne l'aurait été la veille.

– Alors, dit-elle avec malice, je puis encore grimper aux arbres, ou dégringoler les escaliers en glissant sur la rampe ?

– Ce sont des jeux un peu garçonnières, protesta-t-il. J'aimerais autant que vous choisissiez des plaisirs plus en rapport avec votre sexe. Mais il est certain qu'entre la chaise-longue et la branche d'arbre ou la rampe, je préfère encore ces dernières.

Elle se mit à rire.

– Je tâcherai de rester dans la bonne limite, promit-elle.

– J'y compte bien ! D'ailleurs, je vais vous apprendre à jouer au tennis ; cela vous donnera

du muscle et c'est de votre âge...

Il prit un temps, puis termina :

– Enfin, nous verrons ! À partir d'aujourd'hui, j'aurai l'œil sur vos distractions. Pour ce matin, quittez vos cahiers ; vous avez assez travaillé. Et demain, installez-vous dans votre chambre, je ne veux plus vous voir ici...

Il marcha vers la porte.

– À tout à l'heure, Frika. N'oubliez pas que nous devons nous retrouver à table et qu'il va vous falloir manger autant que moi.

Frika le regarda partir dans une sorte d'émerveillement. Il était beau, il était jeune, il était bon...

On aurait bien surpris la jeune fille si on lui avait rappelé qu'un jour, pas très éloigné encore, elle considérait le vicomte comme sa bête noire :

– Je le déteste et je voudrais lui faire tout le mal possible, avait-elle dit alors.

Mais ceci remontait, sûrement, aux temps préhistoriques de son arrivée à Kolos...

\*

À partir de ce moment, une vie toute nouvelle commença pour Frika.

Tout d'abord, le midi, elle mangea avec le vicomte.

Assise en face de lui, il put se rendre compte que si elle se tenait impeccablement à table, maintenant, elle avait perdu, en revanche, son bel appétit du début.

– Allons, Frika, reprenez un peu de ce vol-au-vent, il est exquis.

Puis, un moment après :

– Ce rosbif est saignant et vous fera du bien, prenez-en une tranche, mon enfant ; je vous affirme que vous n'avez pas suffisamment mangé...

Ou encore :

– Comment, cet entremets ne vous dit rien ? J'aurais pensé que toutes les jeunes filles

aimaient la crème au chocolat.

À toutes ces réflexions, Frika souriante, s'efforçait de reprendre un peu du mets indiqué. Si elle avait osé, elle aurait dit au vicomte :

« J'en reprends pour vous faire plaisir ! »

Mais en vérité, elle vivait dans un songe. Rougissante et heureuse, en même temps, d'être assise en face du jeune seigneur qui représentait pour elle tout ce qu'il y avait de beau sur la terre, elle croyait agir dans un rêve dont il lui faudrait bientôt s'éveiller, pour retomber dans sa misère.

Était-il possible, en effet, que le hautain vicomte eût pour elle tant de prévenances inattendues ? Il acceptait de manger à la même table qu'elle, de lui parler, de s'occuper d'elle ! Ce matin même, il avait posé ses lèvres orgueilleuses sur le front intimidé de l'ancienne bohémienne. Non, vraiment, tout cela ne pouvait être qu'un rêve tenant du merveilleux !

Et cependant, les jours se succédaient, tous pareils, sans apporter aucun changement à la magnifique aventure.

Tous les matins, Sigismond et Frika sortaient à cheval. On les rencontrait par monts et par vaux ; au pas, au trot ou au galop. Cavaliers impeccables, chevauchant l'un auprès de l'autre, dans une correction parfaite à laquelle l'œil le plus soupçonneux n'aurait pu trouver à redire : car le jeune vicomte, ayant ressenti, une fois, auprès de Frika, la tentation, se gardait bien de tout geste équivoque qui pût la faire renaître. Son orgueil le voulait ainsi, ne désarmant pas encore, pour le moment, devant une ancienne gitane.

Il croyait bien, cependant, que la jeune fille était sa cousine et il s'efforçait de la traiter comme telle.

À table, leur intimité continuait. Sigismond, en maître de maison impeccable, s'empressait auprès de son invitée qui, souriante et presque en extase, acceptait de sa main tout ce qu'elle n'aurait pas voulu manger autrement.

L'après-midi les retrouvait au golf ou au tennis, en tenue sportive, jouant avec entrain l'un contre l'autre. Il nous faut reconnaître que Frika, si rétive aux chiffres et à l'orthographe, avait

saisi tout de suite la tactique des balles bondissant, au-dessus du filet, vers la raquette adverse qu'il fallait mettre en défaut. Agile comme un singe, souple comme un félin, l'ancienne écuyère de cirque évoluait sur le court avec une adresse incomparable qui enchantait le vicomte, heureux d'avoir formé cette adversaire digne de lui.

Il en était de même au golf où Frika avait bon pied, bon œil et ne se lassait jamais.

Les couleurs étaient revenues aux joues de l'orpheline ; ses yeux pétillaient d'entrain et son appétit, réveillé enfin, dégustait avec satisfaction tous les mets succulents qu'on plaçait sur la table. Il n'avait suffi qu'un mois, au vicomte, pour obtenir un si beau résultat, ce dont il n'était pas peu fier, les réflexions initiales du pasteur lui ayant paru un défi qu'il lui fallait relever.

Maintenant, M. Béryk était obligé d'en convenir : le jeune seigneur s'était montré un éducateur parfait puisqu'il avait su soigner, en même temps, l'âme et le corps de son élève.

Pourtant, son regard interrogateur se posait



souvent sur le visage de Sigismond ; mais il le scrutait en vain, sans y rien découvrir, car le jeune homme demeurait impénétrable.

Trop fier pour livrer ses pensées intimes à la curiosité toujours en éveil du brave pasteur, l'héritier du comte de Mordaw se confinait le plus souvent dans une attitude un peu hautaine, faite de morgue et de condescendance bon enfant, qui ne permettait pas de lire en lui.

En la présence du prêtre, il affectait de traiter Frika en petite fille puérile et insignifiante, comme s'il était pour elle un grand frère indulgent et railleur et qu'elle ne fût pour lui qu'une petite sœur capricieuse et gâtée.

Seul avec la jeune fille, Sigismond se départissait un peu de cette contrainte calculée. Il était avec elle comme avec un camarade plus jeune que lui, à qui il fallait ouvrir l'âme et l'esprit sur cette vie bourgeoise qu'elle devait vivre bientôt. Il lui parlait avec abandon, lui racontant mille anecdotes, s'empressant auprès d'elle, l'interrogeant sur son enfance abandonnée, la mettant au courant de sa propre vie, de son

adolescence solitaire et un peu comprimée, auprès d'un oncle très bon, mais très malheureux, farouchement enfermé dans une douleur poignante que les années ne diminuaient pas, loin de là !

– La disparition de sa fillette, la mort de sa femme trop touchée pour résister longtemps au deuil qui avait brisé leur vie, tout contribua à désespérer mon oncle. Solitaire et sombre, fuyant le monde, il vivait morne, silencieux, inconsolable. En vérité, ma jeunesse ne fut pas gaie et les meilleures années de ma vie furent celles que j'ai passées au collège, loin de Kolos.

– Mais depuis votre retour ?

– J'ai vécu libre, indépendant, m'efforçant de trouver du plaisir dans la chasse, l'équitation, la pêche... une vie d'oisif, en vérité ! Heureusement, mon oncle ne me contraignait pas à vivre comme lui, en reclus. J'ai pu m'évader bien souvent de Kolos, aller à la ville, répondre aux invitations des châtelains voisins ; m'occuper du domaine, même, car mon oncle se décharge sur moi de bien des choses... Ma vie est plus agréable, à présent,

avait-il conclu.

Ce rôle d'éducateur lui plaisait. Il aimait sentir peser sur lui les grands yeux interrogateurs de Frika. Il avait l'impression qu'elle buvait ses paroles, dans une muette extase qui tenait presque de l'adoration. Son orgueil était satisfait de l'attention qu'elle lui portait ; il la sentait palpiter sous son regard ; il se rendait compte de l'émoi qu'il apportait dans ce petit être tout neuf et sa fatuité masculine en était irradiée d'orgueil. En vérité, l'enfant n'était pas seulement son élève docile ; elle était sa chose, son bien ; et quoiqu'il ne vît pas très clair en lui, toutes les fibres de son être étaient tendues à entretenir la flamme qui brûlait pour lui, à s'assurer l'exclusivité de ce cœur féminin qui s'ouvrait à l'amour.

Au cours d'une promenade dans les bois qu'ils faisaient, un jour, à pied, Frika lui posa une question qu'elle avait bien souvent tournée en elle-même, sans oser jamais la formuler.

– Et M<sup>lle</sup> de Crow, quelle place tient-elle dans votre vie ?

Surpris, Sigismond la regarda :

– Celle d’une bonne camarade, répondit-il.  
Que croyez-vous ? ajouta-t-il en la voyant rougir.

– Je pensais...

Un peu gênée, elle s’arrêta, puis, se décidant :

– On dit qu’elle est votre fiancée et, qu’un jour, elle régnera en maîtresse à Kolos.

– Qui dit cela ? questionna-t-il avec vivacité.

– Tout le monde, je crois.

– Mais qui vous en a parlé ?

– Je... je ne sais ! Doriza, peut-être... puis M. Onofrio... Mick, aussi, m’a prévenue.

Il eut un geste de mauvaise humeur :

– Les gens en savent plus long que moi !

– Ce mariage, paraît-il, est décidé depuis longtemps.

– C’est-à-dire que mon oncle l’a envisagé avec intérêt, dit-il brusquement. Les Crow sont de bonne maison et je crois que la famille de Sophia verrait d’un œil favorable une pareille union. Il est regrettable, cependant, que je n’aime pas d’amour cette jeune fille... La réalisation d’un

pareil projet ferait de moi un mari détestable ! ajouta-t-il plus gaiement.

Frika ne répondit pas. Les lèvres serrées, elle regardait au loin, entre les arbres, un chevreuil qui détalait.

Sigismond remarqua son petit visage sérieux et, impulsivement sa main vint serrer celle de sa compagne.

– Vous ne croyez pas, Frika, que je serais un effroyable mari, s’il me fallait épouser une femme que je n’aimerais pas ?

Sa voix affectait un ton doucement railleur, mais sa compagne ne se mit pas à l’unisson. Gravement, elle hochait la tête.

– Êtes-vous certain que vous ne pouvez aimer cette jeune fille et contenter votre oncle ? insista-t-elle en dégageant ses doigts qu’il tenait encore.

– Hélas ! J’ai loyalement essayé... J’ai fait maintes promenades avec Sophia, j’ai subi de nombreux tête-à-tête et bu de non moins multiples tasses de thé, chez ses parents... rien n’y a fait ! Malgré notre mutuelle bonne volonté,

nous sommes restés d'excellents amis d'enfance, sans qu'un autre sentiment pût naître entre nous...

– On m'avait affirmé que vous étiez fiancés...

Un nuage assombrit le visage de l'homme.

– Ils sont ridicules, tous ceux qui parlent sans savoir. Je ne vais tout de même pas gâcher ma vie, pour faire plaisir aux autres !

– Non, évidemment, admit-elle.

– Sans compter, je vous le répète, que je ferais le malheur de Sophia, si je l'épousais sans amour...

– Tous les hommes sont pareils : ils ne sont indulgents que pour les femmes qu'ils aiment.

– C'est naturel !

Un silence tomba. Peut-être Frika attendait-elle quelque chose qu'il ne dit pas. Alors, elle jeta la supposition qui créait du malaise en elle :

– Êtes-vous sûr que Sophia de Crow n'a pas pris au sérieux vos attentions ? Vous sortiez avec elle, tous les jours ; vous étiez toujours ensemble ?

– Nous nous sommes expliqués, là-dessus, tous les deux... Elle a très bien compris que nous ne nous aimions pas.

– Est-ce à dire que vous lui avez dit, vous, que vous ne vouliez pas vous marier avec elle !

Ses lèvres tremblaient en parlant. Sigismond s'en aperçut et ne comprit pas pourquoi elle avait l'air de prendre cette histoire tant à cœur. Il faillit lui dire qu'après tout, ses rapports avec Sophia ne regardaient que lui, mais il ne voulut pas paraître se fâcher, à propos de son ancienne camarade, et il mit une sourdine à son mécontentement,

– J'ai agi en galant homme, affirma-t-il orgueilleusement. Dès que j'ai compris que nous faisons fausse route, elle et moi, je lui ai crié casse-cou et nous avons espacé nos rencontres.

– Mais peut-être était-il trop tard ! La pauvre Sophia vous aimait déjà, sans doute.

– Qu'est-ce que vous allez chercher là ? s'effara-t-il.

– Ce qui est dans l'ordre des choses, habituellement ? Vous vous empressez auprès

d'elle, vous la comblez d'attentions, vous ne la quittez guère... bref, elle a pu s'imaginer que vous l'aimiez vraiment. Ce n'est pas être généreux, que de la détromper tout à coup, s'il est trop tard, déjà !

Un peu ahuri par cette espèce d'algarade, Sigismond regarda sa compagne.

Un peu rouge, animée par la discussion, elle marchait la tête basse, semblant suivre dans les cailloux du chemin, la trace lente de ses pensées.

Le vicomte, interdit d'abord, comprit tout à coup le travail qui se faisait dans la tête de Frika. L'innocente amoureuse rapprochait les promenades qu'elle faisait avec lui, de celles qu'il avait faites avec Sophia. Et elle s'inquiétait, naturellement.

Il sourit d'aise, amusé par l'émoi craintif qu'il soulevait.

– Rassurez-vous, petite Frika, dit-il gaiement. Ma cousine avait trop l'habitude du monde et de l'hommage des hommes pour se méprendre à mon sujet. Elle savait bien que des promenades et



des rencontres, avec un garçon, n'équivalaient pas à une promesse de mariage. Tous les jours, des jeunes gens et des jeunes filles se rencontrent sur les courts, sur les plages, dans les dancings ou les piscines sans que cela prête à confusion. L'imagination des petites filles court beaucoup moins vite que vous ne le supposez... ou alors, les pauvrettes, de combien de désillusions ne seraient-elles pas victimes !

– Ah, bien ! balbutia-t-elle désespérée.

– Pour en revenir à ma cousine – car Sophia est une vague parente de mon oncle – ma cousine ne se monte pas le bourrichon aussi aisément que vous le croyez. Elle désire se marier, évidemment... comme toutes les jeunes filles d'aujourd'hui et d'antan ; mais il lui faut un mari riche, jeune, beau et titré... Car il lui faut tout cela, à Sophia, je vous l'affirme... surtout le titre et l'argent ! Ceux-ci lui sont indispensables ! Alors ne la plaignez pas trop ; elle n'a jamais mis son cœur dans la balance, sinon il lui aurait fallu en laisser des lambeaux, tout le long du chemin. Non ! Elle attend sagement celui qui, réalisant

son programme de fortune et de gloire, lui passera la bague au doigt... Alors, peut-être l'aimera-t-elle... d'autant mieux qu'il sera très riche ou très grand seigneur.

Il s'était emporté pendant cette longue tirade. D'abord, le mot « généreux », prononcé par Frika, avait fouetté sa fierté : un vicomte de Mordaw ne pouvait pas être suspecté de déloyauté ! Ensuite, il se rappelait le mépris de Sophia de Crow quand elle avait émis la supposition qu'il pouvait, un jour prochain, ne plus être l'héritier de Kolos. Un beau vicomte, sans fief et sans le sou, n'intéressait plus la brillante amazone.

Emporté par les souvenirs désagréables que cette conversation lui évoquait, il ne vit pas le petit visage blême qui s'amenuisait auprès de lui.

Appuyés sur un mur bas qui faisait terrasse et dominait la campagne vallonnant en pentes douces jusqu'au bord d'un ruisseau d'argent serpentant dans la plaine, ils suivaient, chacun, le cours de leurs pensées. Si près l'un de l'autre, leurs coudes se touchaient, et, pourtant, jamais,

en vérité, leurs âmes n'avaient été si éloignées.

Le front haut, l'œil hardi, l'homme évoquait l'avenir qui serait sien, la lutte qu'il devrait soutenir, la revanche qu'il lui faudrait prendre... Peut-être, plus tard, pourrait-il alors parler d'amour à une femme. Jusque-là, motus ! Son âme était murée... du moins, il la voulait ainsi.

Quant à Frika, elle n'avait retenu qu'une chose de toutes les explications que Sigismond lui avait fournies ; c'est que dans son monde, à lui, l'empressement des garçons auprès des filles était sans signification ; bien folles celles qui y attachaient de l'importance !

Presque effondrée sur les pierres qui soutenaient son bras et son buste, elle avait l'impression d'une dégringolade sans fin, comme si elle assistait, du haut de son promontoire, à l'éparpillement de son cœur en menus morceaux, qui, tels de petits cailloux, auraient dévalé les pentes jusqu'au fond de l'abîme.

Trois mois auparavant, une pareille détresse se serait traduite chez elle par des paroles rageuses ou des gestes de colère, violents et sans retenue.

Aujourd'hui, les lèvres serrées, le visage tendu, elle laissait souffler en elle-même l'orage cruel, incisif, plus dévastateur parce que moins extériorisé.

– Rentrons ! dit-elle soudain. Le vent s'élève, l'air fraîchit ; nous allons avoir de la pluie.

Ils reprirent le chemin parcouru et, comme il le faisait bien souvent, Sigismond passa sa main sous le bras de la jeune fille, pour l'aider dans leur marche rapide.

Frika, à ce geste familier, se redressa, prête à rejeter cette attention du vicomte. Son orgueil l'empêcha, cependant, d'exécuter jusqu'au bout son mouvement de recul. Elle ne voulait pas qu'il pût lire en elle la désillusion éprouvée. Et, bien qu'il lui en coûtât de s'appuyer encore sur un bras qui lui paraissait si peu sincère, elle demeura docilement aux côtés du jeune homme.

\*

Deux jours passèrent durant lesquels Frika ne

se dérida guère.

À force de ressasser tout ce que le vicomte lui avait dit, à propos de Sophia de Crow, la jeune fille avait fini par admettre que son compagnon n'avait pas été sans raisons de rompre avec une femme qui ne voyait en lui qu'un titre et une fortune. Elle admettait même que Sophia n'était pas digne d'un jeune homme si bien doué et si beau garçon ? Celui-ci valait mieux que tous les jeunes gens rencontrés à l'église ou au cours de leurs promenades. Et elle s'avouait, elle, Frika, qu'elle eût aimé le jeune seigneur, même s'il avait été dépourvu de titre et d'argent.

Un pauvre gueux sans sou ni maille comme Mick... Oui, elle l'aurait aimé, dépourvu de tous biens, pauvre comme Job et marchant pieds nus sur la route !...

Mais ce qu'elle arrivait moins à comprendre, c'était l'espèce d'avertissement qu'il avait eu l'air de lui donner.

Ainsi, un jeune homme et une jeune fille peuvent se rencontrer tous les jours, jouer ou sortir ensemble, partager leurs joies ou leurs

peines, ne pas se quitter, en quelque sorte... et cela était sans importance ! Cela n'engageait pas le garçon ! La femme n'avait qu'à garder son cœur, ne pas se monter l'imagination et, surtout, ne pas croire que son compagnon eût la moindre excuse à lui présenter, le jour où il estimerait que leur camaraderie avait assez duré !

Cette façon moderne d'envisager la vie, révoltait la fillette.

Son âme de nomade, indépendante et fière, bondissait de révolte quand elle s'imaginait qu'un homme pût en prendre pareillement à son aise, avec elle.

– Car, enfin, se disait-elle, si un jeune homme en use ainsi avec une femme, avant le mariage, comment agira-t-il plus tard, avec celle qu'il aura épousée ?... Tu me plais, je te prends ! Tu ne me plais plus, je te quitte !

Cette conception de la vie lui paraissait abominable, puisqu'elle reposait entièrement sur le plaisir passager d'un garçon.

– Et le devoir, alors ? Et la loyauté ? Et la

famille ?

Non, jamais Frika n'admettrait une pareille théorie chez celui qu'elle aimerait un jour !...

Quand elle en arrivait là, de ses réflexions, la pauvre se sentait un fort mal de tête... comme si une petite bête invisible lui avait grignoté le cerveau.

– Parce qu'enfin, c'était le vicomte qui lui avait débité de pareilles sornettes ! C'était lui qui avait pareillement agi avec Sophia de Crow ! Lui encore qui, tous les jours, s'empressait auprès d'elle... c'est-à-dire auprès d'une pauvre gosse sans expérience et sans défense... Il s'empressait ! Pour rien !... Pour le plaisir du moment ! Même, l'autre fois, quand il l'avait si fort serrée contre lui... et aussi, quand il avait posé ses lèvres sur son front... Pour rien !

Quelle humiliation !

Pour rien ! De la part d'un jeune homme de vingt-quatre ans, vis-à-vis d'une fillette de seize ans... Des baisers, sans but, des attentions sans signification...

Malgré tout ce qu'il avait dit, elle ne pouvait y croire.

– Est-ce qu'une telle indifférence serait seulement possible ?

Le mal de tête de Frika prenait alors des allures de cyclone. Sous le crâne en ébullition, un volcan jetait ses feux, les cloches sonnaient à toute volée, la foudre incendiaire enflammait l'horizon, la mitraille et les bombes éclataient avec un bruit infernal.

C'était un cataclysme épouvantable !

Dans tout ce tintamarre hallucinant, il n'y avait qu'une lueur qui parût surnager au désastre... oh ! une toute petite lueur, un simple feu follet qui voletait bas, entre les tombes de tout ce qui avait été les magnifiques illusions de Frika et qui tendait à n'être plus que du néant enfoui dans un abîme sans fond.

Et cette minuscule petite lueur, qui apparaissait pour disparaître aussitôt, c'était la vague intuition d'une réciprocité... peut-être d'une revanche ! Si les garçons pouvaient en user



aussi légèrement avec les filles, celles-ci n'avaient aucune raison de ne pas agir pareillement.

Oh ! ce n'était pas une image bien établie. Le feu follet était presque invisible et l'intuition à peine ressentie. Cependant, dans le chaos des pensées de Frika, ce fut peut-être cette vision à peine entrevue qui la guida, ce soir-là, dans la nuit noire, alors qu'elle allait seule à la ferme rejoindre son ami Mick.

## IV

Depuis le matin, le vicomte de Mordaw était absent, parti à la ville où l'appelaient les affaires de son oncle.

Frika demeurée seule à Kolos avait trouvé le temps très long. D'autant plus long, même, qu'un coup de téléphone, à l'heure du dîner, avait annoncé que Sigismond ne rentrerait qu'à une heure avancée de la nuit et qu'il ne fallait pas l'attendre pour le repas du soir.

Un valet stylé avait transmis correctement à Frika cette communication.

La jeune fille mangea donc seule dans la grande salle silencieuse où les ombres mouvantes des serviteurs s'allongeaient imposantes et fantomatiques sur les murs lambrissés de chêne.

C'était le même décor que d'ordinaire, le même éclairage de bougies quintuplées à chaque

bout de table, la même nappe blanche, les mêmes argenteries, les mêmes cristaux aux facettes étincelantes. Et, cependant, Frika frissonna :

– Pas bien réjouissante, cette grande salle imposante, quand on est seule à table ! avait jugé tout de suite la fillette que les coins d’ombres impressionnaient. Il en avait une santé, le vicomte Sigismond, de manger seul, ici, quand je n’étais pas là ! Moi, je n’y résisterais pas !

Et c’est alors, malgré la lueur des bougies allumées, quand l’ombre impressionnante se tassa plus épaisse dans les coins de l’immense pièce, après le départ des serviteurs, que le petit feu follet insaisissable apporta sa malice en l’âme de Frika.

– Oh ! je m’ennuie ! je m’ennuie !... Je ne vais pas demeurer ici durant cette longue soirée : j’en mourrais de peur !

Et sûrement, Frika ne voulait pas mourir !

Elle décida donc d’aller voir son ami Mick et de passer quelques heures avec lui.

– De cette façon, le temps coulera plus vite.

Avec lui, je n'aurai pas peur... Et puis, il y a longtemps que je ne l'ai vu !

Trois bonnes raisons pour quitter le château, à cette heure indue.

Sans prévenir personne, elle gagna la ferme.

Elle était gaie, d'une gaieté un peu factice, mais cette escapade la réjouissait par sa nouveauté et aussi parce qu'elle lui donnait l'illusion d'être libre de ses actes.

Auprès du brave garçon, elle retrouverait un peu de son insouciance de jadis, alors que sans penser à mal, ils demeuraient des heures sans parler, sans rien faire, l'un auprès de l'autre, pour le plaisir d'être ensemble, avec l'impression d'une détente apaisante.

– Au moins lui, il était sincère dans ses affections ! Il ne la leurrerait pas !

Elle rejoignit donc Mick et celui-ci en fut transporté de joie.

– Frika !... Ma chère petite Frika !

Il frémissait de plaisir ; il la regardait tout ému et même un peu embarrassé. Elle l'intimidait

avec sa jolie robe élégante, ses cheveux bien lissés, ses mains nettes, ses petits pieds finement chaussés.

Il l'avait quittée bohémienne, les cheveux embroussaillés, pieds nus, portant une robe rapiécée et il la retrouvait si différente, si demoiselle, bien qu'elle eût conservé ses manières brusques et sa désinvolture d'enfant sauvage.

Elle aussi le contemplait, le retrouvant changé, grandi plus homme. Il était vêtu comme tous les garçons de la ferme, de gilets multiples, boutonnés sur une chemise blanche aux manches brodées de rouge qui flottaient librement.

C'était un uniforme, mais le gars était mieux ainsi.

Reprenant, un moment, ses anciennes manières, Frika se laissa glisser sur l'herbe.

– Allons, Mick, ne reste pas là comme un pieu, dit-elle, désinvolté. Viens t'asseoir près de moi. Ne suis-je donc plus ta petite sœur ?

Le garçon eut une courte hésitation. Avait-elle

le droit, maintenant, de le traiter aussi familièrement ? Puis, subjugué par elle, il fit ce qu'elle demandait.

– Alors ! On te garde au château ? questionnait-il pour dire quelque chose et couper sa gêne.

– Mais oui, et j'ignore encore ce qu'on compte faire de moi. Tout cela est tellement compliqué.

– Enfin, observa le jeune homme, te voilà à l'abri. On s'occupe de toi. Et qui sait si un jour...

Il n'acheva pas sa pensée et resta rêveur un moment, l'air soucieux.

La jeune fille sans remarquer sa tristesse et toute à la joie d'avoir retrouvé son compagnon de jadis, bavardait allègrement, lui racontant ses occupations, ses étonnements dans sa nouvelle vie.

– Et puis, tu sais, expliquait-elle d'un air important, on m'a donné des professeurs qui m'enseignent beaucoup de belles choses utiles. Ainsi, les histoires qui sont dans les livres, je puis les lire couramment, tandis qu'autrefois je devais me contenter de regarder les images.

– Ah ! oui ! te voilà savante ! fit le jeune valet en la regardant avec de grands yeux remplis d’admiration.

Puis, avec un soupir de regret :

– Tu en as de la chance, Frika. Tu seras bientôt une dame de grande maison ; je n’oserai plus te traiter comme une petite sœur. N’auras-tu pas honte de moi plus tard ? Car, moi, je resterai toujours Mick le bohémien. Je ne pourrais, d’ailleurs, pas changer, à présent, même si on essayait. J’ai la tête trop dure !... Et puis, ajouta-t-il avec humilité, on ne sait pas d’où je sors ! Je suis peut-être un tzigane... alors, quoi que je fasse, je resterai toujours un errant !

Elle le regarda avec étonnement, d’abord ; puis, comprenant le reproche indirect, elle baissa la tête ; mais la relevant aussitôt, orgueilleusement :

– Mais, moi, Mick, je ne suis pas une gitane et tu le sais bien. Je ne suis pas de la même race que les autres. Non, non ! Je me sens ici chez moi, parmi les miens, auprès de tous ces gens qui m’entourent.

Voulant atténuer l'amertume que sa phrase venait de faire naître en Mick, elle posa affectueusement sa tête sur l'épaule de celui-ci et observa avec douceur :

– Ne m'en veux pas de ce que je viens de dire, frérot, mais c'est vraiment ce que je crois être la vérité.

– Oh ! Je ne t'en veux pas, Frika. Je comprends d'ailleurs tes sentiments. Ils sont naturels !... Je regrette seulement qu'on ne se voie pas plus souvent, nous deux. Je t'aperçois bien, de loin, quelquefois, mais ça ne vaut pas des mots échangés ensemble, comme ce soir.

– On me surveille beaucoup, tu sais, affirma-t-elle pour qu'il ne crût pas à son indifférence. Je ne suis pas libre de faire ce qui me plaît. Mais toi, mon grand Mick, tu peux aller et venir à ta guise. Pourquoi ne me rejoins-tu pas, lorsque tu m'aperçois dans la cour ?

Un peu durement, il s'excusa :

– Parce que dans la journée, tu es toujours accompagnée du jeune seigneur... Il



m'impressionne, celui-là, avec sa morgue et sa tête en Saint-Sacrement ! Et puis, toi aussi, tu m'intimides à présent. Tu portes de belles robes, tu parles posément, tu marches comme une princesse... moi, je ne suis qu'un pauvre valet de ferme, vêtu d'habits propres et non de jaquettes bien coupées.

– Si tu crois que les robes, ça change quelque chose en nous-mêmes, tu te trompes, protesta-t-elle avec un gros soupir. Moi, je suis toujours pareille, et demain, s'il me fallait reprendre le trimard, je partirais joyeusement avec toi, sur les routes, sans m'occuper de tous les costumes que je laisserais derrière moi.

– On croit ça et puis, tu verrais... cela ne serait plus la même chose. Ne viens-tu pas de dire que tu te sentais chez toi, ici ?

– Oui, évidemment ! Cependant, écoute, s'il le fallait vraiment...

Mais, il l'interrompt :

– Tais-toi, Frika. Tu ne sais pas !... Moi, je me rappelle, quelquefois, les longues marches sous la

pluie ; les couchers sous un buisson, le ventre creux ; les chiens qui aboyaient après nous... et nos habits déchirés, nos souliers percés... nos hardes trop légères sous la bise... Alors, vois-tu, quand je suis couché dans un bon lit, que mon assiette est pleine devant moi ou que j'enfile une chemise propre sur ma peau bien lavée, je n'ai plus le désir de me remettre en route.

– Ah ! évidemment, admit-elle. La vie que nous menons actuellement a bien des avantages.

– Oui. C'est rudement plus confortable que la roulotte de Le Rouge.

– Il y a une nuance !

Son rire léger résonna dans la campagne endormie.

– As-tu pensé, reprit Mick un peu rêveur, à tout ce que tu perdrais, s'il te fallait quitter le château, à présent ?

– Dame ! Je me dis quelquefois que c'est une chose qui peut arriver, quoi qu'on espère.

– Ce serait pénible... plus pour toi que pour moi ; car, enfin, on te traite en bourgeoise. On

t'éduque, on t'instruit.

– Oui... On veut que, lorsque le comte reviendra, j'aie l'air d'avoir toujours habité un château.

– On te prend pour la fille qu'il a perdue.

– Ce ne serait pas impossible, après tout !

Mick approuva de la tête.

– C'est vraisemblable, au contraire !... Ils savent bien ce qu'ils font, va ! S'ils n'étaient pas sûrs que tu es la petite Rosen-Sylva qui leur a été volée, ils ne t'entoureraient pas de tant de prévenances.

Le visage de Frika s'enflamma.

– Tu crois ?

Du triomphe sonnait dans sa voix

– Je voudrais en être sûre ! Quelle veine, alors

– Eh bien, sois satisfaite, dit Mick solennellement. Tu es la fille du comte !

– Qu'est-ce que tu en sais ? On ne t'a pas fait de confidences !

– Je sais ce que je dis.

– Alors, parle ! Explique-toi !

Comme il demeurerait muet, un peu songeur, elle le secoua brusquement par le bras.

– Allons, raconte ! cria-t-elle. Tu ne vas pas me faire des cachotteries, maintenant !

Tout son sang bouillonnait d’impatience devant l’air placide de Mick.

– Il est peut-être maladroit de te donner une certitude... tu peux manquer de mesure...

– Tu es bête ! Si je suis la fille du comte, je suis la maîtresse au château et tout ce que je ferai n’y changera rien.

– Évidemment !

– Alors, explique-toi !

Il baissa de ton comme s’il avait eu peur que les buissons, autour d’eux, surprissent sa confiance.

– Il paraît que tu es le vivant portrait de la sœur du comte.

– Ah ! fit-elle déçue, car elle ne saisissait pas

l'importance de la révélation. Elle s'attendait à quelque chose de mieux.

– Oui... tu ressembles à une nommée Béatrice.

Elle sursauta.

– Béatrice ?

– Qu'on dit.

– Ah ! Je comprends... je... oui, c'est cela ! Rosen, c'est Béatrice... Béatrice, c'est Rosen !

Elle en était tout d'un coup suffoquée.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Rien. Une phrase que j'ai entendue à propos de cette Béatrice et que je ne comprenais pas avant que tu ne m'en aies parlé.

– Alors, tu t'expliques pourquoi ils sont sûrs à présent de ton identité.

– On t'a dit que je lui ressemblais ?

– Il paraît que c'était ton genre, ta figure, ton caractère.

Un doute vint à Frika.

– Mais es-tu certain de ce que tu me dis là ?

Qui te l'a dit ?

– J'ai entendu Schkow, l'intendant, le dire à Zabno, le garde-chasse. Celui-ci m'avait pris à partie, sous prétexte que je n'en faisais pas long... Il disait qu'il me ferait chasser et toi avec moi ! Alors Schkow lui a dit de ménager sa langue, car il se pouvait que ce soit moi, un jour, qui le fasse jeter dehors pour prendre sa place. Et comme Zabno ne comprenait pas, l'autre lui a expliqué que tu étais sûrement l'enfant qu'on recherchait : tu étais la reproduction exacte d'une demoiselle Béatrice, il n'y avait pas possibilité de se tromper. Olga le lui avait dit.

Frika n'en croyait pas ses oreilles. Et une joie sans limite illuminait son âme.

Ainsi, ce n'était pas une plaisanterie, ni une simple intuition... Elle avait un père, une famille, un foyer ; toutes ces choses qui lui avaient manquées et qu'on voulait lui rendre sans qu'elle y crût vraiment...

Dans un geste instinctif de gratitude vers le Ciel, elle joignit les mains :

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Faites que ce ne soit pas un rêve... permettez que cette chose magnifique se réalise !

– Mais, c'est réel, Frika. Je te l'affirme.

– Je ne le croirai que lorsque le comte de Mordaw m'aura prise dans ses bras, en m'appelant sa fille.

– Si tu veux. Mais tu peux te réjouir tout de suite. C'est depuis la découverte du portrait que le vicomte Sigismond s'est entiché de toi : tu es sa cousine ! Mince d'honneur !

– Mais... commença-t-elle interdite.

L'autre sans s'arrêter continuait :

– Il te fait manger à sa table et il t'initie aux plaisirs des gens riches... Tu comprends ? Il ne faut pas que tu fasses honte à la famille : on t'inculque les beaux usages ! On doit te torturer pour que tu te plies à toutes leurs belles manières.

La fillette était devenue toute rouge.

– Pas du tout ! protesta-t-elle indignée. On ne me torture pas... Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Si je fais ce qu'ils veulent, c'est que cela me

plaît aussi !

– Il est possible, après tout ! admit Mick interloqué.

Mais retrouvant aussitôt sa verve railleuse, il acheva :

– Tu seras bientôt mamzelle Rosen. Et le beau cavalier qui t’apprivoise actuellement ne sera pas le dernier à te donner ce nom qui sonne mieux que celui de Frika.

– Le beau cavalier ? balbutia-t-elle perdant pied devant tout ce verbiage fielleux.

– Dame, ma petite, il met les bouchées doubles à t’encaustiquer, le Sigismond ! Si tu ne reluis pas, ça ne sera pas de sa faute ! Une cousine, il faut que ça brille, n’est-ce pas ? Tu te rends compte que ce ne sont pas les appas d’une gitane qui peuvent le retenir auprès de toi !

Il y eut dans la poitrine de la jeune fille tout un chambardement.

– Ah ! c’est pourquoi ? balbutia-t-elle éperdue.

Elle s’expliquait, tout à coup, les prévenances du vicomte.



Ce n'était pas à elle, à ses beaux yeux, à sa personne que les hommages du jeune seigneur s'adressaient. Il se souciait bien peu de ses seize ans et de sa joliesse : une cousine ! voilà ce qu'elle était pour lui. Et si elle avait été laide et difforme comme tant d'autres, il aurait eu exactement les mêmes politesses et les mêmes attentions.

C'était humiliant pour la vanité de Frika et même assez pénible pour ses illusions.

Dans ses yeux de grosses larmes brillèrent, pendant qu'une mélancolie soudaine s'abattait sur elle.

Dans un sursaut de tout son être en révolte, elle se mit debout frémissante. Elle aurait voulu pouvoir fuir ses pensées, mais il ne lui aurait pas suffi de s'agiter éperdument pour en atténuer le poids et elle retomba assise.

Un moment, elle cacha son visage dans ses mains pour mieux réfléchir.

Réfléchir à quoi ? À sa tristesse présente ou à ses joies d'hier ?

Ah ! qu'il est difficile de lire en soi ! Orgueil, coquetterie, sincérité ! Il y avait de tout dans le sentiment qui l'avait attachée au vicomte... elle avait cru surtout qu'elle plaisait au jeune homme... un sentiment qui serait sans lendemain, mais qui existait tout de même.

Pour le moment, sa déception était complète. Celui-ci ne l'aimait pas. Elle était sa parente, rien de plus !

Mick surprit le mouvement qu'elle fit pour s'essuyer les yeux et en fut stupéfié.

– Tu pleures ? Qu'est-ce qu'il y a ?... J'ai dit quelque chose qui t'a fait de la peine ?... Quelqu'un t'a voulu du mal ?

Le mouchoir roulé nerveusement en boule, elle tamponnait ses yeux.

– Ne t'en fais pas ! dit-elle bravement. Ça passera ! Tu as bien fait de parler... Je sais maintenant la vérité.

– Quelle vérité ?

– Eh ! bien ! que... quoi ! J'ai une famille !

– Et une chic famille !

– Des gens riches ? Oui ! dit-elle presque amère. Des gens hautains qui auront peut-être honte de mes manières...

– Penses-tu !

Il en était offusqué.

Elle haussa les épaules. Et durement :

– Qu'est-ce que ça fait ! Il faudra bien qu'on s'accoutume les uns aux autres. Mon père devra m'accepter telle que je suis. Ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas été élevée dans un grand pensionnat.

– Et alors ! Il serait bien difficile, le comte de Mordaw, s'il ne te trouvait pas à son goût : tu es ravissante, tu portes bien la toilette et quand je te vois passer à cheval, auprès de M. le vicomte, je me dis qu'il n'y a pas plus belle amazone sur la terre.

– Vrai ?

Elle en rougissait de plaisir et reprenait un peu confiance.

– C'est tellement vrai, reprit le garçon en s'exaltant, que lorsque je te vois si fine et si

gracieuse, je soupçonne le monsieur de te faire la cour.

– Oh !

– Son attitude fait jaser les valets, en tout cas ! Ils disent qu'autrefois, il n'y en avait que pour la demoiselle Sophia ; maintenant, c'est toi qui ouvres le bal... Moi, ça me fait rire, quand il ploie le genou pour t'aider à grimper sur ton cheval. Quel hommage, ma chère ! Tu as là, ma foi, un galant cavalier !...

– Le vicomte est très joli garçon, interrompit sèchement Frika. Il n'y a rien à critiquer à ses manières.

– Oh ! cela je ne dis pas !... Seulement, il ne faudrait pas qu'il fit tant de chichis dans l'intention seulement de conserver le domaine de Kolos... Prends bien garde, Frika. Tu vas devenir un riche parti, bientôt, et les épouseurs ne te manqueront pas... Ne te presse pas de choisir, mon petit : le vicomte n'a plus le sou, à présent.

Frika s'était levée et donnait de petits coups secs sur sa jupe froissée par l'herbe. Son visage

s'était figé.

Les allusions de Mick aux sentiments possibles de Sigismond vis-à-vis d'elle, la couvraient de confusion. Comment un garçon, aussi droit que l'avait toujours été son ami d'enfance, pouvait-il accueillir et colporter si facilement les racontars des valets de ferme ?

Le rouge de la honte empourprait son front. Elle avait perdu l'habitude du langage fruste de Mick et sa franchise maladroite lui causait plus de gêne que de plaisir... D'ailleurs, elle était vexée qu'il parlât si ouvertement de choses qui touchaient ses sentiments intimes.

– Je vais rentrer, il se fait tard ! S'ils se sont aperçus de mon absence au château, ils doivent être dans tous leurs états

Mick s'était levé. Il la regardait tristement, tout son entrain envolé.

– Je suis content de t'avoir vue, Frika... Ta visite m'a fait plaisir et je t'en remercie, ajouta-t-il humblement. Tu reviendras plus souvent, veux-tu ?

– Je ne sais, dit-elle sans enthousiasme, car, pour l’instant, elle était mécontente. Je ne suis pas libre souvent.

– Pourtant, si tu voulais... on n’oserait rien te dire, à toi !

– Eh bien, c’est entendu ! dit-elle pour en finir.

Elle ne lui demanda pas de la reconduire au château et il n’osa pas le lui proposer.

« Peut-être ne voulait-elle pas être vue en sa compagnie ? »

Ils se serrèrent la main un peu hâtivement. Mick était attristé parce qu’il voyait son empressement à le quitter. Il était, aussi, déçu de cette entrevue qu’il attendait depuis des semaines et qui n’avait pas fait revivre leur ancienne intimité.

Pensivement, il regarda la jeune fille s’éloigner dans l’allée baignée de clartés lunaires.

– Elle est perdue pour moi, ma petite Frika. Dès qu’elle a su qu’elle était bien la fille du châtelain, elle n’a plus eu le même air, ni le même abandon... C’était comme si, tout d’un

coup, j'avais perdu sa confiance : quelque chose la travaillait dont elle ne m'a rien dit.

Il reprit à pas lents le chemin de la ferme où il allait coucher.

– Autrefois, quand elle me quittait, elle me sautait au cou et m'embrassait sans être gênée... Aujourd'hui, elle m'a serré la main !

Il ricana. Et, subitement, une colère le saisit :

– Les femmes, toutes les mêmes ! Dès qu'elles sont bien nippées, elles se trémoussent et ne vous reconnaissent plus ! Quoi qu'elle en dise, Frika, son cœur n'est plus pareil !

\*

Sigismond de Mordaw était rentré à une heure fort avancée de la nuit. Il avait dû être très fatigué et dormir tard car Frika ne l'avait pas aperçu de la matinée. On lui avait dit seulement que le jeune maître n'avait pas donné d'ordres précis la concernant, et elle s'était cru libre ; d'autant plus que depuis que le vicomte s'occupait d'elle,

Doriza ne l'accompagnait plus guère dans ses allées et venues.

Ce matin-là, le soleil était beau et la température fort douce : une vraie journée de printemps. Au lieu de s'enfermer dans sa chambre pour apprendre ses leçons, l'enfant était tout bonnement venue s'installer en plein air avec ses livres.

Elle aimait cet exercice qui consiste à lire un texte, puis à le répéter à voix haute, jusqu'à ce que, par la magie des sons, il soit imprimé dans la mémoire. Au milieu des champs, on peut crier à son aise, personne ne vous entend. Et le plaisir semble plus grand encore quand on peut grimper dans un arbre et faire concurrence à un moineau bavard.

Dans le verger ensoleillé, perchée sur une branche de pommier, la jeune fille se balançait mollement, en apprenant sa leçon de géographie.

Elle y allait de bon cœur et les noms des colonies anglaises, quelquefois difficiles à prononcer, étaient jetés au vent sans qu'elle prît garde de mesurer sa voix.



– Singapour, chef-lieu des Straits Settlements...

Elle se tut subitement.

Une grande ombre sur l’herbe ensoleillée venait de s’allonger au pied du pommier et la studieuse étudiante reconnut Sigismond de Mordaw monté sur son bel alezan.

Guidé par la voix, beaucoup plus que par les petites jambes gainées de soie qui gigotaient dans la ramure, le vicomte l’avait facilement rejointe.

– Voulez-vous descendre, Frika. J’ai à vous parler.

En même temps qu’il lui donnait cet ordre, il quittait sa monture qui paisiblement, se mit à brouter l’herbe tendre.

D’un bond léger, la jeune fille avait sauté à terre.

– Vous avez fait un bon voyage, monsieur de Mordaw ? demanda-t-elle cordiale et souriante, prête à bavarder comme ils en avaient l’habitude.

– Je vous remercie.

– Et vous avez vu quelque chose de beau à la ville ?

– Non !

La brièveté des réponses et du ton coupèrent l'éloquence de l'ancienne nomade.

« Il y a quelque chose qui ne va pas », pensa-t-elle tout de suite.

Et son regard, à la dérobée, examina le front barré d'un pli de dureté, de l'arrivant.

Désignant le livre que Frika tenait à la main, puis ceux qui étaient empilés au pied du pommier, le vicomte observa :

– En toute justice, il me faut d'abord vous féliciter de votre zèle ; je vois que vous ne flâniez pas, ce matin.

Elle ne répondit pas ; devant la mauvaise humeur apparente du nouveau venu, elle demeurait sur la défensive.

– Je voudrais, aujourd'hui, n'avoir que des éloges à vous faire, reprenait-il du même ton glacial. Il n'en est rien, cependant. Voulez-vous me dire ce que vous avez fait hier ?

– Hier ? dit-elle légèrement interloquée. Eh bien... j'ai travaillé le matin dans le parc... j'avais emporté mon violon et je me suis amusée à en jouer tout en marchant... je ne pense pas que ce soit mal, si ce n'est pas très harmonieux...

Il ne sourit pas comme elle s'y attendait.

– J'en conviens ! Seules, les oreilles délicates pouvaient y trouver à redire. Mais, continuez, Frika. Comment avez-vous terminé votre journée ?

Le visage de Frika s'empourpra.

Elle devinait subitement de quoi il allait être question.

– J'ai terminé ma journée au château, fit-elle bravement. Cependant, le soir, après le repas, comme j'étais seule et que le silence m'impressionnait un peu, je suis sortie et je suis allée voir Mick.

– Vous êtes allée voir Mick, répéta le vicomte d'un ton indéfinissable. Seule ? La nuit ?

– Eh bien, oui ! La nuit !

Et subitement frondeuse :

– Je ne pense pas que ce me soit interdit d’aller voir mon frère quand je m’ennuie !

– Mick n’est pas votre frère !

– C’est tout pareil. On a partagé si longtemps les mêmes misères et le même croûton de pain, qu’on est frère et sœur de malheur, si ce n’est de sang !

– Mick n’est qu’un ami, tout bonnement.

– Si vous voulez, admit-elle. Il est certain que je le considère comme le meilleur ami que je puisse avoir sur terre.

Sa voix avait fléchi. Une émotion soudaine lui poignait l’âme à la pensée de l’humble camarade qui lui passait tous ses caprices, alors que, devant elle, un autre lui parlait si froidement.

De dépit, elle écrasa, du talon, une touffe de marguerites des champs qui dressait ses fleurettes immaculées parmi les herbes vertes.

Il y eut un silence. Le jeune seigneur, impassible, regardait durement devant lui.

– Et vous êtes restée combien de temps avec Mick, hier soir ? reprit-il de sa voix sans

intonation.

– Je ne sais pas ; je n’ai pas compté ! répondit Frika qui s’énervait de cet interrogatoire serré.

– Tout de même, vous n’ignorez pas combien a duré votre absence !

– Eh bien, je suis partie tout de suite après le repas... il était un peu plus de onze heures quand j’ai regagné ma chambre.

– C’est-à-dire plus de deux heures ?

– Oui, c’est possible.

– Deux heures, seule, dans la nuit, avec un garçon.

Une flambée colora les joues de la jeune fille, tant le ton du vicomte semblait réprobateur.

– Je serais bien restée toute la nuit avec Mick, répliqua-t-elle d’un petit air de bravade.

Elle ne vit pas l’étrange regard que lui lança le vicomte.

– Eh bien, j’ai le regret, Frika, de vous apprendre qu’une jeune fille qui se respecte ne va pas seule, dans la nuit noire, rejoindre un garçon.

Je croyais que la pudeur d'une femme était une chose instinctive et que je n'aurais jamais l'occasion de vous reprendre sur un pareil sujet.

Il parut à l'ancienne nomade que si elle ne rejetait pas tout de suite les insinuations du jeune homme, elle n'aurait plus jamais le droit de relever la tête devant lui.

Elle se dressa donc de toute sa hauteur comme si elle voulait se mettre au niveau de la taille du vicomte. Et les yeux flambants d'indignation, elle protesta :

– Vous vous trompez, monsieur Sigismond, je n'ai rien fait de répréhensible, cette nuit. Je suis tout simplement allée bavarder avec un brave cœur qui m'est dévoué et qui ne ferait pas de mal à une mouche.

– Mais, vous y êtes allée en cachette, la nuit ; profitant de mon absence pour faire quelque chose qui ne m'aurait pas plu et que je ne vous aurais pas laissé faire, si j'avais été là !

– Je m'ennuyais !

– L'ennui n'est pas une excuse. Je ne vois pas

d'ailleurs en quoi une simple visite à M. Mick soit si divertissante.

– Il y avait longtemps qu'on ne s'était vus. On avait des tas de choses à se dire.

Chaque réplique de Frika semblait augmenter le mécontentement du jeune homme. C'était comme si elle avait jeté de l'acide sur de la chair vive ou réveillé une douleur endormie.

– Et où s'est passé ce passionnant entretien ? demanda-t-il encore, comme s'il lui fallait des précisions plus nettes sur chaque geste de Frika, afin que le doute ne fût plus permis en quoi que ce soit.

– En plein air, répondit celle-ci qui se serait fait un crime de travestir les choses, puisque sa conscience ne lui reprochait rien. On s'est assis dans l'herbe.

Le vicomte eut un sursaut et d'un geste nerveux de sa cravache, il décapita quelques fleurs.

– Assis dans l'herbe ? Pendant deux heures ! Quand je pense que mes gens ont pu vous voir !

Quelles gorges chaudes ont-ils dû faire, ce matin !

– Je ne vois pas ce qu'ils auraient pu dire ? Tout le monde sait bien que Mick est mon camarade et qu'on est liés l'un à l'autre par des années de misères... Je puis, maintenant, porter de belles robes, elles ne cachent pas le passé.

Il n'aimait pas l'entendre toujours rappeler la peu brillante enfance qui avait été la sienne.

– Mais le passé est le passé. Ne l'évoquez pas tout le temps pour excuser le présent. Actuellement, il ne vous manque rien et vous n'avez plus à vous conduire comme une gitane. Vous vivez dans un milieu honorable ; agissez donc comme le font les jeunes filles bien élevées !...

– C'est peut-être difficile quand on a vécu comme une sauvage.

– Mais, enfin, Frika, essayez de me comprendre. Les journées sont assez longues pour que vous voyiez votre compagnon en plein jour, si vous avez absolument besoin de sa



présence. J'avais cru, en vous mêlant à nos plaisirs, à nos promenades, aiguiller votre vie dans un sens nouveau. Tous les jours, vous vivez auprès de moi.

– Vous n'étiez pas là, hier balbutia-t-elle décontenancée par ce rappel de leur intimité journalière.

– Ne puis-je avoir confiance en vous, durant quelques heures ? insista-t-il.

– Ce n'était pas trahir celle-ci que d'aller voir Mick.

– Mais moi, je n'admets pas que vous alliez le rejoindre, la nuit, en cachette, comme une coureuse !

Le mot cingla l'amour-propre de Frika. Elle se révolta contre l'accusation honteuse.

– Mick est Mick ! assura-t-elle butée. J'irai le voir quand j'en aurai envie. J'estime que cela ne regarde que moi, du moment que je ne fais pas de mal.

C'était plus que le violent vicomte pouvait en accepter. Cette petite rebelle le bravait

délibérément.

Une flamme de colère s'alluma dans ses yeux noirs.

– Et moi, je vous défends bien de recommencer ce que vous avez fait cette nuit. Je ne veux pas de scandale chez moi, ni que l'on jase sur vos manières trop libres. S'il faut vous enfermer, le soir, dans votre chambre, je le ferai, puisque vous refusez de comprendre qu'une jeune fille sérieuse ne se conduit pas pareillement.

– M'enfermer ! Eh bien, ce serait drôle ! Je casserais tout, sûrement !... Ou bien, je descendrais par la fenêtre. Ce ne serait pas la première fois que je m'évaderaï d'une pièce close.

– Vous êtes incorrigible, décidément Frika ! Et vous me faites beaucoup de peine. Depuis des mois, vous étiez si sage, si raisonnable que je croyais bien avoir tué la bohémienne en vous. Il a suffi que la pensée d'un garçon soufflât dans votre cervelle pour que vous perdiez le bénéfice de tous ces mois de sagesse. J'en suis navré,

vraiment !

Frika mortifiée, baissait la tête. En vérité, elle n'avait jamais supposé que sa visite nocturne à Mick pût faire un tel *barouffe* !

Peut-être allait-elle s'excuser et promettre de ne plus recommencer, car elle se rendait compte que le jeune maître était réellement fâché contre elle, ce qui lui était insupportable.

Le malheur voulut que Sigismond, emporté par son courroux, ne s'arrêtât pas là. Il en voulait à Frika de son laisser-aller ; mais son ressentiment contre Mick était plus grand encore.

– Puisque je n'ai plus à compter sur votre bonne volonté, je parlerai à votre bel ami. Je le préviendrai que s'il se prête à une nouvelle rencontre, je le ferai jeter dehors. Cela simplifiera les choses.

La fillette avait bondi comme si un dard l'avait piquée. Toutes ses bonnes résolutions disparurent en un clin d'œil.

– S'il part, je partirai aussi ! s'écria-t-elle hors d'elle.

– Naturellement ! La perspective de retrouver une famille ne compte pas quand il s’agit du bien-aimé !

Et perdant toute mesure, hors de lui, soudain, par toutes les images que ce seul mot pouvait représenter, le vicomte ajouta, fou de rage :

– Il est joli, votre amoureux ! Un valet de ferme pour celle qui sera peut-être une grande dame, demain !

Les mots étaient partis si vite et si stridents que Frika sursauta.

– Le bien-aimé ! un amoureux ! un valet de ferme !

L’enfant sauvage réapparut en moins de temps qu’il ne faut pour l’écrire. En un réflexe instinctif, qu’elle-même ne pouvait pas prévoir, elle lança, de toutes ses forces, un jet de salive au visage de l’insolent.

Ce fut si rapide qu’elle-même en resta saisie. Elle ne se rendit compte que trop tard de la réaction de Sigismond.

Sans même essayer sa joue souillée, le jeune

homme s'était jeté sur elle et l'avait giflée. Puis, fou de rage, n'ayant jamais subi pareil outrage, il voulut la ployer devant lui, à genoux, pour la contraindre tout de suite à l'humiliation de demander pardon.

Ses doigts nerveux, que la colère transformait en étau, serraient les minces poignets au risque de les briser.

– À genoux, petite malheureuse !

Les yeux de l'homme étincelaient de fureur, et Frika crut qu'il ne voulait la jeter à terre que pour mieux la rouer de coups de pieds. Elle poussa un cri de terreur.

Affolée, elle résistait de son mieux, perdant la tête devant cette colère d'homme, habituellement calme, qu'elle avait soulevée inconsidérément et dont, tout d'un coup, elle s'épouvantait.

Sous les pommiers en fleurs, dans l'herbe satinée du printemps à peine éclos, le hautain vicomte et l'ancienne nomade luttèrent quelques instants...

La jeune fille ne pouvait avoir le dessus ;

Sigismond la dépassait de la tête et il était un solide gaillard. Il tenait sans effort les frêles poignets, alors que sa partenaire s'essoufflait. Déjà, les genoux féminins ployaient et touchaient terre... Frika, qui si souvent avait connu des luttes non moins épiques, se servit alors d'une des armes féminines les plus cruelles que la nature eût mises à sa portée : elle enfonça ses dents aiguës dans la main de son adversaire et le mordit jusqu'au sang.

– La brute !

Un instant, le vicomte avait desserré son étreinte. Cela suffit à Frika pour se dégager complètement. D'un élan de ses jarrets souples, elle fut debout, un second bond la lança en avant, sur la selle de l'alezan qui, éperonné par les talons durs des chaussures de sa cavalière, partit, à fond de train, vers le fond du parc.

Sigismond n'essaya pas de la rattraper. Il n'y songeait même pas.

– Qu'elle aille au diable, la tigresse ! murmura-t-il durement en regardant sa main où cinq creux sanguinolents s'incrustaient en double

dans la chair vive. Elle m'a mordu profondément et cela me fait mal.

Là-bas, tout au fond des prairies qui s'allongeaient à l'infini, une mince silhouette, emportée sur un cheval fougueux, disparaissait derrière un boqueteau.

– Mok va la descendre, si elle tire trop sur les mors. Mon pur-sang n'aime pas être malmené et cette diablesse ne le ménage guère.

En parlant, il essuyait sa joue où la salive de Frika finissait de sécher.

– J'en connais un qui en a assez de s'occuper de la fille ! J'ai hâte que mon oncle arrive pour lui passer la corvée. J'ai fait de mon mieux pour qu'il n'ait pas honte d'elle, mais une bohémienne n'est qu'une bohémienne. Je l'avais dit au conseil ; il n'y a que des désagréments à récolter avec ces êtres-là !

La main entourée, de son mouchoir pour épancher le sang qui coulait en minces filets, il ramassa sa cravache restée dans l'herbe.

– J'aurais dû, en arrivant, l'en cingler de

quelques bons coups ; la leçon eût été meilleure ! C'est une fille indépendante qu'il faudrait dompter par des coups et non par de belles paroles.

Le manteau de Frika et la pile des livres, à côté, formaient deux petits tas sombres, au pied du pommier. Le jeune homme les remarqua.

– Et pourtant, elle travaillait, pleine d'ardeur, tout à l'heure, constata-t-il avec un soudain regret. Si elle voulait s'en donner la peine, elle serait une jeune fille aussi charmante qu'une autre.

Un moment, il resta songeur. Il était pâle, il se sentait triste, sa main lui faisait mal.

Il soupira.

– Toute cette histoire à cause d'un valet d'écurie ! Ce que je le ficherais volontiers dehors, celui-là !

Mais il n'y fallait pas songer. Lui parti, Frika ne resterait pas, et on avait besoin d'elle...

Lentement, il se mit en route après avoir accroché le manteau de l'absente à une branche,



de façon que le domestique, à qui il confierait le soin de rapporter livres et vêtements, retrouvât l'arbre, facilement.

À ce moment, la cloche du déjeuner sonna au château.

Le regard du jeune homme sonda le paysage du côté où la rebelle et sa monture avaient disparu.

– Du train dont elles allaient, elles doivent être arrivées à Zwanki, goguenarda-t-il. Mademoiselle ne reviendra pas manger, c'est probable !

Et un peu soucieux, tapotant ses bottes du bout de sa badine, Sigismond de Mordaw allongea le pas pour ne pas faire attendre les serviteurs... suprême élégance des maîtres qui ne veulent pas compliquer le service des domestiques, quand il est si facile de faire autrement.

\*

Non seulement Frika ne parut pas au déjeuner, mais elle laissa passer l'heure du thé sans

apparaître.

Insensible en apparence, Sigismond ne parut pas s'apercevoir que le temps coulait sans ramener la fugitive.

– Elle boude, pensait-il, et il se défendait de s'alarmer à son sujet.

Une seule fois, il s'était informé si son cheval Mok était à l'écurie.

– Non, lui répondit le palefrenier qu'il interrogeait. Monsieur le vicomte a monté le cheval, ce matin, mais votre Honneur est revenu à pied à midi.

– Mademoiselle Frika a monté Mok pour faire une course, expliqua brièvement le jeune homme.

Le serviteur n'osa pas exprimer sa surprise, mais il se demanda comment le maître avait pu confier une bête aussi nerveuse à quelqu'un qui ne l'avait jamais montée.

Ne pouvant faire une telle observation au vicomte, il se contenta de hocher la tête en disant :

– Mok est bien ombrageux pour une main

féminine... Et voici le soleil qui décline.

Sigismond eut un geste vague d'impatience. Il ne pouvait expliquer à l'homme pourquoi son pur-sang était entre les mains de Frika, pas plus qu'il ne pouvait dire jusqu'où la folle écuyère avait pu poursuivre sa route.

Cependant, la crainte inexprimée contenue dans la remarque du serviteur trouva un écho en lui.

Plusieurs fois, déjà, il avait repoussé l'image de Frika désarçonnée, gisant blessée dans un fossé. Chaque fois, il avait repoussé l'importune vision : Frika était adroite et montait merveilleusement. Il y avait donc bien des chances pour qu'il ne lui fût rien arrivé. Cependant, Mok n'était pas un cheval facile et si elle l'avait mené trop durement, il pouvait avoir fait des siennes.

À la fin de la journée, malgré son indifférence affectée, le vicomte finit par s'alarmer.

Il avait beau ne pas vouloir admettre la possibilité d'un accident, la hantise d'un jeune

corps étendu sans vie, sur la route, le poursuivait comme un remords.

Il finit par n'y plus tenir.

Trop orgueilleux pour aller lui-même à la recherche de l'impétueuse fillette, il fit mander Mick à son bureau.

Celui-ci apparut bientôt. Il avait laissé ses sabots sur le perron et il marchait sur ses chaussees de laine.

– Vous m'avez fait demander, monsieur ? interrogea-t-il un peu inquiet de cette convocation, car c'était la première fois que le vicomte le faisait appeler ainsi.

– Oui, mon garçon. Vous avez vu Frika, aujourd'hui ?

Le valet eut un léger sursaut et changea de couleur.

– Non, monsieur, affirma-t-il après avoir hésité, car il n'osait pas parler de la visite nocturne de sa petite amie.

Mais le vicomte, dédaigneux, le mit tout de suite à l'aise.

– Vous êtes bien sûr de ne pas l’avoir vue depuis hier soir ? Elle aurait pu aller vous retrouver...

– Non, monsieur. Je ne l’ai même pas aperçue de loin.

– C’est regrettable, car je ne sais où elle est depuis midi. Elle est partie comme une furie et n’est pas revenue.

– Frika est partie ! s’exclama Mick qui n’en croyait pas ses oreilles. Elle est partie ?

– Je l’ai grondée à propos de la visite qu’elle vous a faite cette nuit, car je n’admets pas qu’elle vous rejoigne clandestinement.

– Oh, monsieur ! Nous n’avons pas fait de mal ! protesta le valet impulsivement. Nous avons simplement parlé de notre nouvelle vie au château.

– C’est possible, mais l’heure était mal choisie.

– Je vous donne ma parole, monsieur, que nous n’avons fait que parler, balbutia Mick qui se rendait compte que toutes les suppositions étaient

permises.

– Je vous crois, admit le vicomte, sèchement. Cependant, la réputation de Frika doit être à l’abri de la malignité des gens. Je ne veux pas qu’on puisse soupçonner sa conduite. Ne recommencez pas à la voir le soir, je vous le défends, comme je le lui ai défendu ce matin.

– Monsieur le vicomte peut compter sur moi, promit Mick, fort embarrassé.

Il se sentait tant soit peu coupable. Il n’aurait pas dû accepter que la jeune fille restât si longtemps auprès de lui... Il savait bien, lui, tout ce que les gens pourraient croire ! Avec leur satanée morale bourgeoise, une jeune fille n’était pas libre d’agir à sa guise et il n’en fallait pas plus pour ternir, à jamais, une réputation.

– Sûr que je n’accepterai plus qu’elle vienne me parler le soir, promit-il spontanément.

– Ce sera mieux ! Quoi qu’il en soit, poursuivit le vicomte avec hauteur, Frika n’a pas accepté mes observations. Elle s’est mise en colère et elle a sauté sur le dos de Mok, sans que

j'aie pu m'y opposer. Elle est partie, à bride abattue, filant droit devant elle, à travers les herbages, dans la direction de Brond.

Volontairement, le jeune homme ne fournissait que des détails succincts sur la scène du matin. Ce qui s'était passé entre Frika et lui ne regardait qu'eux deux.

– Ceci avait lieu avant le déjeuner, précisa-t-il et elle n'est pas de retour.

Mick connaissait assez Frika pour ne pas ignorer la violence des colères qui la secouaient parfois. Sûrement, aujourd'hui, elle devait être allée droit devant elle, sans réfléchir ; maintenant, elle était perdue et ne retrouvait pas sa route.

Car Mick savait aussi que si sa petite amie était capable de colères sauvages, elle n'était plus qu'une pauvre gosse, repentante et sans défense, une fois leur violence passée.

– Elle se sera perdue, supposa-t-il à mi-voix.

Le vicomte eut un geste d'ignorance.

– Votre Honneur craint autre chose, peut-être ? dit encore le garçon qui voyait l'hésitation

de son maître.

– Mon cheval est vif et n'a pas l'habitude d'être mené durement. Je ne le bats jamais ! Or, votre compagne, quand elle est en colère, ne mesure pas ses coups.

Un sourire d'orgueil illumina le visage de l'ancien bohémien.

– Que Monsieur se rassure. Frika a monté des chevaux plus vicieux que Mok. Elle fait corps avec sa monture, surtout si elle est à califourchon sur la selle de Monsieur, comme j'ai cru comprendre.

Sigismond eut un geste d'impuissance.

– Je crois également qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter... Si j'avais eu le moindre doute, je me serais mis moi-même à la recherche de cette mauvaise tête. Cependant, le jour décroît... Il serait mieux, peut-être, que vous alliez à sa rencontre, puisque je ne veux pas mettre le personnel au courant des emportements déréglés de Frika...

La tâche qu'on lui confiait plaisait à Mick.



– Je la calmerai et la ramènerai, promit-il gaiement, avec assurance.

– Il faut d’abord que vous la retrouviez ! observa Sigismond avec un sourire qui ne dépassait pas ses lèvres, car il s’était aperçu de l’enthousiasme de Mick pour cette recherche.

Cependant, comme il savait que celui-ci serait discret et que, d’autre part, il était probablement le seul à avoir de l’influence sur la rebelle, il comprenait qu’il fallait en passer par lui pour en terminer avec cette histoire.

– Pour aller plus vite, prenez un des chevaux du château. Il faut que vous alliez jusqu’à la porte de Brond et qu’au besoin vous la dépassiez. Peut-être même serait-il bon que vous vous informiez... on a pu voir passer Frika sur la route... elle était d’autant plus remarquable qu’elle n’était pas en tenue de monter à cheval !

Il eut un bref rire d’ironie. L’image de Frika, à califourchon sur la selle masculine, avec sa robe courte qui devait découvrir ses jambes jusqu’à mi-cuisses n’était pas faite pour le réjouir, cependant. Il était trop l’esclave du décorum et la

pensée que la fille supposée du comte de Mordaw pût se donner pareillement en spectacle lui était profondément désagréable.

– Si elle s’est aventurée dans un village, elle va ameuter les gens contre elle. Il ne viendra à personne l’idée que ce cheval est à elle et qu’elle peut le monter normalement, en pareille tenue !

À cette réflexion du vicomte, les traits de Mick s’altérèrent. Il connaissait trop bien les colères des campagnes contre les « voleurs de chevaux » ! Frika était peut-être entre des mains vengeresses, à cette heure. Cette crainte lui donna des ailes.

– Je file, s’écria-t-il, plein de zèle. Avant une heure, monsieur, je vous la ramènerai.

– C’est à souhaiter !

\*

Hélas ! Il faisait nuit noire quand Mick revint au château... et, la mine longue, il y revenait seul !

– J’ai parcouru tout le parc sans la trouver, monsieur, expliquait-il, dans la salle à manger, au vicomte qui était à table. Je suis allé jusqu’aux portes de Brond, de Lacow et même de Dereint : il n’y a trace, nulle part, de son passage.

– Et vous n’avez pu interroger personne ?

– Si donc, votre Honneur. J’ai questionné plus de vingt paysans. Aucun d’eux ne l’a vue. Il n’y a qu’un fermier, revenant en auto du marché de Sernik, qui parle d’une femme à cheval qu’il aurait aperçue à la nuit, vers Kadiscon...

– Kadiscon ? répéta Sigismond qui réfléchissait ? C’est bien loin !

– Pour sûr et ce n’est pas du tout du côté de Brond... Et puis, c’est à près de cinquante kilomètres d’ici. Qu’est-ce que Frika serait allé faire par là ? J’ai pensé qu’il s’agissait probablement de quelque villageoise ramenant son cheval de l’abreuvoir.

– Il ne vous a pas dépeint la femme ?

– Un peu. Elle était nu-tête et portait des bottillons rouges... Il croyait qu’elle était revêtue

d'une blouse blanche, mais il n'en était pas sûr.

– Sa robe était de couleur claire, dit le jeune homme songeur, ce pourrait être elle. Il faudrait pouvoir s'en assurer.

– J'y ai bien pensé, avoua Mick avec regret ; mais Kadiscon est loin. Il m'aurait fallu galoper toute la nuit, alors que mon cheval était déjà fourbu d'avoir tant couru dans les bois, à la recherche de Frika. Et puis, il y avait déjà un cheval dehors, monsieur le vicomte pouvait être inquiet.

– Il aurait suffi de s'avancer un peu sur la route de Sernik et d'interroger les gens. Si elle a emprunté ce chemin, il me semble impossible qu'on ne l'ait pas aperçue.

– Je puis prendre une bicyclette et aller m'en informer ? proposa Mick dont le zèle ne se ralentissait pas.

– C'est une heureuse suggestion. Mais allez manger auparavant. Si vous devez marcher un peu, ce soir, il est utile que vous preniez des forces.

– Devrais-je aller jusqu'à Kadiscon ?

– Ah ! Je vous le défends bien ! Simplement jusqu'au premier village pour savoir si l'on a vu passer une femme à cheval... faites-le adroitement.

– Bien, monsieur.

– Moi-même, je vais essayer, par le téléphone, de joindre le bourgmestre de Kadiscon. Il faut être discret en cette affaire, sinon demain tout le pays sera au courant de la fugue de votre camarade.

– Oui, approuva Mick. C'est une histoire bien ennuyeuse. Frika devrait agir plus raisonnablement.

Le châtelain le congédia : « Si Mick voulait obtenir quelque renseignement, il devait agir rapidement, sinon tout le monde serait couché... »

Mick rentra assez tard. Il pleuvait et le brave garçon était tout mouillé. Cependant, devinant l'inquiétude qui devait tenir le vicomte de Mordaw éveillé, il alla lui rendre compte de sa mission avant de changer de vêtements.

– Je suis entré dans toutes les auberges de la route et j’ai questionné chacun, raconta-t-il tout de suite. Je disais que j’étais inquiet de ma sœur qui était partie à cheval, et je demandais à tous s’ils n’avaient pas vu passer une jeune fille... Naturellement, je me présentais comme vannier ambulancier, ma sœur étant censée être allée chercher de l’osier... Eh bien, sur la route de Sernik, personne n’a pu me fournir un renseignement et j’ai parcouru au moins douze kilomètres !

– Attendons à demain, décida Sigismond. La nuit porte conseil. Frika est peut-être tout simplement réfugiée dans la montagne. Elle aura passé la nuit dans une de nos fermes et nous la verrons revenir demain matin, pimpante et satisfaite du bon tour qu’elle nous a joué.

– Monsieur le vicomte a probablement raison, admit l’ancien saltimbanque qui tombait de fatigue.

– Faites-vous donner un verre de vin chaud, à la cuisine ; puis, allez changer de linge. Nous verrons demain ce qu’il convient de faire.

Ce que ne disait pas le vicomte, c'est que son coup de téléphone à Kadiscon lui avait confirmé la présence d'une jeune fille dans une auberge du village. Elle était arrivée, à la nuit, traînant un cheval fourbu et, elle-même, fort en peine de continuer sa route. Elle avait demandé qu'on prît bien soin de son cheval ; puis, trop fatiguée pour prendre place à table, elle était montée se coucher sans manger, en recommandant qu'on l'éveillât le lendemain, à neuf heures.

– Une bien gentille demoiselle, avait précisé l'aubergiste au téléphone. Elle parle doucement et d'un ton réservé. C'est certainement une demoiselle qui a eu du malheur et qui a dû se mettre en route, n'importe comment, avec le désir seulement d'arriver vite...

À ce portrait assez fidèle de la jeune fille en maraude, Sigismond n'avait plus douté qu'il ne s'agît de celle qu'il cherchait et s'il n'en avait pas parlé à Mick, pour le rassurer tout de suite, c'est que celui-ci aurait voulu courir immédiatement chercher la fugitive.

Or, le jeune seigneur tenait à y aller lui-même

et le lendemain seulement, afin que Frika eût le temps de réfléchir. Si la rebelle, enfin calmée, était revenue à une plus saine conception de ses devoirs et de sa dignité, tout pourrait se passer en silence et sans publicité, comme le souhaitait avant tout Sigismond.

\*

Il n'était pas encore neuf heures quand l'auto du vicomte s'arrêta à Kadiscon. L'automobiliste avait pris soin d'arrêter sa voiture à une cinquantaine de mètres de l'auberge où était descendue Frika, de crainte que celle-ci, reconnaissant le véhicule, ne commît encore quelque excentricité.

Interdit et flatté de voir un si brillant seigneur honorer sa maison, l'aubergiste s'empressa auprès de l'arrivant.

– Je suis à vos ordres, monseigneur. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

– Je viens chercher la jeune fille qui est



descendue chez vous, hier soir. Est-elle levée ?

– Pas encore, monsieur, répondit l’homme qui jeta un coup d’œil sur son horloge. Elle avait l’air bien fatiguée, la pauvre !

– J’en suis persuadé ! Mais elle doit être reposée, à présent. Montez-lui son déjeuner et ne lui parlez pas de moi : je veux la surprendre. Contentez-vous de lui dire qu’il faut qu’elle se lève aussitôt après avoir déjeuné, parce que son cheval a l’air souffrant.

– Ce ne sera pas la vérité, monsieur ! Cet animal se porte très bien !

– Je sais ! Je viens de le visiter. Il est encore fourbu de sa course d’hier, mais il est en meilleur état que je ne l’espérais.

– Je l’ai bouchonné hier soir et ce matin, protesta le bonhomme. J’estime que c’est un fort beau cheval et que cela aurait été dommage de se pas le soigner comme il le méritait.

– J’en suis persuadé aussi, répliqua le vicomte de son ton un peu impératif. Répétez donc mes paroles à votre jeune cliente. Son cheval n’a peut-

être pas besoin de ses soins, mais moi, je ne veux pas l'attendre indéfiniment.

L'homme s'inclina et monta vivement, à Frika, le déjeuner qu'elle n'avait pas commandé, mais que le nouveau venu lui avait ordonné de préparer.

– Il ne doit pas faire bon désobéir à ce jeune monsieur, pensait l'aubergiste en grim pant l'escalier. Il n'a pas l'air d'admettre qu'on puisse ne pas exécuter ses ordres, à l'instant même.

Il dut réveiller Frika qui dormait encore. Elle regarda avec une certaine complaisance le grand bol de café au lait et les tartines beurrées que l'homme lui présentait. Elle n'avait pas mangé la veille au soir, et son estomac de seize ans criait famine.

– Il ne faudra pas rester longtemps au lit, mademoiselle. Je crois qu'il est nécessaire que vous voyiez votre cheval, mal remis de sa fatigue.

La mine de Frika s'allongea.

– Je vais me lever tout de suite.

Déjà, l'homme était disparu, ne tenant pas à

fournir d'autres explications.

– Elle est bien mignonne, la pauvre ! Mais le jeune homme d'en bas ne doit pas beaucoup tenir compte de sa beauté. Il veut la surprendre ! Ma parole ! On dirait presque qu'elle est en défaut, et j'ai bien peur qu'il ne jaillisse des étincelles de leur rencontre !

Resté seule, Frika commença par manger ; puis elle attira sa jupe et chercha dans sa poche.

– Naturellement, elle est vide ! Comment vais-je faire pour payer tout ça ? Et ce cheval qui est malade ! Quelles complications !

Un instant, elle ferma les yeux, accablée. La veille, elle vivait insouciant et heureuse, au château de Kolos, où chacun s'ingéniait à lui faire plaisir ; maintenant, elle était là, toute seule et sans argent, se demandant ce qu'elle allait devenir.

Elle ne s'accusait pas encore ; il ne lui venait pas à l'idée qu'elle seule était la cause de tous ses embarras. Non. Toute sa rancune remontait à celui qui prétendait l'empêcher de rejoindre

Mick, la nuit.

– Je ne faisais rien de mal avec mon camarade ! s’obstinait-elle à répéter. C’est le vicomte qui a la manie de m’empêcher de faire ce qui me plaît.

Et cependant, elle l’aimait beaucoup, Sigismond. Son extrême distinction la subjuguait ; elle lui trouvait une harmonie dans chacun de ses mouvements. Et puis, son ton sarcastique du début avait fait place, vis-à-vis d’elle, à une intonation courtoise et hautaine à la fois, une voix nuancée d’indulgence qui faisait tout chavirer en elle. Quand il lui souriait ou quand il la touchait, elle éprouvait une sorte de vertige. Depuis qu’il lui avait dit qu’elle était jolie, elle vivait dans une sorte d’extase ; le baiser qu’il lui avait donné, ce jour-là, avait parachevé sa folie : depuis, elle se croyait liée à lui pour toujours ; elle était persuadée qu’il était fait pour elle et qu’elle lui était destinée de toute éternité !

Envoûtement involontaire dont elle ne soupçonnait pas la violence...

Si elle s’était fâchée aussi fort, avec lui, la

veille, c'est tout simplement parce qu'il avait paru mépriser l'adoration muette qu'elle lui portait, au point de prétendre que Mick était son amoureux !

Non, réellement, Sigismond s'était montré odieux, abominable, avec ses sarcasmes et sa bouche mauvaise. Frika ne lui pardonnerait pas vite son attitude.

Puisqu'elle avait eu le courage de s'enfuir, elle devait persévérer. Elle savait bien qu'il lui aurait suffi de téléphoner à Kolos pour se tirer d'affaire et indemniser l'hôtelier ; mais sa fierté se révoltait devant une telle capitulation.

– Il serait trop content, le vicomte, de me voir pareillement embarrassée ! Il triompherait et se moquerait de moi !

Cette pensée la dressait, prête à tout, pour ne pas en arriver là.

Comme elle ne possédait ni linge de rechange, ni savon, ni peigne, sa toilette fut bientôt finie.

Une solution lui vint quand elle agrafa le fermoir de son bracelet d'argent...

– Je n’aurais qu’à laisser ce bracelet en gage. Il suffirait à payer ma note d’hôtel.

Ceci n’arrangerait pas les choses en ce qui concernait Mok, mais peut-être lui suffirait-il de laisser le cheval à l’auberge en priant ses hôtes de prévenir Kolos de venir le chercher.

– Ils n’oseraient pas le garder, je suppose !

Cette crainte, néanmoins, l’empêcha de vouloir donner suite à ce projet.

Ce serait d’ailleurs connaître mal Frika que de s’imaginer qu’elle aurait pu, sérieusement, se séparer de son bijou. L’ancienne nomade n’était pas morte en elle et elle aurait préféré trouver le moyen de quitter l’hôtel sans rien donner de ce qu’elle possédait.

– S’il n’y avait pas Mok, cela irait tout seul. Je m’arrangerais pour filer sans qu’on me vît et je n’irais pas leur laisser un bracelet qui vaut autrement plus cher qu’une nuit de chambre et une tasse de café.

Ah ! ce cheval, qu’il était donc encombrant !

Jusqu’ici, l’idée de s’emparer de Mok n’était

pas née en elle : cette bête était à Sigismond et était sacrée pour elle.

Évidemment, un cheval pareil, cela doit valoir cher... Mais qui accepterait de l'acheter à une fillette comme moi ? Non ! Il y a peut-être mieux à faire. Je l'emprunte à M. le vicomte pour une quinzaine de jours, durant lesquels je me balade de ville en ville, quitte à coucher avec Mok à la belle étoile. Puis, quand j'en aurai assez de mes randonnées, je retournerai à Kolos, où tout le monde sera content de m'accueillir, puisque je suis la fille du comte.

On voit que la morale de Frika était encore bien élastique et que sous ses dehors assagis, il ne fallait pas gratter beaucoup l'écorce, pour retrouver l'ancienne bohémienne.

Heureusement, Sigismond avait prévu que l'enfant indocile pouvait encore se livrer à de multiples fantaisies. En arrivant de bonne heure, à l'hôtel, il allait l'empêcher de disparaître avec Mok, car l'ancienne nomade, à présent, établissait tout un programme pour quitter le pays, avec le cheval, à l'insu de ses hôtes.

\*

Frika en était là de ses réflexions, quand on frappa à sa porte.

– Entrez.

Les yeux agrandis de stupeur, elle vit paraître le vicomte de Mordaw.

Comment avait-il pu la rejoindre si vite ? Peut-être avait-il erré toute la veille et toute la nuit à sa recherche. Mais la mise du jeune homme était si soignée et si nette qu'elle ne donnait pas l'impression d'une longue randonnée.

– Je suis venu vous chercher, Frika. Êtes-vous prête à me suivre ?

Elle eut une hésitation.

Il avait parlé sans chaleur, mais aussi sans colère, et pourtant sa voix neutre et son air impeccable faisaient naître en Frika des désirs de résistance.

– Vous avez été méchante, vilaine enfant !



reprenait-il du ton grondeur d'un grand frère. Votre ami Mick était affolé. Il a couru après vous une partie de la nuit. J'ai dû exiger qu'il allât prendre du repos ; sinon, je crois qu'il vous chercherait encore.

– Cela vous était bien égal, à vous, que je fusse partie, riposta-t-elle pour toute réponse.

– Pardon ! J'étais très inquiet pour mon cheval. Mok est une belle bête et je tiens beaucoup à lui.

– Rassurez-vous, il est en bas, fit-elle, piquée.

– Je l'ai vu. Il est fourbu !

– Bah ! Ce n'est que de la fatigue !

Elle s'énervait un peu de le trouver si calme, et surtout qu'il paraissait n'être là que pour le cheval.

– Alors, vous êtes venu me chercher ? demanda-t-elle avec un sourire railleur.

– Oui. J'ai souhaité vous ramener avant que quelqu'un à Kolos se soit aperçu de votre fugue.

– Oh ! moi, ça ne me gêne pas que les gens

parlent de moi. Je fais ce qui me plaît.

– Je sais ! Mais mon oncle a annoncé son arrivée et je voudrais lui épargner certaines désillusions...

– À propos de moi ?

– Peut-être, en effet. Il a connu de si tragiques épreuves et supporté tant de chagrins, que je voudrais bien le voir heureux et sans souci.

– Je ne me rends pas compte en quoi je puis quelque chose pour le comte de Mordaw ! dit-elle orgueilleusement, en le bravant du regard, car elle était persuadée qu'il ne lui parlerait pas du lien qui l'unissait, elle, Frika, à son oncle.

En quoi elle se trompait.

– Vous pouvez beaucoup, au contraire répliqua-t-il avec calme. Je suis à peu près certain que vous êtes l'enfant que mon oncle a perdue autrefois...

– Ce n'est qu'une supposition, dit-elle éberluée qu'il admît si simplement la chose.

– Non. Une étrange ressemblance vous assimile à un membre de notre famille.

Un sourire orgueilleux crispa la lèvre enfantine.

– À Béatrice ? Je le savais, mais je n’y croyais guère.

Sigismond la regarda, surpris.

– Comment avez-vous appris ? demanda-t-il soucieux qu’elle fût si bien renseignée.

– Mick me l’a dit l’autre soir.

– Mais qui lui en avait parlé ?

– Il y a des oiseaux qu’on ne met pas en cage, riposta-t-elle d’un air triomphant.

– Eh bien, alors ? dit-il tristement. Si vous saviez... pourquoi êtes-vous partie, Frika ?... Et pourquoi, surtout, tant de mauvaise volonté pour vous plier au rôle qui incombe à une descendante des Mordaw ?

– Justement ! Si je suis celle que vous croyez, je ne vois pas pourquoi je me gênerais.

Il l’examina attentivement.

Était-il possible qu’elle pensât de telles choses ? Ou bien, ne les disait-elle que pour le

braver et le mettre hors de lui ?

Dans le doute, il s'efforça de demeurer impassible mais il lui était pénible de se dire qu'une fille de Kolos avait pu, sciemment, jouer avec l'honneur du nom, comme Frika le faisait depuis trente-six heures.

La tête basse, il réfléchissait.

Après tout, trompé par une ressemblance et par la conviction d'Olga Petrowna, il avait peut-être admis trop précipitamment que le sang des Mordaw coulât dans les veines de la nomade.

Et même si cela était, n'était-ce pas son devoir, à lui, l'héritier d'une race de héros, de rejeter hors de la famille le fruit véreux, capable de ternir l'honneur de tous ?

– Eh bien, que dites-vous ? interrogea Frika que son silence et son immobilité inquiétaient.

Il se secoua. Il se disait que les événements guideraient ses actes. Après tout, il n'était pas encore trop tard, pour lui, d'agir utilement.

– J'ai laissé ma voiture au carrefour voisin et l'heure avance, proposait-il enfin. Êtes-vous

prête à me suivre, Frika, ou préférez-vous rester ici ? J'ai donné des ordres à l'hôtel pour qu'on soigne mon cheval ; je l'enverrai chercher dans quelques jours.

La jeune fille le regardait indécise.

Sans deviner les pensées qu'elle avait fait naître en lui, son indifférence glaciale l'horripilait.

Elle aurait voulu qu'il fit allusion à leur querelle de la veille et qu'il s'excusât de sa violence et de ses doutes.

Or, elle trouvait que pour le moment, il avait l'air de lui faire une faveur, en venant la chercher, et ce rôle de coupable qu'on gracie, par générosité, ne lui plaisait pas à jouer. Si elle acceptait de le suivre dans ces conditions, ce serait admettre que tous les torts étaient de son côté.

– Vous pouvez vous en retourner sans moi, monsieur de Mordaw, dit-elle tranquillement en le regardant en face. Je ne veux pas être battue et je ne vous suivrai pas.

– Je vous ai corrigée et je ne crois pas qu’aucun autre homme à ma place vous eût traitée différemment, répliqua Sigismond, subitement dressé. On ne crache pas à la figure de quelqu’un, si on tient à ce qu’il vous épargne.

– Vous m’aviez insultée ; je me suis défendue.

– Oh ! ne jouez pas sur les mots. J’ai simplement tiré des conclusions de vos paroles et de votre sortie nocturne. Commencez par vous respecter, si vous voulez que les autres vous respectent ! Je n’avais aucun ménagement à prendre avec celle qui prétendait agir à sa guise sous mon toit.

Des larmes d’humiliation montaient aux yeux de Frika. Lui jetterait-il toujours les mêmes mots au visage ? Raidie dans sa dignité, elle redressait la tête, plus orgueilleuse que jamais.

– Mais foin de cette discussion, reprenait le vicomte. Je suis venu vous chercher ; voulez-vous me suivre, oui ou non ?

Rien n’empêchait Frika de répondre affirmativement à la question posée. En vérité,

elle en avait envie. Sigismond, en effet, s'était déplacé pour venir, en personne, la chercher ; malheureusement, il parut à la jeune fille qu'elle ne devait pas céder sans se faire prier davantage et une sottise vanité lui fit rejeter l'offre du vicomte.

– Ma foi, non, je ne vous suivrai pas. Je n'ai pas du tout le désir de retourner à Kolos, aujourd'hui.

Sigismond avait eu un sursaut.

– Avez-vous réfléchi à ce que vous dites, Frika ? demanda-t-il devenu grave.

Elle inclina la tête, un sourire de défi au coin des lèvres.

– Parfaitement. Je suis bien décidée à prendre des vacances. J'en ai assez, moi, de toutes ces leçons et de toutes ces obligations auxquelles il faut me plier chaque jour.

Le vicomte l'enveloppait de son regard aigu, cherchant à lire, sur le visage enfantin, la volonté cachée.

– Oh ! mais elle a besoin d'une leçon, cette

révoltée, pensa-t-il, tout à coup. Elle me fournit elle-même des verges pour la battre, alors que j'hésite devant le parti à prendre... Si elle croit que je vais la prier, elle se trompe ! Tant pis pour elle ! »

Justement, Frika espérait que le jeune homme insisterait pour l'emmener.

Elle fut interloquée quand il la prit au mot.

– Eh bien, c'est entendu ! Après tout, les choses sont mieux ainsi. Attendez ici que votre ami Mick vous rejoigne avec votre voiture et son équipage. Vous pourrez reprendre, tous les deux, votre vie indépendante et libre.

– Mais le comte de Mordaw ? fit-elle ironiquement. Que dira-t-il quand il ne me verra pas ?

– Ne vous en tracassez pas ! Quand mon oncle arrivera, il ne trouvera plus trace de votre passage. Je m'en charge ! Il vaut mieux qu'il soit sans enfant que d'en retrouver une qui le décevrait ou qui le ferait rougir de honte. Bonsoir, Frika et bonne chance ! Moi, je me



sauve, si je veux arriver pour le déjeuner.

Elle l'avait écouté sidérée, mais ne croyant pas encore qu'il pût l'abandonner si vite.

Pourtant, il marchait vers la porte. Sur le point de l'ouvrir il se tourna vers elle.

– Et je vous préviens, à l'avance, qu'il sera inutile de vous mettre en frais pour revenir à Kolos ; les portes vous en seront fermées et je ne serai plus là pour vous les faire ouvrir : J'ai reçu ma feuille de mobilisation et je file à la guerre. Bonsoir !

– Quoi ?... La guerre ?...

Mais elle n'avait pas eu le temps de pousser cette exclamation, que déjà la porte s'était refermée sur Sigismond.

Frika l'entendit descendre quatre à quatre l'escalier.

Debout, à la même place, elle n'avait pas esquissé un geste... pas même eu un cri d'appel pour le faire revenir.

– La guerre ? La feuille de mobilisation ? Il partait se faire tuer !...

Il n'était plus question, pour elle, d'orgueil blessé, ni de sot amour-propre ; c'est à peine, même, si la pensée du comte de Mordaw traverserait son entendement. Seuls les mots de *guerre*, de *mobilisation*, emplissaient son cerveau.

Et, tout à coup, elle comprit qu'il l'avait quittée.

– Monsieur de Mordaw ! jeta-t-elle comme un appel au secours.

Elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et se pencha.

Elle aperçut le vicomte qui s'éloignait vers l'église.

– Monsieur de Mordaw ! répéta-t-elle.

Mais ce n'était plus que le cri rauque et strident d'une bête à l'agonie.

Alors, sans réfléchir, sans même chercher si elle n'oubliait pas quelque chose dans sa chambre, elle se jeta dans l'escalier et gagna la rue.

Ses pieds ne touchaient plus le sol, elle courait

à toutes jambes, à perdre haleine, dans la direction que le vicomte avait prise.

Elle ne le voyait plus, mais il ne devait pas être loin et elle se croyait capable de courir ainsi jusqu'à Kolos pour le rejoindre.

Au tournant du chemin, elle vit la voiture arrêtée. Sigismond y avait pris place et déjà le moteur ronflait. D'un suprême effort, elle se jeta en avant.

Ses doigts nerveux réussirent à ouvrir la portière et elle tomba sur la banquette au moment juste où l'auto démarrait.

\*

– Il était temps.

Elle pensa ces trois mots, mais ne les articula pas. Sa course l'avait essoufflée et, dans sa poitrine, son cœur surmené n'en finissait plus de battre une charge épuisante.

Les yeux mi-clos, la tête rejetée en arrière,

reposant sur le dossier de son siège, elle laissa passer sa faiblesse. Son cerveau, cependant, restait lucide et avait enregistré l'attitude de Sigismond. Celui-ci n'avait pas bougé à son arrivée en trombe. Impassible, comme s'il ne la voyait pas, il avait appuyé sur l'accélérateur et fait démarrer l'auto. Elle se rendait compte que si ses pieds avaient manqué le marchepied de la voiture, son conducteur n'aurait pas stoppé ; à plus forte raison, si elle était arrivée une demi-minute plus tard, ne l'aurait-il pas attendue.

Ainsi, elle n'en pouvait douter ; non seulement, il n'avait pas exprimé le moindre regret de leur querelle de la veille, mais il n'avait même pas eu un mot aimable pour la retenir.

Et pourtant, il allait partir...

Tout d'un coup, Frika perçut l'immensité de sa détresse. Depuis que dans sa chambre, le jeune homme avait prononcé les mots terribles *guerre* et *mobilisation*, le désespoir s'installait en son âme.

Une larme roula sur sa joue que beaucoup d'autres suivirent silencieusement... Elle se

sentait malheureuse et faible ; sa peine allait en augmentant ; personne, maintenant, ne viendrait la consoler, puisque Sigismond, immobile devant son volant, les yeux rivés sur le long cordon de la route dont il grignotait les kilomètres, s'obstinait à lui demeurer étranger.

La voiture avait quitté le village, puis longé des fermes éparses ; maintenant, elle traversait des espaces dénudés, faits de marais stagnants et de lacunes vaseuses.

Frika pleurait toujours, les épaules secouées de sanglots.

Combien de temps dura cette longue impassibilité de Sigismond ? Qui peut le dire ? Avant qu'il ne manifeste sa pitié pour les larmes féminines, l'homme bien souvent, a traversé les stades du déplaisir, puis de l'énervement. Quand le vicomte arrêta la voiture, au bord d'un étang, aux rives inaccessibles de boue et de plantes aquatiques, il n'avait certainement pas atteint l'heure de l'apitoiement.

– Me direz-vous, Frika, ce que signifie cette comédie ? Pourquoi cette crise lacrymale ?

– Je suis malheureuse, hoqueta la fillette.

– Je ne vois pas en quoi ! Vous êtes venue me retrouver de votre propre gré. Dieu sait que je n’y suis pour rien !

– Vous avez dit que vous alliez partir.

– Eh bien, oui. Je pars ; mais ceci est sans intérêt pour vous. Rien ne vous empêche de vous éloigner avec votre ami Mick, pour les bonnes vacances que vous désirez prendre. Je ne vous retiens pas. Et comme je vous l’ai promis tout à l’heure, je vais donner des ordres pour qu’on vous rende votre voiture et tout ce qu’elle contenait. Ne pleurez donc pas, vous ne serez lésée en rien.

– Tout m’est égal... rien ne m’attire ! Ah ! je suis malheureuse !

– Prenez patience ! Bientôt, vous serez libre !... Allons, essuyez vos yeux !

Mais loin de se tarir, les larmes de l’enfant continuaient de plus belle. Elle en hoquetait par manque de respiration. Comme il se tournait de son côté, elle inclina sa tête vers lui, afin de

reposer sur le creux de son épaule. Doucement, mais fermement, il la repoussa.

– Non, Frika, finies ces manières-là. Ne pleurez plus, c’est tout ce que je vous demande.

– Oh ! oh !... gémit-elle. J’ai du chagrin ! Je voudrais mourir !

Elle s’était rejetée du côté opposé et effondrée sur elle-même, la tête cachée dans ses mains, pleurant tout bas, elle se faisait toute petite, insensible à tout ce qui n’était pas son désespoir.

Le sourcil dur, Sigismond la regardait. Un petit tas d’étoffes claires, sur la banquette, c’est tout ce qu’elle semblait être pour lui.

C’est, alors que, vraisemblablement la sensibilité de l’homme s’éveilla. Devant cette source que rien ne semblait devoir tarir, sa rancune s’émoussait.

Cela commença par un vague malaise.

– C’est ridicule ! À quoi rime tout ce désespoir ?

Comme elle ne tenait pas compte de sa réflexion, il ajouta :

– Voyons, Frika, vous vous faites du mal inutilement... sans profit pour personne...

Il allongea la main vers elle, pour la redresser un peu vers lui. Et, déjà, sa voix était plus douce pour convaincre l'inconsolable.

– Quand vous pleureriez jusqu'à demain, est-ce que cela changerait les choses ? Vous allez abîmer vos yeux, c'est le seul résultat que vous aurez trouvé.

Cette fois, elle se jeta contre lui et comme il cherchait à la repousser, elle se cramponna à ses effets.

– Monsieur de Mordaw, je ne veux pas que vous partiez, je ne veux pas !

– Quoi ?

– J'en mourrai, si vous partez !

– Ah, bah !

Il souriait, plus amusé qu'ironique.

– C'est à cause de moi, tout ce déluge.

– Oui.

– Grand bien vous fasse.



– Je ne veux pas que vous vous en alliez !

Il éclata de rire.

– Mais qu'est-ce que ça peut vous faire que je sois à un endroit ou à un autre, puisque vous ne serez plus à Kolos. Du moment que vous aurez votre ami Mick, est-ce que le reste du monde comptera pour vous ?

Elle redressa la tête et le foudroya du regard.

– Pourquoi dites-vous tout le temps, mon ami Mick ? Vous êtes odieux !

– Ah bon ! Il ne faut pas parler de Mick, maintenant ?

– Dans le sens que vous y mettez, non ! Si vous croyez que je ne comprends pas !... Vous êtes méchant, méchant ! Et vous me faites payer cher la défense que j'ai prise de l'humble compagnon de mes souffrances d'antan.

Il prit dans ses mains fines la petite tête aux yeux gonflés de larmes. Et plus doucement :

– Pourquoi pleurez-vous, Frika, si Mick n'est plus en cause ?

– Parce que je vous ai fait de la peine et que vous parlez de partir.

– Les deux questions n’ont pas de rapport entre elles.

– Que vous dites !

– Je pars parce que c’est la guerre, que l’ennemi est à la frontière et que c’est le devoir de tout homme de cœur de se faire tuer pour son pays, si sa mort peut arrêter l’envahisseur.

– Mais vous ne pensiez pas à ce devoir avant que je ne vous cause du déplaisir.

Il plongea ses yeux graves dans les larges prunelles encore brillantes de larmes.

– Il est certain, Frika, que j’ai eu un gros chagrin à mon retour, hier. J’avais confiance en vous... Vous étiez pour moi comme une petite colombe bien blanche, bien pure... et tout d’un coup, le doute est entré en mon âme, et j’ai eu peur de tout ce que vous étiez capable de faire.

– Je vous demande pardon, balbutia-t-elle éperdue. Je n’ai pas pensé à mal faire en rejoignant mon camarade.

– Je veux bien vous croire ; cependant, quand je vous ai demandé de ne plus recommencer, vous vous êtes dressée, la menace à la bouche et la révolte dans les yeux...

– Mon orgueil était blessé à vif. Je ne méritais pas vos soupçons.

– Vous m’avez outragé, mordu et vous vous êtes sauvée, bien décidée à rejeter ma tutelle... puisque ce matin vous ne vouliez pas me suivre.

– Je vous bravais encore ! J’attendais un mot de douceur de vous et vous ne me le donniez pas.

– J’étais venu vous chercher, petite fille. Croyez-vous que pour l’amour-propre d’un Mordaw, ce n’était pas une haute preuve de bonne volonté ?

– Je n’ai vu que vos yeux durs, votre attitude inflexible. Votre voix n’était pas conciliante.

– Mais, j’étais là, Frika. J’étais venu !

– Oui... peut-être, fit-elle avec égarement. Je n’ai pas assez tenu compte de votre présence... J’avais pleuré toute la nuit.

– Et maintenant ? demanda-t-il avec une

émotion mal dissimulée. Pourquoi êtes-vous venue ?

– Parce que vous avez dit : « Je pars à la guerre ! » Cela, c'était épouvantable. Je veux bien subir tous vos reproches et toutes vos punitions, mais je ne veux pas que vous alliez vous faire tuer !

– Je dois partir, pourtant.

Un flot de larmes inonda, à nouveau, le mince visage.

– Je ne veux pas ! Puisque je vous jure que je ne serai plus jamais ni méchante, ni volontaire...

– Ma petite Frika, murmura-t-il tout troublé par cette soumission inattendue.

Mais aussitôt, il se raidit et reprit d'une voix affermie :

– Ce n'est pas à cause de vous, Frika, que je pars. Déjà, avant-hier, je suis allé au chef-lieu m'assurer que ma fiche de mobilisation était prête. Il n'y a que les traîtres ou les lâches qui restent au logis quand la patrie est menacée. La guerre s'est rouverte dans nos Balkans. Et, bien

que la Sylvanie soit un tout petit état, ses enfants se feront tuer plutôt que de céder sans lutte, un seul arpent de son sol.

– Avant-hier ? balbutia Frika atterrée. Même avant que nous nous soyons querellés ?

– Je vous le jure.

– Et rien ne pourra empêcher votre départ ?

– Rien !

– C’est affreux !... Comme je vais être malheureuse ! ajouta-t-elle avec égarement.

Il l’attira contre lui et, de nouveau, elle se blottit sur sa poitrine comme un oiseau apeuré.

– Il faut se faire une raison, petite fille. Le devoir passe avant tout et vous devez, bravement, l’admettre avec moi.

– Que vais-je devenir quand vous serez parti ? dit-elle épouvantée de la solitude qu’elle entrevoyait.

– Vous continuerez de vivre sagement au château comme si j’étais là ; car je pense que votre désir d’évasion et de vacances n’était

qu'une menace.

– Oui. J'avais du chagrin et je voulais que vous en ayez aussi.

Il esquissa une moue railleuse qui s'acheva dans un sourire indulgent.

– Rendre coup pour coup et blessure pour blessure. Ma main en sait quelque chose.

Il montrait sa main bandée, où les dents de Frika s'étaient incrustées la veille.

– Oh ! s'exclama-t-elle. Elle est enflée !

Et spontanée comme à son ordinaire, elle se pencha sur le pansement et y posa ses lèvres.

Levant ensuite ses grands yeux sombres sur le regard viril qui scrutait le sien, elle avoua, adorable de candeur :

– Je ne sais plus quoi faire pour réparer mes torts. Je suis une malheureuse qui ne s'est pas rendu compte qu'elle cassait, en pleine connaissance, tout ce qu'elle avait de plus précieux au monde !

– Ma petite Frika, murmura seulement le jeune

homme dont la voix s'enrouait.

Et sans se rendre compte de la force qu'il mettait dans son geste, il pressa contre lui l'enfant farouche qui continuait de s'excuser :

– J'étais folle, hier ! Comment ai-je pu faire, contre vous, tout ce que j'ai fait ?

– N'en parlons plus, Frika.

– Mais j'y penserai sans cesse... surtout quand vous serez parti.

– Il faudra au contraire, évoquer les bons moments que nous avons passés ensemble... c'est de ceux-là, surtout, que je me souviendrai, je vous le promets !... Je veux que vous ne pensiez à moi qu'à travers le mot *espoir*. Me le promettez-vous, Frika ?

– Je ferai tout ce que vous voudrez, promise. Je prierai surtout le Ciel pour qu'il vous protège...

Une fois encore sa voix sombra.

– ... pour qu'il vous ramène à Kolos. Ma vie serait finie, si vous ne reveniez pas !

– Allons, allons ! Pas de phrases aussi tragiques, petite fille ! Je ne veux pas ! D’abord, il faut que vous me rendiez votre sourire... j’ai encore quarante-huit heures à passer avec vous ; nous allons les emplir de soleil et de joie, afin que j’en aie encore le cœur irradié quand je serai loin d’ici.

– Oui, admit-elle. Je vais sourire, je vais être gaie... Je me rattraperai de pleurer quand je ne vous aurai plus.

– Je compte, au contraire, que vous allez être très raisonnable. Je ne serai plus là pour vous guider ; mais vous travaillerez beaucoup, en pensant à moi. Vous vous perfectionnerez en tout, avec le désir de me surprendre et d’être une jeune fille parfaite à mon retour.

– C’est entendu ! promit-elle en s’exaltant. Je veux que vous ne me reconnaissiez plus, tant je serai devenue raisonnable et digne de vous.

– Bravo ! Aussi, Frika, quand nous nous serons de nouveau retrouvés, nous...

– Nous nous marierons, interrompit-elle



candidement.

Il eut un sursaut et faillit lâcher un juron négatif.

– Ce n'est pas cela que j'allais dire, dit-il seulement, en riant.

– Oh !

Une déception assombrissait, déjà, ses yeux brillants.

– Non, j'allais dire que nous ferions de bonnes parties ensemble ; nous voyagerions, nous irions dans le monde... Je serais le grand frère qui, très fier de sa petite sœur, veut que tout le monde l'admire avec lui...

– Cela m'est bien égal, l'admiration des autres ! riposta-t-elle. Il me suffira que vous me trouviez aussi parfaite que les autres jeunes filles et, surtout, que vous me préfériez à toutes.

– Il en sera peut-être ainsi, petite amie. Mais je vous préviens : je sens que je serai un parent orgueilleux, autoritaire et despote. Je vous tyranniserai pour que vous arriviez la première partout.

– Je vais me perfectionner dans tous les sens... pour flatter votre orgueil.

– Oui, visez très haut... vers un destin imprévisible, car peut-on savoir ce que décidera l'avenir.

– Oh, moi je n'ai pas besoin d'attendre pour savoir ce que je pense. Vous êtes pour moi, celui que je trouve supérieur à tous les autres et je voudrais pouvoir vous consacrer ma vie entière, bien assurée que je suis de ne changer jamais d'avis.

– Chut ! fit-il en lui mettant son doigt sur les lèvres. Laissons agir la Providence ! Je suis un honnête homme et je n'ai pas le droit d'enregistrer votre promesse ni d'y répondre par un vague espoir. Je puis être tué ou blessé... devenir impotent et n'être plus qu'un objet de pitié qu'on épouserait par devoir ou par fidélité à une promesse. De votre côté, vous êtes jeune, vous ignorez le monde. En compagnie de mon oncle, je suppose que vous sortirez, que vous vivrez dans un milieu mondain que vous ignorez... Dieu mettra peut-être sur votre route,

celui que sa bonté vous a destiné... nulle promesse ne doit vous lier, actuellement. Je suis votre grand frère, vous êtes ma petite sœur... Plus tard, quand vous aurez vingt ans, nous reprendrons cet entretien, si le Ciel permet que nous soyons encore de ce monde.

– Quatre ans ! balbutia-t-elle avec une sorte de terreur.

– J’espère bien que la guerre ne durera pas si longtemps, riposta-t-il avec bonne humeur. Notre chère Sylvanie n’y résisterait pas. Mais je veux être avec ma petite sœur jusqu’à ce qu’elle ait vingt ans. À ce moment-là, je mettrai de grosses lunettes et je passerai au crible tous les prétendants qui auront eu l’audace de vouloir me la chiper ; nous les examinerons ensemble, Frika, et ce sera très rigolo de décider, tous les deux, de l’heureux mortel à qui je confierai cette petite menotte-là.

À son tour, il portait la main de la fillette à ses lèvres.

– Hein, mamichou ! Comme on sera heureux de se retrouver, à ce moment-là !

– Oui, répondit-elle gravement, comme faisant une promesse sacrée. Je vous attendrai et nous serons heureux !

Ils ne parlèrent plus. Sigismond remit l’auto en marche et ils arrivèrent à Kolos lorsque la cloche de la chapelle égrenait les douze coups de midi.

Frika eut juste le temps, avant le déjeuner, de faire un bond dans sa chambre pour y changer de costume et se refaire une beauté.

\*

Une dépêche, dans l’après-midi annonça l’arrivée du comte de Mordaw.

Sigismond et Frika allèrent au-devant de lui, à la gare.

Ils arrivèrent, lorsque le train étant déjà à quai, le comte s’avançait vers la sortie, suivi de son valet de chambre qui portait sa pelisse et les couvertures de voyage. Derrière eux, un homme d’équipe était chargé de leurs lourdes valises.

Le comte était grand, de belle prestance et très distingué. À peine âgé de quarante-deux ans, il avait le visage grave, sous une chevelure presque blanche. Toute une race de preux avait buriné cette physionomie hautaine mais ouverte qui inspirait confiance dès le prime abord ; pourtant on devinait qu'une mélancolie cachée avait creusé le pli amer des lèvres et accentué les rides du large front.

Le regard ardent et inquiet de Frika était tout de suite allé vers lui, sans que son compagnon ait eu besoin de le lui désigner. L'arrivant ressemblait si fort au portrait qu'un grand peintre avait fait de lui, à Kolos, que la jeune fille l'aurait reconnu entre mille.

Elle était bien intimidée devant cet homme qu'elle présumait être son père. Fort émue, le cœur battant, elle se demandait comment il allait accueillir sa présence. Pourvu qu'il ne la prît pas pour une aventurière ou une intrigante et ne la reniât pas du premier coup.

En cet instant, elle comprenait pourquoi tout le monde, à Kolos, tenait tant à ce qu'elle eût de

bonnes manières et une attitude impeccable. Et quand elle pensait que, la veille encore, elle avait craché au visage du vicomte, puis lui avait mordu la main, elle se sentait mourir de confusion. Quelle honte sur elle si jamais Sigismond racontait cette vilaine affaire à son oncle !

Pour le moment, le jeune homme n’y songeait pas et le comte de Mordaw ne l’avait pas encore aperçue. Son regard, d’emblée, était allé vers son neveu.

– Sigismond !

– Mon oncle !

Les deux hommes s’étreignirent longuement les mains. Le plus vieux dévisageait le jeune pour mieux scruter son état physique.

– Tu as bonne mine. Tu es surtout moins fatigué que lors de mon départ.

– Oui, ça va !

– Tant mieux !

– Combien je suis heureux de vous voir avant de partir, mon bon oncle !

– J’ai moi-même tenu à revenir, dès que j’ai vu tourner si tragiquement les événements d’Europe. Je serais rentré à Kolos, même si Tezyn ne m’avait pas écrit que le Conseil réclamait ma présence... Je me doutais qu’il te faudrait partir et je tenais à te revoir auparavant.

– Alors, tout est pour le mieux, puisque nous n’avons pas contrarié vos projets, en vous demandant d’interrompre votre voyage.

À ce moment, le vicomte se tourna vers Frika. Et la désignant :

– Permettez-moi, mon oncle, de vous présenter une petite amie... Frika... une très chère amie que je me suis permis de retenir au château pour quelque temps.

Le comte enveloppa la jeune fille d’un regard scrutateur. Et une sorte de surprise parut sur son visage pendant qu’il s’inclinait.

– Mademoiselle... enchanté...

– Monsieur... Très confuse...

Leurs mains se joignirent cordialement.

L’homme se demandait où il avait déjà vu la

jeune fille, sa figure ne lui étant pas inconnue.

– Je vous connais, mademoiselle ; mais je n'arrive pas à me rappeler dans quelles circonstances j'ai eu l'honneur de vous voir déjà.

Ce fut Sigismond qui répondit pour elle.

– Ne cherchez pas, mon oncle ; vous êtes, certainement, victime d'une ressemblance. Frika n'a pas habité la Sylvanie jusqu'ici et il me paraît impossible qu'elle se soit rencontrée avec vous, ces dernières années.

– Et, cependant, insista le comte, j'ai l'impression de très bien connaître la physionomie de votre jeune amie... au point que sa présence me semble familière et naturelle à vos côtés.

– Ressemblance, je le répète, mon oncle. Plus tard, quand la mémoire vous rappellera le visage que Frika vous évoque, vous vous rendrez compte...

– Oui, cela me reviendra, c'est évident, admit le comte, tout en essayant de percer les brumes de cette ressemblance.



Il cherchait encore une demi-heure après, pendant que Frika servait le thé sur la terrasse de Kolos.

– Tout à fait étrange, murmura-t-il songeur, en la voyant évoluer gracieusement autour de la petite table chargée de fines porcelaines.

Il était d'autant plus troublé qu'à chaque instant, il surprenait le regard très doux de Frika l'observant à la dérobée.

– Qu'est-ce qui est étrange ? demanda Sigismond qui, ne perdant rien de la mimique de son oncle, cherchait comment s'y prendre pour mettre celui-ci au courant des événements, sans trop l'émouvoir.

– Cette jeune fille, répondit le châtelain sans chercher à déguiser sa pensée. Elle m'étonne ! J'ai l'impression que chacun de ses gestes m'est connu... elle est bien à sa place, ici ! Pourtant, tu m'affirmes que je ne l'ai jamais vue avant ce jour.

Depuis que son parent était arrivé à Kolos, le vicomte se reprochait de ne pas lui avoir crié tout

de suite la vérité...

Il est vrai qu'il avait, à la fois, hâte de lui donner espoir et peur de le faire inconsidérément. Il saisit donc la balle au bond sans trop savoir comment il allait s'en tirer.

– Je vous ai parlé de ressemblance, mon oncle. Ne trouvez-vous pas que mon amie Frika évoque, à première vue, tante Béatrice ?

– Béatrice ? fit le châtelain avec un effort de mémoire qui lui fit froncer le sourcil.

– Oui, votre sœur aînée.

– Ah ! Celle dont un portrait est dans ma chambre.

– Je ne me souvenais pas de ce détail ; mais c'est bien de votre sœur Béatrice dont je veux parler.

– Béatrice ? répéta le comte impressionné, en dévisageant Frika.

Sigismond avait tiré de sa poche la photo dont il a été déjà question après la mort de Marouska.

– Voyez vous-même, mon oncle.

– Oh ! je connais, fit l’autre en prenant machinalement le petit carton qu’on lui tendait. Hé, mon Dieu, oui ! ajouta-t-il avec animation, ton amie est tout à fait le portrait de ma sœur... elle a la même allure, les mêmes gestes, les mêmes jeux de physionomie... Maintenant que tu m’en as fait la réflexion, je me rends compte de cette curieuse ressemblance... C’est tout à fait étrange. Je conçois maintenant, que, depuis une heure, j’en sois si troublé...

Il s’arrêta, puis après quelques secondes de silence, il reprit, changeant de ton.

– Mais d’où vient une pareille ressemblance ? Elle est inimaginable !

– Oui, c’est renversant ! admit Sigismond.

– Comment est-il possible que cette jeune fille soit le vivant portrait de ma sœur ?

Tout bas, il calculait des dates... Il en résulta pour lui une certitude.

– Ma sœur est morte bien avant que cette enfant soit née. Il ne peut y avoir, entre elles deux, aucun mystérieux lien de sang...

– Ah, voilà ! fit le vicomte du ton dont il aurait dit : « la solution est là ».

Assise devant le comte, de l'autre côté de la petite table à thé, Frika toute rose d'émotion, levait ses yeux brillants de tendresse vers le châtelain, comme si elle n'attendait qu'un mot pour se jeter dans ses bras.

Celui-ci, fort troublé par l'attitude des deux jeunes gens, les regardait sans comprendre. Ses yeux interrogateurs allaient de l'un à l'autre essayant de deviner l'énigme qu'ils semblaient lui poser.

– Voyons, voyons ! fit-il à mi-voix. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tu n'as pas prononcé le nom de Béatrice pour le seul plaisir de me mystifier... D'ailleurs, cette photo que tu portes sur toi, était préparée à mon intention. Or, ton amie Frika est trop jeune pour être la fille de Béatrice et trop vieille pour être sa petite fille... Dois-je en conclure qu'un autre lien...

Il s'arrêta. Il était devenu très pâle et ses mains s'étaient mises à trembler nerveusement.

Sigismond ne le laissa pas s'émouvoir davantage. D'un geste spontané, il s'était penché vers son oncle et lui avait saisi affectueusement les mains.

– Écoutez, mon oncle ? Je vais vous aider... vous fournir des éléments pour étayer vos déductions...

– Eh bien ?

– Il y a quelques mois, déjà, que Frika est au château. Et c'est à la suite de son arrivée ici, que Tezyn vous a écrit au nom du Conseil.

– Parce que ?

– Parce que nous étions embarrassés.

Sigismond, adroitement, distillait ses réponses. Devant la pâleur de son oncle dont les lèvres étaient aussi décolorées que les joues, il avait peur de lui causer une trop dangereuse émotion. Il n'ignorait pas que le cœur était malade chez lui et s'efforçait d'amener le châtelain, peu à peu, à deviner la vérité sans déclencher un choc trop violent.

– Il faut aussi que vous sachiez que ma petite

amie n'a pas été élevée par ses parents. Ce sont des gitanos qui l'avaient recueillie... Elle n'est pas une gitane : elle était seulement une nomade...

– Une nomade !

– Oui... vous comprenez, mon oncle ? Elle marchait, elle allait de ville en ville, sans jamais s'arrêter... suivant une voiture de saltimbanques qui vendaient des paniers, de porte en porte... Elle est arrivée ici avec un compagnon et une roulotte. Nous l'avons gardée parce que...

– Parce qu'elle ressemblait à tante Béatrice ! interrompit le comte avec exaltation.

Il semblait vouloir lire les mots qui allaient suivre sur les lèvres de son neveu, et déjà, un peu de couleurs ravivaient ses joues blêmes.

– Non, continua Sigismond en souriant de plaisir devant l'intérêt *raisonnable* manifesté par le châtelain – intérêt qui devait, lui semblait-il, écarter tout danger de trop violente émotion –. Non, ce ne fut pas à cause de votre sœur... ce ne fut que plus tard que cette ressemblance nous a

sautée aux yeux. Ce jour-là, nous avons gardé Frika, à Kolos, parce qu'elle nous a dit qu'elle n'était pas de la race des gitanos... il n'y avait que treize ans qu'elle vivait avec eux...

– Treize ans !

– Oui, treize ans qu'un bohémien l'avait amenée dans leur tribu... après l'avoir volée à ses parents...

– Volée ?

– Oui, mon oncle. Comprenez-vous, volée il y a treize ans ?

– Mon Dieu ! Est-ce que ce serait ?...

– Cela est à voir et c'est ce que nous nous sommes dit... Alors, on vous a écrit.

– Vous avez bien fait ! approuva le comte qui s'était dressé et ne tenait plus en place. Il faudrait savoir... il faut interroger.

Il était allé vers Frika qui s'était instinctivement levée et marchait vers lui.

Les mains posées sur les épaules féminines, l'homme regardait éperdument la fillette

inconnue.

« Était-elle sa petite Rosen, longtemps cherchée et pleurée ? Sa fille chérie... Mon Dieu ! Un pareil bonheur était-il réservé au malheureux père qui désespérait depuis si longtemps ? »

Heureusement, la voix plus joyeuse de Sigismond s'efforçait de soulever les derniers doutes.

– Évidemment, il fallait savoir ! Nous avons interrogé Frika et son compagnon. Celui-ci qui est un brave garçon, très attaché à sa petite camarade, nous a affirmé que celle-ci avait été volée, puis amenée à leur tribu à la saison du printemps... au moment de la fête de l'indépendance polonaise...

– Mais justement, cette date est...

– Oui, c'est la même époque, en effet, coupa Sigismond qui voyait les mains de son oncle se remettre à trembler d'émoi. Il nous a parlé aussi d'une robe de velours rouge... enfin, la vieille Olga a reconnu certains mots, certains souvenirs dont elle garantit l'authenticité... de même que



Marouska, à son lit de mort, a identifié la ressemblance de Frika avec son ancienne maîtresse.

Le comte n'écoutait plus. Ses doigts fiévreux avaient agrippé la robe de Frika comme s'il voulait déchirer l'étoffe du corsage.

– Il faut savoir ! balbutiait-il anxieusement. Je vous en prie, mon petit... là, à l'épaule... il y a un signe...

– Un signe ? s'écria le vicomte qui ignorait ce détail.

– Oui... un petit nævus... ma pauvre femme l'avait remarqué. Cette petite saillie rose de la peau, grosse à peine, à l'époque, comme une tête d'épingle, valait mieux qu'une carte d'identité, disait-elle quand elle faisait prendre un bain au baby. Puisse le Ciel permettre, aujourd'hui, que ce signe me fasse retrouver mon enfant.

Le cœur de Frika s'était subitement serré. Elle avait l'impression que tout son bel espoir était à terre. Elle n'avait jamais remarqué, en effet, qu'elle eût sur l'épaule la moindre marque

apparente.

Et devant le visage attristé qu'elle montrait, tout en dégrafant son corsage, la joie de Sigismond tombait à son tour.

– Parbleu ! C'était trop beau ! pensait-il. Cela marchait trop bien. Frika est certainement une fillette volée quelque part, mais elle n'est pas ma cousine... et cela seul importe aux gens de Kolos.

Cependant, à peine l'épaule ronde de la jeune fille apparut-elle au sortir du corsage, que le comte de Mordaw poussa un rugissement de joie.

– Ma fille ! Ma Rosen ! cria-t-il, le visage inondé de larmes.

Sur la chair blanche, en effet, un peu en arrière de l'arrondi de l'épaule apparaissait une petite lésion de la peau, recouverte de poils et grosse comme une lentille.

– Oh ! fit Frika abasourdie devant l'insignifiance du petit signe. C'était ça !

– Un simple grain de beauté, balbutia de son côté le jeune homme qui retrouvant son équilibre, se remettait à sourire.

Nous n'essaierons pas de dépeindre les minutes qui suivirent. La joie est intraduisible quand elle ne soulève qu'émotion et étreintes. Le père retrouvait son enfant si longtemps cherchée ; l'orpheline possédait, à nouveau, un foyer, une famille ; quant à Sigismond, il rayonnait et il était si heureux du bonheur de tous, qu'il n'était pas loin de s'en attribuer tout le mérite.

Oublieux des débats orageux du Conseil, ne se souvenant plus de sa mauvaise volonté, lors de l'installation de Frika au château, ne se rappelant que de leur bonne entente, des longues chevauchées faites ensemble, de l'intimité des repas pris en commun, le jeune homme se croyait être l'artisan du bonheur de son oncle.

Et quand, des deux bras, entourant leurs épaules réunies, il les serrait, allègrement, contre lui, c'est le plus sincèrement du monde qu'il affirmait :

– Il y a des mois que j'attends cette heure-ci. Tout de suite, j'ai compris que Frika était ma cousine et que vous, oncle chéri, vous alliez enfin retrouver le bonheur.

\*

Tous les jours se suivent, mais il en est peu qui se ressemblent.

Après la grande joie qui avait illuminé le retour, chez lui, du comte de Mordaw, ce fut l'embrument du départ de Sigismond qui assombrit tous les visages de Kolos ; d'autant plus qu'il ne partait pas seul et que, selon la coutume en Sylvanie, il enlevait avec lui tous les jeunes gens du domaine en âge de tenir les armes.

Bien que Frika fût ravie d'avoir retrouvé son père, et, disons-le, un père aimant et tendre comme jamais elle n'avait osé en espérer un semblable, le départ de son cousin lui causa beaucoup de chagrin.

Quand, sur le quai de la gare, la minute des adieux suprêmes fut venue, notre héroïne, malgré toutes ses belles résolutions de courage et de résignation, ne put s'empêcher de laisser couler ses larmes.

Sigismond, qui faisait le brave et qui affectait un air très dégagé pour prendre congé de son oncle et de sa cousine, crut bien faire de la railler un peu sur un chagrin de petite fille à qui on enlève un jouet favori.

– Oh ! s'exclama-t-elle dépitée, je sais bien qu'aucun garçon ne mérite les larmes que je verse en ce moment. Seulement, je pense à Mok qui ne va plus pouvoir sortir tous les matins.

– Mais si, je le monterai, moi ! intervint, en riant, le comte qui s'amusait de leurs escarmouches juvéniles.

– Cela ne sera plus pareil, déclara la fillette, entre ses larmes. Hi, hi, hi ! Ce pauvre cheval, c'est très triste de penser à son abandon !

Cela ne l'empêcha pas, quand son cousin l'embrassa une dernière fois, de lui glisser à l'oreille :

– Soyez prudent, Sigismond, parce que je vais attendre votre retour tous les jours, en vous préparant la plus exquise petite fiancée qu'un jeune homme ait jamais souhaitée.

– C’est joliment bien à vous, ma cousinette, de penser pareillement à mon bonheur ; mais pour que celui-ci soit complet, peut-être faudrait-il aussi que vous me trouviez un cousin pour devenir l’époux de cette gentille personne-là !

Comme pour toute réponse, elle lui tirait la langue, il ajouta, toujours taquin :

– Eh bien ? Vous ne dites plus rien, Rosen ?... Vous ne tenez vraiment pas à ce que, moi, je vous ramène une gracieuse cousine ?

– À votre aise, si vous avez envie d’être le mari d’une aveugle !

– Grand merci ! Et pourquoi donc, une aveugle ?

– Parce que, hélas ! je connais une douce agnelle qui se ferait un plaisir de lui crever les deux yeux.

– Exquise fillette !

Le départ du train empêcha nos deux héros de poursuivre un si doux entretien.

Cela n’empêcha pas Frika d’agiter désespérément son petit mouchoir mouillé

pendant qu'à demi-penché par la portière du train qui fuyait, un voyageur, le cœur tout chamboulé, décrivait, avec sa casquette d'officier, de grands moulinets d'adieu.

.....

Qu'ajouterons-nous à ces lignes ?

L'avenir est à Dieu et s'il plaît au Très-Haut de ramener le soldat au milieu des siens, il trouvera à Kolos, la fiancée fidèle, distinguée et bien élevée que Frika est devenue en devenant Rosen-Sylva. Le pauvre moineau sauvage a accepté les barreaux dorés de sa cage.

La présence du comte de Mordaw a aidé à cette transformation. Pour plaire au père bien-aimé que le Ciel lui a rendu, l'ancienne nomade s'est pliée à tous les usages et à toutes les contraintes. Jamais plus la terrible Frika n'a montré en elle, le bout de son vilain nez... indomptable et mal appris.

Le chapelain Béryk affirme au châtelain que

sa fille est normalement, dans la tradition, comme il se doit pour un être issu d'une longue lignée de seigneurs croyants et bien élevés. Quant au vicaire, comme la petite châtelaine tient l'orgue le dimanche, à l'église, qu'elle chante aux grandes fêtes et qu'elle s'occupe d'apprendre le catéchisme aux enfants du village, ce bon M. Onofrio n'est pas loin de croire qu'un ange s'est échappé du Paradis pour venir l'aider dans sa tâche.

– C'est un ange du Ciel, affirme-t-il. Pourvu que le Seigneur le laisse longtemps parmi nous.

Parlerons-nous de cet autre héros, Mick, l'ami obscur de la pauvre Frika ? Sa destinée ne semble pas moins heureuse que celle de son ancienne compagne. Le comte de Mordaw a tenu à ce qu'il reçût une solide instruction. Plein de bonne volonté, le brave garçon a accepté de se plier pendant deux ans au régime intérieur d'un institut agricole qui a fait de lui un jeune homme éclairé, capable de gagner sa vie honorablement. C'est lui qui remplace Schkow à Kolos. Il est, à présent



l'intendant du domaine et jamais celui-ci n'a été si honnêtement administré.



Cet ouvrage est le 294<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.